



ROUSTAVELI
L'HOMME
À LA PEAU
DE LÉOPARD



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Chota Roustavéli

L'homme
à la peau
de léopard



© Arbre d'Or, janvier 2003

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays.

La première publication en langue française du chef-d'œuvre de Chota Roustavéli, poète géorgien, est due à l'initiative du Comité Roustavéli constitué par l'Institut d'Histoire de l'Émigration politique contemporaine.

Le Comité est composé comme suit :

Président d'honneur

M. Charléty, recteur de l'Université de Paris.

Membres du Comité :

M. Paul Boyer, directeur honoraire de l'École Nationale des Langues Orientales vivantes ;

Monseigneur Graffin, professeur de Littératures Chrétiennes de l'Orient ;

M. Ferdinand Hérold, homme de Lettres ;

M. E. de Navailles-Labatut, directeur honoraire au Ministère des Affaires Étrangères ;

M. Marcel Paon, secrétaire général permanent de l'Institut d'Histoire de l'Émigration politique contemporaine.

L'édition du poème a été honorée d'une souscription du Ministère des Affaires Étrangères.

PRÉFACE

ROUSTAVÉLI ET SON OEUVRE

La renommée de Chota Roustavéli ne fut consacrée que plusieurs siècles après sa mort. Mais, alors, elle s'établit irrévocablement et entoura son œuvre d'une auréole de gloire et d'amour. Trois cents ans après la mort de Roustavéli, son nom est mentionné par presque tous les poètes de la Géorgie. Son poème, « L'homme à la peau de léopard », fut la sève vivifiante qui nourrit leurs œuvres. Au cours des siècles qui suivirent, Roustavéli exerça une influence considérable sur toute la littérature de son pays.

Qui est donc ce magicien qui, du fond du XII^e siècle, nous arrive dans une gloire non ternie et force le monde à lui apporter l'hommage de son admiration ?

Hélas ! Nous ne savons pas beaucoup de choses de la vie du poète. Nous ne savons ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Sa vie, comme celle d'Homère, est noyée dans la brume de la légende. Tout ce que nous savons, c'est ce qu'il dit lui-même dans le prologue et dans l'épilogue de son poème. « Chantons la Reine Thamar ! s'exclame-t-il. Mêlant les larmes au sang, je lui ai dédié mes odes les plus choisies. On m'enjoignit de composer de beaux vers à sa gloire, de chanter la beauté de ses sourcils et de ses cils, de ses cheveux, de sa bouche et de ses dents, rubis et dia-

PREFACE

mants rangés d'éblouissante façon. » Dans l'épilogue il explique qu'il est « un certain Meskhi, poète, originaire de Roustavi ». La Meskhetie est une province de la Géorgie, Roustavi est un village dans cette province. Et c'est tout.

Ajoutons encore l'intéressante confession que fait le poète dans le prologue de son poème. Il aime à la folie « celle dont la volonté suprême commande les troupes armées ». Il s'agit de la Reine Thamar.

« Que la grâce et la beauté de celle qui m'a rendu fou me pardonnent ma folie ! » implore-t-il. Il est évident que le poète n'aurait jamais osé faire allusion à cet amour, feint ou réel, s'il n'y avait été encouragé par la reine elle-même. Il avait reçu l'ordre de chanter non seulement sa gloire en tant que reine, mais aussi sa beauté en tant que femme. Et le poète s'y prêta volontiers pour exprimer sa « folie ». Les vers flattaient la coquetterie féminine de la souveraine et n'auraient pu voir le jour sans son approbation souriante et celle de son entourage.

Quoi qu'il en soit, c'est tout ce que nous savons sur la vie du poète. La légende ajoute qu'il avait reçu son instruction à Athènes, qu'il avait beaucoup voyagé en Asie, qu'il avait occupé le poste de grand argentier de la Reine Thamar dont il devint éperdument amoureux. La reine restant « impitoyable comme un roc », le poète se serait retiré des affaires publiques, se serait fait moine, et serait mort à Jérusalem où, en effet, on trouva plus tard une inscription tombale portant le nom de Chota. Mais tout cela n'est qu'une légende, très répandue d'ailleurs en Géorgie.

Jetons un coup d'œil sur l'œuvre du poète.

PREFACE

L'HOMME A LA PEAU DE LÉOPARD

Jamais l'inspiration d'un poète n'a été aussi vaste, compréhensive, vive et tumultueuse. Elle atteint une telle amplitude qu'il semble que tout l'univers va se précipiter en elle et y devenir chaos. Mais le souffle créateur d'un grand poète discipline ce chaos et le coule dans le moule le plus parfait que la langue géorgienne ait jamais connu. La lyre d'Apollon recueille des mélodies, les scande, leur donne forme, solidité et vie. Les images se succèdent, l'horizon s'élargit et le tableau se déroule pour embrasser toute la terre parcourue par les feux du soleil.

Mais résumons le poème :

Le vieux roi d'Arabie, Rostevan, cède son trône à sa fille Thinathine. Au cours d'une chasse donnée en l'honneur de cet événement, il rencontre un mystérieux chevalier, vêtu d'une peau de léopard, qui s'enfuit à son appel.

Thinathine, intriguée, ordonne au jeune Avthandil, chef de l'armée, d'entreprendre des recherches pour retrouver cet homme et lui promet sa main en récompense.

Pour plaire à celle qu'il aime, et après de longues pérégrinations, Avthandil découvre l'homme à la peau de léopard qui lui raconte son histoire. Il s'appelle Tariel et fait partie de la famille royale qui règne sur les Indes. Il aimait la fille de son roi, la belle Nestane, qui fut un jour mystérieusement enlevée. Tariel, éperdu, s'est alors lancé à la recherche de la princesse, sans pouvoir jamais découvrir la trace de son passage. Ayant ainsi vainement parcouru le monde, il vit seul,

PREFACE

dans le désert, avec son désespoir. Avthandil, profondément ému par la tragique destinée de Tariel, lui propose de l'aider à retrouver sa bien-aimée.

Après bien des péripéties, et avec l'aide d'un troisième héros, Pridon, Nestane est retrouvée. Elle monte avec Tariel sur le trône des Indes, tandis qu'Avthandil et Thinathine règnent sur l'Arabie.

LE CARACTÈRE NATIONAL DU POÈME

« Cette légende persane, telle une perle solitaire dans le creux de la main, je l'ai trouvée et mise en vers », déclare le poète lui-même, dans le prologue de son poème. Que la légende soit persane ou non, cela n'a pas plus d'importance pour le chef-d'œuvre de Roustavéli que l'origine italienne de certaines nouvelles pour l'œuvre de Shakespeare. L'œuvre de Roustavéli n'en est pas moins éminemment nationale et, en même temps, profondément humaine.

Il est vrai que la Géorgie n'est nulle part mentionnée dans le poème. Le roi d'Arabie cède le trône à sa fille Thinathine. Était-ce possible en Arabie ? Une femme a-t-elle jamais occupé le trône du Khalife ?

Mieux encore : le roi, de son vivant, cède le trône à sa fille. Seule l'histoire de la Géorgie montre un tel exemple en 1184, le roi Georges III fit proclamer sa fille Tamar, reine de toute la Géorgie. Et puis nous lisons dans le poème : « Le père amène Thinathine, il l'assoit sur le trône, orne sa tête d'une couronne, lui transmet le sceptre et la revêt du manteau royal. » C'est la cérémonie chrétienne, byzantine ou géorgienne. Le monde musulman n'a jamais connu de couronne, de sceptre, ni de manteau royal. Khalifes et Sultans n'ont jamais

PREFACE

revêtu, pour les grandes cérémonies, que de lourds turbans chargés de pierreries. Il est donc clair que, sous l'image de Thinathine, c'est la reine Thamar qui est chantée et glorifiée. Le poète dit lui-même, faisant allusion à la reine Thamar : « Je chante sa gloire dans les strophes ci-après. » On ne peut être plus précis.

L'Arabie sert donc de transposition poétique à la Géorgie. Le poème suffit à nous donner le sentiment du faste, de l'abondance, de la vie opulente et noble de la Géorgie d'alors. La civilisation géorgienne apparaît là profondément humaine. Elle n'est ni étouffante, ni oppressive. Elle n'est pas davantage légère, ou superficielle. Elle est pleine d'agrément faciles et raffinés. On comprend aisément l'attrait de cette civilisation pour les peuples du Caucase et leur union maternelle sous le sceptre de la reine Thamar.

Il est curieux qu'à une époque où tout l'Occident était engagé dans une lutte sanglante avec l'Orient aux fins d'arracher le tombeau du Christ aux infidèles, Roustavéli reste au-dessus de ce déchirement du monde. Il glisse sur les controverses religieuses et ne montre aucune préférence pour tel ou tel culte. Pour lui il n'existe qu'un Dieu unique, régissant sur le monde, « inconnaissable et inexprimable », qui créa l'univers et laissa aux hommes la terre « multicolore à l'infini ». Bien qu'il invoque souvent Dieu comme espoir suprême, dans la misère humaine, il ne substitue pas moins, parfois, à l'idée d'un Dieu, l'idée de Nature, force immense et obscure que, loin de commander, l'homme subit en ses lois aveugles. Pour réagir contre les tribulations qu'elle prodigue, l'homme doit lutter, envisager la souffrance et le malheur avec fermeté, veiller sur

PREFACE

la sécurité de sa patrie, et cultiver l'amour et l'amitié, sources de toutes joies terrestres.

Roustavéli est riche en principes moraux et sociaux, frappés dans des raccourcis saisissants avec une telle force, qu'une fois lus ou entendus, ils restent pour toujours gravés dans la mémoire, prenant une autorité normative dans la vie individuelle, nationale et sociale. La liberté, la justice l'honneur familial, l'honneur patriotique, l'honneur chevaleresque, rien ne reste en dehors de l'orbite de la civilisation qu'il envisage. Ceci montre dans quel esprit vivait et évoluait la Géorgie d'alors. Et, derrière ces constructions d'idées, ces jaillissements d'images, ces tumultes, on entend chanter la source vive qui leur donne merveilleusement naissance : l'amour.

LA PORTÉE UNIVERSELLE DU POÈME

L'idée fondamentale de l'œuvre de Roustavéli, c'est l'éternel conflit entre la raison et la passion, entre la pensée et l'action.

Tariel, le héros principal du poème, incarne la passion. Il n'a pas besoin, comme Tristan et Yseult, de boire le philtre fatal pour se sentir condamné à aimer Nestane. La beauté et la grâce de celle-ci suffisent. Quand il la voit pour la première fois, un flux de sang obscurcit soudain son esprit et il tombe évanoui. Depuis ce moment, rien n'existe plus pour lui : gloire, richesses, patrie, tout s'en va et s'efface devant l'image de Nestane, qui devient l'obsession unique et constante de son esprit. Sans elle, toutes les jouissances de la terre lui semblent stupides et vaines.

PREFACE

Hamlet représente la réflexion et le doute. Il voit le dessous des cartes de l'humanité et en est dégoûté. Résolu à combattre le mal, il raisonne toujours, et sa volonté fléchit, impuissante à passer à l'action.

Tariel est tout action. Mais ce n'est pas la raison qui prédomine dans sa conduite, c'est la passion qui commande et qui le jette souvent dans les mêlées les plus périlleuses. Il déclare la guerre à la Chine, il tue le fiancé de sa bien-aimée, il fera tout sans fléchir, ni réfléchir, pour être agréable à l'objet de son amour. Lorsqu'il apprend la disparition mystérieuse de sa bien-aimée, il oublie et abandonne tout, il s'élance à sa recherche. Il parcourt le monde, fouille tous les coins de la terre, et n'ayant nulle part trouvé la trace de son passage, il tombe dans un désespoir sans limites. Il renonce au monde, il a en horreur la société humaine, il préfère vivre dans un pays désertique parmi les fauves et les dangers de toutes sortes... Il erre seul et pleure sa triste destinée. Il a conscience que toute sa conduite n'est que folie, qu'il se condamne lui-même à la déchéance et à la mort ; mais la pensée n'a aucune prise sur sa volonté, comprimée par le désespoir, affaiblie, anéantie par les flux et reflux constants de sa passion. Témoin d'une scène de combat entre un lion et une tigresse, il croit voir là une manifestation d'amour au sein même de la nature. Il tue le lion qu'il accuse de brutalité et saisit la tigresse pour l'embrasser. Ni les dents ni les griffes de celle-ci ne l'effraient mais, n'ayant pu la maîtriser, il l'écrase sur la terre et tombe lui-même évanoui, l'esprit toujours obsédé par le souvenir de sa bien-aimée.

PREFACE

Quelle image saisissante ! La passion du héros s'exalte là jusqu'à atteindre l'envergure d'une tragédie cosmique.

Dès qu'il apprend la nouvelle que sa bien-aimée est enfermée dans une forteresse en Kadjétie, Tariel renaît à la vie. La passion ne fait plus que redoubler la tension de sa volonté. Furieux et terrible, il brise la porte de la forteresse et, après tant de souffrances et de sanglots, il reçoit enfin dans ses bras sa bien-aimée délivrée. C'est le triomphe de l'amour et de la justice.

Je ne sais si les héros sont utiles à l'État, mais ils sont nécessaires à l'humanité. La foi dans l'amour et dans la justice, le courage de les affirmer quand tout le monde se tait, voilà des vertus qui n'ont pour soutien que l'élan du cœur. C'est ce patrimoine de l'humanité qui est constamment menacé et qui périrait pour toujours s'il n'y avait de temps en temps des héros qui donnent leur vie pour le conserver. Devant l'humanité et devant les siècles ce sont les héros qui ont raison.

Tariel porte en lui ces aspirations de l'humanité. La jeunesse retrouve en lui ses rêves et ses plus secrètes souffrances. Tariel ne vieillit pas, il est d'une actualité éternelle.

Avthandil, l'autre héros du poème, connaît, lui aussi, ce conflit entre la raison et la passion.

Il aime Thinathine et son amour est non moins ardent que celui de Tariel, mais il s'évertue à lui donner plus de mesure. Il réfléchit toujours, il calcule, il a le sens du réel qui lui permet de fixer les limites du possible, limites qu'il se garde bien de dépasser quand il trace le plan de son action. Il prie Dieu de lui donner « la maîtrise de la passion », et il triomphe toujours

PREFACE

parce qu'il reste toujours maître de lui-même. Les traits essentiels de sa personnalité sont la souplesse et l'ingéniosité. Il cultive l'amitié, il a le sentiment aigu de l'honneur, la libre audace, la gravité pathétique, et il garde sa lucidité au cours des plus violentes passions.

Par ces traits de son caractère, Avthandil affirme que l'homme peut dominer sa destinée, et, sinon s'en rendre absolument maître, du moins s'arracher des ornières où il s'embourbe. Il affirme que la pensée est maîtresse des décisions. Il nie un déterminisme posé une fois pour toutes.

Les types de femmes ne sont pas moins intéressants.

Nestane n'est pas une Antigone, symbole de la résignation et de la piété filiale. Elle n'est pas non plus une Béatrice dont le regard apaise la passion, dilate l'esprit et le cœur pour les conduire à Dieu. Nestane est belle et lumineuse, mais c'est sur la terre qu'elle veut briller dans la plénitude de ses droits. Elle demande à son bien-aimé, non des soupirs, mais des actes héroïques, pour frayer un chemin au triomphe de son amour. Elle pleure souvent quand le malheur s'accumule sur sa tête, mais elle cache dans ses mains les griffes du léopard, quand il s'agit de son amour. C'est l'éternel féminin qui allume l'enthousiasme, déchaîne la passion, et maintient l'homme sur le plan de l'héroïsme.

Rien d'étonnant si l'image de Nestane a pris racine dans l'imagination populaire, comme le symbole de la Patrie qui attend toujours son Tariel pour briser la porte de la prison où elle se trouve enfermée.

PREFACE

Tels sont les grandes lignes et les principaux personnages du poème. Roustavéli ne peint autre chose que des sentiments éternels, une vérité indestructible, des spectacles qui dureront tant que le soleil enverra ses rayons sur la terre.

Le peuple géorgien, après bien des ravages subis par son pays, se trouva souvent comme dans une île déserte. Mais il a sauvé du naufrage l'œuvre de Roustavéli. Il la lit, il boit le philtre de sa culture, il en saisit l'haleine vivifiante, et il se remet au rythme de sa race.

Georges GVAZAVA

PROLOGUE

1. — C'est de Celui qui créa l'Univers par sa propre puissance, anima les êtres par un souffle du ciel, et nous donna le monde multicolore à l'infini, que relève tout roi fait à son image.

2. — O Dieu unique, Tu créas la forme de tout corps ! Protège-moi, donne-moi la force pour vaincre Satan, donne-moi l'extase d'amour pour que je ne succombe et le pardon des péchés au-delà de la tombe.

*
* *

3. — Au Lion¹ qui manie la lance, le bouclier et l'épée de la Reine-Soleil Thamar, et dont les joues sont de rubis et les cheveux de jais, oserai-je consacrer mes odes ? Ce sont les délices d'un poème qu'il faudrait offrir à ses admirateurs.

4. — Chantons la Reine Thamar ! Mêlant les larmes au sang, je lui ai dédié mes odes les plus choisies. Un lac de jais m'a servi d'encre et un roseau flexible de plume. Quiconque aura entendu ces odes, aura le cœur percé d'une lance.

5. — On m'enjoignit de composer de beaux vers à sa gloire, de chanter la beauté de ses sourcils et de ses cils, de ses cheveux, de sa bouche et de ses dents, rubis et

¹ David Soslan, Prince consort, époux de la reine Thamar.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

diamants rangés d'éblouissante façon. La pierre même céderait à un ordre si doux.

6. — Il me faut donc la parole, le cœur et l'art. Soutiens-moi, ô Dieu, et dirige mon esprit. Aidons ainsi Tariel, l'un des trois héros, ces trois astres dévoués l'un à l'autre.

7. — Asseyons-nous ! Nos larmes coulent intarissables sur le sort de Tariel. À quel homme ici-bas sort pareil fut-il jamais réservé ? Frappé de ce destin, je me suis mis à l'œuvre, moi, Roustavéli, et d'une légende populaire j'ai fait un coulant de perles.

*
* *

8. — L'amant doit être beau comme le rayon du soleil, intelligent, courtois, généreux, jeune et libre, étincelant d'esprit, de force et de bravoure. Qui n'a toutes ces qualités n'est pas fait pour l'amour.

9. — L'amour est difficile à définir. C'est une tout autre chose que le libertinage avec lequel il n'a rien de comparable. Un abîme infranchissable les sépare. Ne les confondez pas ! M'entendez-vous bien ?

10. — L'amant doit être constant et non pas pervers ; il doit souffrir, se désoler à chaque adieu et rester fidèle sans regrets et sans détours. Rien n'est plus répugnant qu'un baiser sans amour.

11. — N'appellez pas amants ceux qui désireraient aujourd'hui une femme, demain une autre. Rencontre sans élan, abandon sans regret ; ce n'est que le passe-temps d'une jeunesse de mauvais aloi. Le parfait amant est celui qui serait prêt à renoncer au monde.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

12. — Le parfait amant ne trahit jamais sa douleur. Il pense toujours à sa bien-aimée, le cœur brûlé d'amour ; il s'abîme et se meurt ; se tenant toujours à distance, il supporte feu et flamme ; — il tient tête aux rois mais s'incline devant Elle.

13. — Il ne doit jamais révéler son secret à qui que ce soit, ni commettre — oh jamais ! — un acte de nature à porter ombrage à sa bien-aimée. Il doit dissimuler jalousement son amour et braver tout péril avec enthousiasme.

14. — Quelle femme raisonnable se fierait à un homme perfide ? Et le perfide n'aurait rien à gagner. Il l'affligerait, il se nuirait à lui-même. Pourquoi la compromettre, pourquoi la blesser ? Quelle lâcheté que de porter une blessure au cœur d'une femme qu'on aime !

15. — Quant à moi, Roustavéli, c'est par folie que je commets un acte semblable. Je suis fou de celle dont la volonté suprême commande les troupes armées. Je n'en peux plus, je succombe, il n'y a point de remède. Qu'Elle me donne la guérison ou la terre pour ma tombe.

16. — Cette légende persane traduite en géorgien, telle une perle solitaire dans le creux de la main, je l'ai trouvée et mise en vers. Il en est résulté une œuvre sujette à controverse. Que la grâce et la beauté de celle qui m'a rendu fou me pardonnent ma folie.

17. — Mes yeux éblouis par Elle désirent-ils encore la vue ? O mon cœur ! dans ta misère il ne te reste plus qu'à fuir le monde. Pitié ! Cela suffit ; ma chair est tout en flammes ! Qu'Elle accorde du moins, la joie à mon âme !

18. — La poésie dithyrambique s'épuise presque en trois formes. Premièrement : l'épopée, domaine de la

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

sagesse. Divine pour l'esprit, utile pour l'intelligence, elle recèle des délices pour chaque homme cultivé. Elle excelle dans les raccourcis pour exprimer les idées les plus profondes.

19. — De même que le cheval l'emporte aux courses par son endurance et le joueur, au stade, par la justesse des coups et l'adresse des mouvements, le poète se révèle par la frappe des vers et par leur abondance. Mais s'il s'épuise au cours de son récit, s'il commence à trébucher,

20. — Venez le voir, alors, ce poète que la langue trahit et que la rime fuit. Qu'il prenne garde à la beauté et à la richesse de la langue géorgienne ! Mieux eût valu qu'il déployât son héroïsme avec une pioche à la main.

21. — N'est pas poète qui aurait composé deux ou trois vers. Le vrai poète est rare, c'est un esprit sublime. L'auteur de quelques vers sans goût et sans idées loue toujours « son œuvre », têtue comme un mulet.

22. — Deuxièmement : les petits poèmes fragments d'épopée. Ils n'atteignent pas la perfection des paroles incisives qui font tressaillir les cœurs. Je les comparerai à des flèches d'enfants, inoffensives pour le gros gibier, mais non pas sans danger pour les petits animaux.

23. — Troisièmement : les chansons érotiques, les madrigaux, les épigrammes. Ils ne sont pas pour nous déplaire s'il y a là de l'esprit. Mais n'est pas poète celui qui ne peut créer un poème de longue haleine.

24. — Il faut que le poète se garde bien de dilapider ses inspirations. Il doit avoir un seul objet d'adoration et d'amour, lui consacrer tout son art, le porter au plus haut et trouver pour lui seul des accents musicaux.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

*
* *

25. — Dois-je mentionner encore un amour, l'amour d'ordre supérieur, difficile à exprimer, réfractaire à la langue, chose céleste, source d'inspiration et d'élan ? Quiconque l'atteint s'affranchit ici-bas de bien des misères.

26. — Cet amour est inconcevable à la raison. La langue se dessécherait à vouloir l'exprimer, les oreilles en seraient abasourdies. Quant à moi, je parle de la passion terrestre qui tient de la chair mais qui tend à s'élever vers l'autre en restant chaste et pure.

*
* *

27. — Maintenant, sachez-le tous je chante celle que j'ai toujours chantée. Je m'en fais gloire sans la moindre vanité. Elle est toute ma vie, bien qu'impitoyable comme un roc. Je chante sa gloire dans les strophes ci-après.

ROSTEVAN ROI D'ARABIE

32. — Il était en Arabie, par la grâce de Dieu, un roi Rostevan, majestueux, généreux, bienveillant, aux troupes et aux esclaves innombrables, juste et clément dans sa grandeur splendide, un guerrier sans rival, un causeur admirable.

33. — Il n'avait d'autre enfant qu'une fille unique, étoile rayonnante, destinée à éclairer le monde, à ravir la pensée, l'âme et le cœur. Il faudrait du génie pour chanter tous ses charmes.

34. — Son nom est Thinathine. Il faut bien le connaître. À peine épanouie, elle éclipse le soleil. Le roi convoque ses vizirs. Calme et majestueux, il les invite à prendre place à ses côtés et commence à délibérer avec eux.

35. — Je demande, dit-il, votre avis : lorsque la rose se fane, elle s'en va, mais au jardin une autre est près d'éclore. Mon soleil se couche, j'entrevois les ténèbres, la nuit sans aurore.

36. — Mon temps est révolu, la vieillesse m'accable, la mort m'appelle déjà, c'est dans l'ordre de la nature. Qu'est-ce que la vie qui s'éteint à jamais ? Plaçons sur le trône ma fille bien-aimée.

37. — Les vizirs de répondre : — O roi, ne parlons pas de ta vieillesse. Nous nous contentons de la rose même fanée. Son parfum et sa couleur l'emportent toujours sur toutes les autres. L'étoile montre-t-elle une hostilité à la lune au déclin ?

38. — N'en parlons plus, ô roi ! Ta rose n'est pas encore fanée, mais ton conseil, quel qu'il soit, est toujours

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

le meilleur. Il faut mettre en œuvre ce qu'a décidé ton cœur, il faut céder le trône à celle qui brille comme le soleil.

39. — C'est une femme, il est vrai, mais n'est-elle pas une créature de Dieu ? Sans te flatter nous disons : oui, elle sait régner ! Dans ses actes lumineux son talent se révèle. Les lionceaux sont égaux, fussent-ils mâles ou femelles.

*
* *

40. — Avthandil, fils d'émir Spasalar, était chef de l'armée du royaume, bâti comme un cyprès, brillant comme le soleil, encore imberbe, à la face cristalline, et victime des attaques des cils de Thinathine.

41. — Le mystère d'amour se fit jour dans son cœur. Loin d'elle, il perdait, comme une rose, sa couleur ; s'il était auprès d'elle, il souffrait davantage. Il est triste, cet amour, il fait tant de ravages !

42. — Le roi ayant décidé l'avènement de sa fille, Avthandil en ressentit une grande joie et sa douleur s'atténa. Maintenant je la verrai souvent, se dit-il. Peut-être y trouverai-je un remède à ma tristesse !

43. — Le grand souverain arabe lance une proclamation à toute l'Arabie : — J'ai fait reine ma fille Thinathine. Qu'elle couvre tout de son rayonnement, tel un soleil dispensateur de lumière. Venez tous la voir, poètes et musiciens.

44. — Les Arabes affluèrent, foule de grands dignitaires dont Avthandil, chef de l'armée, et le vizir Socrate, chef des ordres de la cour. On fit dresser un trône d'une richesse inouïe.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

45. — Le père amène Thinathine au visage rayonnant ; il l'assoit sur le trône, orne sa tête d'une couronne, lui transmet le sceptre et la revêt du manteau royal. La fille rayonnante suit la cérémonie d'un esprit calme et haut.

46. — Le roi et l'armée reculent et s'inclinent. Thinathine est sacrée, saluée reine. On chante des hymnes. Le buccin retentit et la harpe répand ses sons mélodieux. La reine est toute émue. Elle a les larmes aux yeux.

47. — Elle se croit indigne d'occuper le trône de son père ; c'est pour cela qu'elle pleure, inondant de larmes le jardinet de roses. Le roi explique : — Chaque père se préoccupe du sort de son enfant ; avant d'avoir accompli cet acte, le feu d'angoisse me brûlait le cœur.

48. — Ne pleure pas, ma fille, écoute bien ce que je dis. Maintenant tu es souveraine d'Arabie, reine reconnue par nous. Dès ce moment, c'est à toi que le royaume est confié. Si tu veux bien gérer les affaires, sois calme et sage.

49. — Comme le soleil qui se répand également sur la rose et l'ortie, sois généreuse pour les petits et pour les grands. Les largesses captent les adversaires ; ils deviennent fidèles, de leur propre mouvement. Sois donc large, les mers reçoivent les eaux et les écoulent.

50. — La largesse chez les rois c'est une plante du Paradis. Elle apprivoise tout le monde, y compris même les traîtres. Il est bon de dépenser largement, sans mesure. Les dons et les cadeaux sont l'épargne la plus sûre.

51. — La fille écoutait sagement les conseils de son père ; attentive elle suivait la leçon sans éprouver le

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

moindre ennui. Le festin bat son plein, on a bu, j'imagine, et le soleil s'éclipse, jaloux de Thinathine.

52. — Elle appelle son précepteur dévoué et fidèle : — Apporte-moi, lui dit-elle, mon trésor mis sous scellé par toi, ainsi que ma part d'apanage. Il est ainsi fait, et elle les distribue sans compte ni mesure.

53. — En ce jour elle donna toute la réserve des recettes d'antan, elle enrichit tout le monde, les petits et les grands. Puis, elle dit : — Je vais suivre la leçon de mon père. Je défends qu'on me cache mes richesses.

54. — Allez ! Ouvrez tous les dépôts ! Écuyer, amène sur-le-champ mes troupeaux de chevaux ! Ainsi est-il fait. Elle distribue sans compter, sa largesse est inouïe. Les soldats, comme des pirates, se disputent le trésor.

55. — Ils le briguent comme s'il était saisi chez les Turcs, ainsi que les chevaux d'Arabie bien soignés dans les écuries. Ce fut un coup de vent apportant des fortunes. Femmes et enfants, tous y trouvèrent leur part très largement.

*
* *

56. — Vint un autre jour avec grand dîner, vins, fruits, grande affluence de militaires. Le roi incline la tête, la tristesse l'envahit. Pourquoi ? qu'a-t-il ? commence-t-on à chuchoter.

57. — Le splendide Avthandil, objet de l'admiration générale, occupe le centre de la table ; le chef de l'armée est beau comme un tigre, comme un lion. Le vieux vizir Socrate est assis à côté. D'où vient cette tristesse, cette pâleur du visage, se demandent-ils.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

58. — Le roi s'abandonne à quelque sombre pensée, pourtant tout s'est passé ici selon son désir. Socrate, dit Avthandil, allons lui demander la cause de sa tristesse ; adressons-lui quelques bons mots, pour le distraire un peu.

59. — Socrate se lève ainsi. qu'Avthandil à la belle stature. Chacun remplit son verre et tous deux s'avancent d'un pas allègre ; ils s'assoient devant le roi, les jambes repliées, le sourire aux lèvres. Le vizir va parler, il s'apprête, fin, et doux.

60. — Tu es triste, ô Roi, ton visage ne rit plus ! Et tu as bien raison car tes précieux trésors sont épuisés. Les largesses de ta fille les ont dilapidés. Tu l'as faite reine et te voilà ruiné !

61. — Ayant entendu cette parole le roi sourit. Il approuve l'audace qui l'avait surpris tout d'abord. C'est bien dit, répond-il, mais il n'y a pas de mal, et ment qui me juge un homme d'esprit vénal.

62. — Ce n'est pas cela, vizir ! Voici ce qui m'attriste : la vieillesse m'accable, ma jeunesse est passée. Dans tout le royaume où s'étend mon pouvoir, je ne vois pas un homme qui ait acquis auprès de moi les vertus militaires.

63. — Je n'ai qu'une fille soigneusement élevée. Dieu n'a pas voulu me donner un fils qui aurait pu m'égaliser comme tireur à l'arc ou joueur de ballon. Seul Avthandil me ressemble un peu car il est mon élève.

64. — Le jeune homme écoute avec calme la parole du roi ; il s'incline et sourit, le sourire projeté au loin l'éclat de ses dents. Le roi demande : — Pourquoi ris-tu ? Qu'ai-je dit d'étonnant ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

65. — Si tu m'aimes, explique-toi. Avthandil de répondre : — Je le dirai si tu le permets, mais tu ne m'en voudras pas ! Ne sois pas en colère et ne me punis pas pour mon audace téméraire.

66. — Non, dit le roi, tu ne saurais m'affliger. Et il jure sur l'étoile de Thinathine, rivale de tout astre. Avthandil se dit donc, osons, prenons la parole : — Ne te vante pas comme tireur à l'arc.

67. — Je m'y connais aussi. Veux-tu parier ? Invitons comme témoins tes hommes. Tu t'es dit sans rival ? Ah ! quelle fanfaronnade ! Les juges du litige sont la balle et le stade.

68. — Cette rivalité te coûtera cher, dit le roi ; allons-y donc, tirons, ne rétractons plus rien ; appelons les bons témoins à notre suite, et l'on verra qui sera acclamé sur le stade.

69. — Avthandil accepta ; la dispute prit fin. Ils rirent et s'amuserent, passant gaiement le temps. Pour l'enjeu du pari il fut ainsi convenu : celui qui sera vaincu devra, trois jours, se promener tête nue.

70. — Le roi dit alors : — Une douzaine d'hommes va former notre escorte, une autre douzaine sera désignée pour nous aider et pour porter les flèches. Il y a ton Chermadine non moins digne de foi. Qu'ils comptent les coups et les blessures avec exactitude.

71. — Il ordonne aux chasseurs : — Allez faire le tour des champs, battez les taillis, ne vous arrêtez pas ! Les troupes furent mandées en hâte, et le festin prit fin dans une animation générale.

72. — Le lendemain matin arrive Avthandil, fleur élançée, vêtu de grenat, le visage au teint de lys et de

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

rose, la tête ceinte d'un bandeau d'or, une épée au côté ; il attend le roi et arrête son cheval devant le palais.

73. — Le roi est prêt, il monte à cheval et part pour la chasse. Voilà le champ immense encadré des chasseurs. Bruit, fracas, vacarme. Le champ est couvert de troupes. Pour le jeu on rabattait les animaux vers un lieu désigné.

74. — Le roi ordonne : — Vous, douze esclaves, venez et suivez-nous. Donnez-nous l'arc, apportez vite les flèches. Comparez les blessures, comptez bien les coups. — Les animaux commencent à surgir de toutes parts.

75. — Et les voici, sans nombre, sur le champ : cerfs, biches, chevreaux, gazelles. Le roi et Avthandil s'élancent : quel beau spectacle ! Voici l'arc, et les flèches, et les bras les plus forts.

76. — La poussière soulevée par leurs chevaux obscurcit le soleil ; ils courent, ils tirent, le sang éclabousse toute la terre. Lorsque les flèches sont épuisées, les esclaves en rapportent aussitôt. Les bêtes se cabrent blessées, ou tombent en trébuchant.

77. — Entraînés par la chasse, ils parcoururent tout le champ, tuèrent et massacrèrent — que Dieu leur pardonne ! Le champ était rouge du sang des animaux. En voyant Avthandil, chacun aurait dit : il est beau comme une plante du Paradis !

78. — À l'extrémité de cette plaine murmurait une rivière, au pied d'un rocher. Les bêtes se sauvèrent dans un bois impénétrable pour les chevaux. Le roi et Avthandil s'arrêtèrent brisés de fatigue.

79. — Je l'emporte ! disait, en riant, l'un à l'autre. Ils s'amusaient ainsi en bons camarades, debout l'un

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

devant l'autre. Puis arrivèrent les esclaves qui les suivaient. Le roi demande : — Eh bien ! dites la vérité et sans aucune flatterie.

80. — Les esclaves répondirent : — Notre rapport est vrai, sans erreur aucune. Sire, nous ne pouvons pas dire que vous lui soyez comparable. Dût cela nous coûter la vie, impossible, nous n'y pouvons rien changer à chaque coup d'Avthandil la bête tombait raide.

81. — Les bêtes abattues font en tout cent fois vingt. Mais Avthandil en tua une vingtaine de plus que vous. Chacune de ses flèches portait son coup ; par contre, nous avons dû achever beaucoup de bêtes blessées par vous.

82. — Le roi écoute ce récit avec plaisir, heureux du succès de son élève. Il l'aime bien, de l'amour du rossignol pour la rose ; il rit et son cœur se calme et se repose.

83. — Ils s'assirent tous deux sous un arbre ombré. Les troupes commencèrent à affluer. Les douze cavaliers formaient leur entourage. Le roi admirait la beauté du rivage.

RENCONTRE DU ROI D'ARABIE
AVEC L'HOMME À LA PEAU DE LÉOPARD

84. — Ils virent alors, assis au bord de la rivière, un chevalier qui pleurait. Il tenait par la bride un cheval moreau² dont le harnachement était semé de perles. Ses joues étaient flétries par une ondée de larmes.

85. — Une peau de léopard lui couvrait les épaules ; une toque de même peau lui servait de coiffure ; il tenait une matraque aussi grosse que le bras. Tous le virent et furent saisis par cet étrange spectacle.

86. — Un esclave est dépêché au chevalier en larmes qui ne veut rien voir, ni rien savoir ; les larmes, comme une pluie de perles, battent ses paupières de jais. L'esclave s'approche mais sans dire un seul mot, tant il est stupéfait.

87. — Il n'ose lui parler et, longtemps, il le contemple avec étonnement. On te mande, dit-il enfin, en s'approchant de lui. Mais le chevalier pleurait toujours.

88. — Il n'avait rien entendu et restait insensible aux bruits. Quelque chose de terrible grondait dans son cœur et ses larmes, mêlées de sang, se répandaient comme d'un barrage.

89. — Ailleurs était sa pensée, je le jure sur sa tête ! L'esclave renouvelle le message du roi ; le chevalier n'entend rien, rien ne le touche ; il ne descelle les pétales de rose de ses lèvres.

² Qui a le poil d'un noir foncé, vif et luisant. Les moreaux figurent souvent dans les chansons de gestes comme montures des chevaliers un jour de combat.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

90. — N'ayant pas reçu de réponse, l'esclave fait demi-tour. Il ne veut rien de vous, annonce-t-il à Rostevan, je n'en peux croire mes yeux et mon cœur en frémit. Je n'ai pu lui faire entendre un seul mot.

91. — Le roi se fâche alors ; il se met en colère. Il envoie douze hommes de son entourage. Amenez-moi, ordonne-t-il, cet homme qui est assis là-bas.

92. — Les soldats s'élancent mais, à ce cliquetis d'armes, le chevalier se ressaisit ; il jette un coup d'œil, il voit la troupe qui accourt. Hélas ! s'exclame-t-il, mais ne dit rien de plus.

93. — Il essuie vivement ses larmes, ajuste l'épée et le carquois, monte à cheval, et s'en va, méprisant et hautain, dans une autre direction.

94. — Les soldats tentent alors de le faire prisonnier, mais la tentative échoue de lamentable façon. Sans être touché par eux, le chevalier les attaque, les bat, et fend leurs têtes à coups de matraque.

95. — Le roi devient furieux, il jette toute sa garde à l'assaut, mais ceux qui atteignent le chevalier passent vite au trépas, car celui-ci porte dans leurs rangs un affreux carnage, lançant les hommes sur les hommes. Rostevan blêmit de colère.

96. — Le roi et Avthandil sautent sur leurs chevaux. Le mystérieux et fier chevalier fuit avec rapidité. Le roi en personne ! s'exclame-t-il, tandis que la course s'engage sous un ciel radieux.

97. — Aussitôt qu'il devina la présence du roi, le chevalier donna à son cheval un coup de matraque et disparut comme s'il avait été ravi par le ciel ou englouti par la terre. On chercha, mais en vain, la trace de ses pas.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

98. — On chercha et on s'étonna de ne rien trouver. Un homme peut-il donc disparaître comme un fantôme ? Les troupes, elles, pleuraient leurs morts, pansaient leurs blessures. Quant au roi, il ressentait une tristesse sans mesure.

99. — Dieu, dit-il, me prive de sa grâce. Il vient de changer mon bonheur en chagrin. Grave est la blessure qu'il m'envoie, mais que son nom soit béni et que sa juste volonté soit faite !

100. — Ce disant, il fait volte-face, il s'en va désolé, abandonne le champ, pousse soupir sur soupir. Les chasseurs se dispersent oubliant leurs affaires, les uns disant ...c'est, triste !... et les autres : ...que faire !...

101. — Le roi se retire dans ses appartements. Avthandil est avec lui car il le traite comme son fils. Les serviteurs s'éclipsent, tout monde s'efface, on n'entend plus le son du luth, ni de la lyre.

102. — Thinathine apprenant la tristesse de son père se présente à la porte, belle comme une étoile. Elle demande au sénéchal : — Le roi dort-il, ou non ? — Le roi est irrité, répond celui-ci.

103. — Avthandil seul est assis avec lui ; tous deux ont vu un homme mystérieux et de là vient leur contrariété. — Je me retire, dit Thinathine, ma visite n'est pas opportune. Si l'on m'appelle, dites que j'ai été ici un instant.

104. — Après quelques moments le roi demande : — Ma fille, que fait-elle ? Ma joie et mon trésor ! La source de ma vie ! Le sénéchal lui répond : — Elle est venue, toute pâle, mais ayant appris votre chagrin, elle s'en est retournée, renonçant à entrer.,

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

105. — Appelle-la, dit le roi, pourrais-je vivre sans elle ? Pourquoi est-elle partie, elle, la joie de son père ? Qu'elle vienne soulager ma détresse, panser la blessure de mon cœur ; je lui expliquerai, la cause de ma tristesse.

106. — Thinathine s'empresse d'accéder au désir de son père. Son visage rappelle la clarté de la lune. Le père l'assoit à son côté, il l'embrasse et lui dit : — Pourquoi ne viens-tu pas ? Dois-je donc t'inviter ?

107. — Quand tu es en colère, dit-elle, mieux vaut rester à distance. L'univers redoute ton courroux. Il est prudent de ne point l'affronter.

108. — Ma fille, répond le roi, malgré mon aventure désagréable, ta présence est toujours un bonheur pour moi, elle dissipe la tristesse comme un coup de baguette. Lorsque tu sauras ce que je regrette et ce que je déplore, tu me donneras raison.

109. — Je viens de rencontrer un chevalier étrange. Son rayonnement semblait couvrir le monde. Quelle douleur avait-il, et pourquoi pleurait-il ? Je n'en sais rien. Il n'a pas voulu répondre à mon appel et j'en ai été irrité.

110. — Quand il me vit, il essuya ses larmes et sauta en selle. J'ordonnai de le faire prisonnier. Il massacra mes hommes et disparut comme un démon sans avoir voulu me rendre hommage. Maintenant, je ne sais plus si c'était une vision ou une réalité.

111. — Les doux bienfaits du ciel en sont changés en amertume ; j'en oublie les jours heureux que j'ai vécus. Que chacun s'attriste avec moi car rien ne saurait plus me rendre le bonheur. Non tant que je vivrai, rien ne pourra me réjouir !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

112. — Sa fille répondit : — Je voudrais dire quelques mots, pardonne ma hardiesse. O roi, de qui te plains-tu ? de Dieu ou du destin ? N'attribue pas le mal à celui qui est la bonté même. Le mal ne peut venir de la bonté suprême.

113. — S'il est en chair, ce chevalier, il vit sur terre ; une autre personne pourrait le voir et te servir de guide. Sinon, c'est un mauvais esprit qui t'est apparu, afin de troubler ton bonheur. Rejette donc toute tristesse. Pourquoi te désoler !

114. — Mon avis est celui-ci : tu es le roi des rois ; tes frontières sont bien loin, ton royaume est presque sans limites. Dépêche des hommes partout à la recherche de ce chevalier et tu sauras bientôt s'il existe ou s'il n'existe pas !

115. — On choisit des hommes, on les envoie aux quatre coins de la terre ; on leur enjoint d'affronter toutes les difficultés pour rechercher le chevalier, d'oublier tout ce qui n'est pas cela et d'envoyer des messages là où ils ne pourraient parvenir eux-mêmes.

116. — Les hommes se mirent en route ; ils voyagèrent pendant un an ; ils enquêtèrent, cherchèrent le chevalier sans trêve ni relâche. Ils ne trouvèrent personne qui l'eût vu. Ils revinrent enfin, brisés de fatigue, et complètement déçus.

117. — O roi, déclarèrent-ils, nous avons visité tous les coins de la terre, mais nous n'avons pas pu trouver ce chevalier ; nous en sommes désolés. Nous n'avons pu rencontrer un seul être vivant qui l'aurait vu. Nous avons échoué, veuillez avoir recours à un autre moyen.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

118. — Ma fille avait raison, dit alors le roi. C'était un méchant tour que le diable m'a joué. Ailleurs la tristesse ! Je ne veux plus y penser !

119. — Ce disant, il ordonne des réjouissances, fait appeler des gymnastes et des chanteurs ; il fait don à cette occasion de nombreux objets pris dans les palais. Dieu ne créa jamais homme aussi large et aussi généreux.

*
* *

120. — Avthandil était seul dans sa chambre, à demi dévêtu, tenant une lyre et fredonnant de petits airs. Un nègre, esclave de Thinathine, se présente et lui dit : — Celle dont la taille est pareille au platane d'Orient t'appelle !

121. — Voilà enfin l'heure tant désirée, se dit Avthandil. Il revêt une robe de coupe irréprochable. Il est heureux de revoir la rose qu'il ne rencontre pas souvent ; il va enfin contempler la beauté, et se trouver en présence de sa bien-aimée.

122. — Il sort, beau et fier, sans peur et sans reproches. Il va revoir celle-là même pour laquelle il a versé tant de larmes. Elle était seule, rêveuse, belle comme un éclair ; sa clarté projetait sur la lune une sorte d'auréole.

123. — Une tunique soyeuse enveloppait son corps nu, un voile vaporeux d'un prix inestimable flottait par-dessus ; ses cils noirs l'embellissaient à ravir et ses cheveux abondants tombaient sur ses épaules.

124. — Elle est triste, assise avec son voile écarlate. Elle invite Avthandil à prendre place auprès d'elle.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

L'esclave avance un siège, Avthandil s'assied, envahi par une inexprimable ivresse.

125. — Je n'ose articuler ici des mots profanes, dit-il. Trop rapprochée du soleil la lune brûle et se consume. Mon esprit me trahit, la mémoire m'abandonne. Dites vous-même ce qui trouble votre cœur ou ce qu'il faut que je fasse.

126. — Elle commence à parler avec grâce et délicatesse : — Bien que je t'aie tenu jusqu'à présent éloigné de moi, un fait s'est accompli qui mettra fin à tes doutes. Mais d'abord je vais parler du souci qui me ronge.

127. — Te rappelles-tu la chasse où Rostevan et toi avez tué tant d'animaux ? Vous avez vu alors un chevalier en larmes. Depuis lors, mon esprit est hanté par cet homme. Je te prie de le retrouver et de faire pour cela l'impossible même.

128. — Bien que je ne t'en aie point parlé jusqu'à présent, je connais ton secret ; je sais que souvent des larmes ont flétri tes yeux et que l'amour est maître de ton cœur.

129. — Tu dois donc m'obéir pour deux raisons : d'abord parce que tu es un chevalier qui n'a pas son égal ; puis, tu es mon amant, et c'est vrai ! ce n'est pas là un vain mot. Va donc chercher cet homme, si loin soit-il.

130. — Prouve-moi de la sorte ton amour et délivre-moi d'une hantise. Sème les violettes de l'espoir dans mon cœur, puis tu viendras, mon lion, créer notre bonheur.

131. — Cherche pendant trois ans l'objet que je t'impose. Si tu le trouves, reviens dans l'éclat de la gloire.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

Si tu ne le trouves pas, j'aurai du moins la certitude que c'était un fantôme. Et tu reverras ta rose, non éclosée, non fanée, sans la moindre flétrissure.

132. — Par le ciel ! si j'épouse quelqu'un qui ne soit pas toi, fût-il même un soleil transformé en homme, que je sois damnée, engloutie dans la terre, ou transpercée par ton épée.

133. — Avthandil répondit : — O soleil aux cils de jais, quelle réponse dois-je te donner et de quelle manière ? J'attendais la mort, tu m'accordes la vie. J'en suis ébloui car je suis ton esclave et ton serviteur.

135. — Ils se jurèrent l'un à l'autre fidélité. Toute trace de la tristesse qu'ils avaient endurée avait disparu.

136. — Ils s'assirent, se mirent à parler de choses variées. Les mots tombaient de leur bouche comme des pierres précieuses. Avthandil pensait : — C'est ici que l'on perdrait la tête ! C'est ici que mon cœur se réduit en cendres !

137. — Il prit congé, le cœur déchiré, regardant souvent en arrière ; il était tout en flamme, donnant cœur pour cœur à jamais.

138. - O soleil, se disait-il, ton éloignement se fait déjà sentir. J'étais cristal et rubis : je sors plus jaune que l'ambre. Que ferai-je si cette séparation dure trop longtemps ? Mais mourir pour ma bien-aimée, n'est-ce pas ma loi ?

139. — Il se mit au lit, toujours les larmes aux yeux, tel un sapin dans le vent qui s'agite et se ploie. À peine endormi, il voit passer l'image de sa bien-aimée et s'éveille en gémissant.

140. — Cette séparation est pour lui un coup terrible ; ses larmes coulent comme une ondée de perles,

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

mais, au matin, il se pare à ravir les yeux, il monte à cheval et se dirige vers le palais.

141. — Par son ordre son écuyer pénètre auprès du roi, porteur de son message : — O roi, annonce-t-il, je prends le courage de te soumettre ma décision. Tu as conquis toute la terre par l'éclat de ton épée. Maintenant il serait bon que le monde apprenne le changement survenu.

142. — J'irai, à la tête d'une armée, faire le tour de nos frontières. Comme un coup lancé à la volée, je porterai à la connaissance de nos ennemis l'avènement de Thinathine. Nos fidèles en seront enchantés, et les rebelles anéantis. Mes présents ne seront pas rares, ni mes hommages réservés.

143. — Le roi exprima sa profonde gratitude et lui fit répondre : — O lion, la bravoure ne te fait pas défaut. Eh bien ! ton conseil est sage. Va ! mais que ferai-je si ton absence dure longtemps ?

144. — Avthandil entre alors, salue, et présente ses remerciements. — O roi, dit-il, l'éloge que tu as bien voulu faire me comble. Que Dieu m'accorde de vivre jusqu'au jour où prendra fin la nuit de ces adieux, où je reverrai ton visage illuminé de joie.

145. — Le roi l'entoure de ses bras, il l'embrasse comme son fils. Il n'y eut jamais disciple et maître comme ceux-là. Avthandil prit congé le jour même, et Rostevan, trop sensible, en fut touché jusqu'aux larmes.

146. — Avthandil s'en alla avec courage et promptitude. Il chevauche vingt jours et autant de nuits, forçant l'admiration de tous, et Thinathine, toujours présente à son esprit, fortifiait son courage.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

147. — Lorsqu'il arriva dans sa principauté, la joie fut immense ; les notables lui firent une grande réception et lui offrirent des cadeaux précieux. Il n'oubliait pourtant pas l'urgence du voyage bien qu'il assistât avec son entourage à des fêtes exceptionnelles.

148. — Il possédait, tout près de la frontière, une forteresse redoutable, entourée de rochers comme d'une sorte de rempart naturel. Il y passa trois jours à une chasse agréable. Puis il prit à part Chermadine et lui fit une confidence.

149. — Chermadine, son esclave déjà nommé, était son camarade d'enfance, fidèle et dévoué, mais ignorant jusqu'à ce jour du feu qui consumait le cœur de son maître. Celui-ci le lui révèle avec la promesse donnée par Thinathine.

150. Écoute, Chermadine, dit-il, ma confidence est difficile... Tu connais toutes mes affaires, mais tu ne sais rien des larmes que j'ai versées jusqu'à présent ! Celle qui m'a fait tant souffrir me donne pourtant aujourd'hui la joie.

151. — L'amour de Thinathine me torturait le cœur, des larmes chaudes mouillaient mes joues ; je cachais le malheur dont j'étais la victime. Mais, maintenant, Thinathine me donne l'espoir et me voilà heureux.

151. — Elle m'a dit : — Fais-moi connaître le mystère qui entoure ce jeune homme disparu et, lorsque tu seras de retour, j'accéderai volontiers au désir de ton cœur ; nul autre que toi ne sera mon époux, je te le jure ! Elle me donna ainsi le remède pour mon cœur éperdu.

153. — Je suis un chevalier toujours prêt au service de mon maître. La fidélité au roi est un devoir qui relève

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

de l'honneur, et le feu qui me consume en est adouci ; il ne réduira plus mon cœur en cendres. Je veux être fort devant le péril et l'affronter avec bravoure.

154. — Nous sommes maître et esclave, poursuivit-il, plus intimement unis que quiconque par les liens d'amitié. C'est pourquoi je te prie de bien comprendre ce que je dis : je te laisse à ma place comme maître, comme chef de mon armée. C'est un rôle que je ne pourrais confier à nul autre.

155. — Tu devras commander l'armée, diriger les affaires, t'informer de la vie du roi, signer des lettres à ma place, envoyer des présents, de telle sorte que l'on ne s'aperçoive nulle part de mon absence.

156. — Fais la guerre et la chasse à ma manière ; attends-moi trois ans et garde mon secret tant que je ne serai pas de retour. Ma vie, telle un platane, n'en sera pas desséchée. Si je ne reviens pas, pleure et lamente-toi.

157. — Porte alors au roi la nouvelle de ma mort ; aie toi-même un air inconsolable. C'en est fait ! lui diras-tu, la destinée est inéluctable pour tous !... et tu distribueras aux pauvres de l'or et de l'argent.

158. — C'est alors que j'attends de toi le plus de dévouement ; ne m'oublie pas avec rapidité ! Souviens-toi de moi souvent, arrange tout, aussi bien que possible, pour le repos de mon âme ; souviens-toi de mes leçons avec une sensibilité de femme.

159. — L'ayant entendu, Chermadine fut stupéfait et saisi de terreur. Des larmes chaudes comme des perles coulaient déjà de ses yeux. Sans toi, disait-il, quel plaisir me restera-t-il dans la vie ? Que ne puis-je te retenir !..... Oui, je sais, c'est inutile !...

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

160. — Tu me laisses à ta place, m'as-tu dit, mais est-ce possible ? En quoi te suis-je comparable ? Je t'obéirai, je te suivrai jusque dans la tombe, mais n'est-il pas mieux que nous partions tous deux ensemble ? Je te suivrai, accorde-moi cette grâce !...

161. — Écoute, répond Avthandil, je te le dis en toute franchise et sans bravade : il doit errer tout seul, l'amoureux qui s'évade ! Nul ne trouve de perles sans dépenser bien des efforts. Tout homme menteur ou traître est passible de la peine de mort.

162. — À qui dirai-je mon secret à part toi ? Qui en serait digne ! À qui pourrais-je transmettre le pouvoir ? Qui serait à la hauteur de cette tâche ? Surveille les frontières, que les hordes ennemies ne puissent camper dans le voisinage, et avec l'aide de Dieu, je reviendrai !

163. — Pour passer de la vie au trépas un seul coup suffit ; qu'importe donc que j'en rencontre cent ! La solitude ne m'effraie point, protégé par les forces du ciel. Si au bout de trois ans je ne suis pas de retour, ce sera le signal des larmes et du deuil. Je te donne aujourd'hui un message où je te confirme la soumission de mes sujets.

MESSAGE D'AVTHANDIL À SES SUJETS

164. — Mes amis, écrivait-il, que vous soyez maîtres ou élèves, vous tous, sujets sûrs, fidèles et éprouvés, vous êtes inséparables de mon cœur comme son ombre. Écoutez mon message.

165. — Voici ce que j'écris moi, Avthandil, qui vous adjure de m'écouter. J'écris ce message de ma propre main. Pendant un temps, j'ai résolu de partir, d'abandonner la vie fastueuse. Pour ma nourriture, je me fie à mes flèches et à l'adresse de mon pouce.

166. — J'ai assumé une tâche qui m'appelle d'urgence ; je serai tout seul et loin du monde ces années-ci. C'est pourquoi je vous conjure de veiller à ce que le royaume ne soit pas ravagé par nos ennemis.

167. — Je laisse Chermadine à ma place, il exercera le pouvoir tant qu'il ne sera pas fixé sur ma vie ou ma mort. Qu'il répande la lumière à l'instar du soleil et punisse le malfaiteur qui mériterait d'être brûlé comme un cierge.

168. — Vous savez que je le considère comme un frère ; obéissez-lui comme s'il était un autre Avthandil. Sonnez le buccin et exigez de lui qu'il fasse tout ce que j'aurais fait dans la même occasion. Si je ne reviens pas au temps dit, le deuil s'imposera et non point la gaieté.

168. — Ce message d'un style élevé étant terminé, Avthandil mit une ceinture d'or et se prépara à son voyage solitaire. Je partirai, se disait-il, pendant que les troupes, alignées pour me faire leurs adieux, m'attendent. Et il quitta la maison sans perdre de temps.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

170. — Retirez-vous tous, ordonna-t-il à ses esclaves, je n'ai besoin de personne ! Sans tourner la tête il traverse à vive allure les roseaux de la plaine, l'esprit toujours hanté par l'image de Thinathine.

171. — Laissant ses troupes en arrière, il parcourt des lieues sans être vu ni suivi par personne. Il est loin déjà, hardi et résolu, mais chargé du fardeau nostalgique de sa bien-aimée.

172. — Cependant les soldats s'étaient mis à chercher leur chef et, ne le trouvant pas, leur visage pâlisait d'angoisse. Ils le cherchèrent longtemps sans résultat, criant :

173. — O lion ! qui te remplacera ? Dieu voudra-t-il encore engendrer ton pareil ? Tous couraient à l'affût de quelques indices. N'ayant rien éclairci, n'ayant pas découvert par quelle route il avait passé, les troupes désolées se mirent à verser des larmes.

174. — Chermadine convoqua alors les grands et les notables et leur présenta le message rédigé par son maître. Tous l'ayant écouté, furent bien affligés. Pas un cœur qui ne fût déchiré de douleur.

175. — Notre vie sans Avthandil sera triste, déclarèrent-ils, mais à qui pouvait-il céder sa place sinon à toi ? Eh bien, nous faisons notre soumission, nous sommes à tes ordres ! Et tout le monde s'inclina devant le nouveau maître.

DÉPART D'AVTHANDIL À LA RECHERCHE
DU CHEVALIER À LA PEAU DE LÉOPARD

176. — Je citerai Dionys, le philosophe d'Ezros :
« Quelle pitié que de voir la rose fanée, flétrie, que de
voir un homme sans l'éclat du rubis errer par le monde,
le corps amaigri, tout seul, malheureux, sans attache,
sans patrie ! »

177. — Avthandil parcourut des plaines au galop. Il
quitta l'Arabie et passa dans d'autres pays. Les adieux
de sa bien-aimée lui déchiraient le cœur, mais, se disait-
il, je dois être heureux, car c'est elle qui m'envoie.

178. — Peu après, une tempête de chagrin lui serrait
le cœur. Sa vie, loin du son de la lyre et du luth, lui
semblait chargée de mille soucis, sevrée de toute joie.
Il était sur le point de saisir son épée pour se donner la
mort.

179. — Courage ! disait-il pourtant à son cœur, tou-
jours en éveil. Il parcourait des pays inconnus, ques-
tionnait des voyageurs et nouait des amitiés avec eux.

180. — Tout en cherchant, il versait bien des larmes.
La terre lui servait de lit et son bras d'oreiller. O ma
bien-aimée, disait-il, je t'ai laissé mon cœur, il est à toi.
Mourir pour toi doit suffire à mon bonheur !

181. — Il parcourut tous les pays, il voyagea partout,
il n'y eut plus de contrées qu'il n'eût visitées. Mais il
ne rencontra pas un seul être ayant entendu parler de
l'homme à la peau de léopard. Les trois années s'écou-
laient.

182. — Il n'en restait plus que trois mois, lorsqu'il
arriva dans un pays inconnu et sauvage. Ni Ramin, ni

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

Wiss³, n'ont jamais ressenti souffrance aussi vive. Jour et nuit il ne pensait qu'à sa bien-aimée.

183. — Il s'arrêta au sommet d'une haute montagne ; une plaine s'étendait à perte de vue ; une rivière serpentait à ses pieds, franchissable à gué, mais une épaisse forêt couvrait ses berges.

184. — Avthandil songeait, il comptait les jours. Il ne lui reste à présent que deux mois. Ah ! si mes efforts échouent !... soupire-t-il abattu. Nul ne peut changer le mal en bien, ni recommencer la vie !

185. — Il se met à réfléchir sur sa situation. Si je rentre, songe-t-il, que dirai-je à ma bien-aimée ? À quoi ai-je consacré tant de jours ? Pourquoi ai-je perdu un temps si long à courir le monde, n'ayant rien appris sur celui dont j'avais à rechercher les traces.

186. — Si je ne rentre pas, si je prends encore un nouveau délai, l'heure aura sonné pour Chermadine : il s'arrachera la barbe en signe de deuil ; il ira faire au roi le rapport qui convient.

187. — Il annoncera ma mort comme je l'en ai prié. Viendront les pleurs, les cris de désespoir. Pourrai-je ensuite revenir vivant ?... Il pense à tout cela, l'esprit tourmenté.

188. — O Dieu, s'exclame-t-il, pourquoi m'infliges-tu une injustice aussi dure ? Pourquoi me condamnes-tu à un tel échec ? Tu arraches de mon cœur toute la joie et tu y fais un nid de détresse. La tranquillité a quitté mon cœur pour jamais.

³Héros légendaires comparables à Tristan et à Yseult.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

189. — Mais, courage encore ! se dit-il. Il ne faut pas mourir avant l'heure ; mon cœur ne doit pas se fondre ; tout dépend de la volonté de Dieu ; pourquoi pleurer ? La providence est inébranlable, mais ce qui est impossible ne se fera pas !

190. — J'ai parcouru tous les pays qui soient sous le ciel, et je n'ai rien appris sur cet homme. Sans doute ont-ils raison, ceux qui le disaient fantôme. Il n'y a pas lieu de se lamenter, cela n'avance à rien.

191. — Il prit donc la résolution de retourner en son pays, non sans soupirs et sans regrets. Il s'engagea dans une plaine en scrutant des yeux le chemin. Pendant tout un mois il ne rencontra pas un être humain ; il n'y avait que de terribles fauves qu'il tâchait d'éviter.

192. — Bien qu'affligé, Avthandil n'en éprouve pas moins le besoin de se nourrir, comme tous les fils d'Adam. Il abat du gibier de sa flèche, fait halte dans une clairière et allume du feu avec un silex.

193. — Un jour qu'il laissait son cheval brouter pendant que rôtit le gibier, il vit des cavaliers qui se dirigeaient vers lui. Ils ont l'air de brigands, pensa-t-il, cela ne présage rien de bon. C'est un lieu où ne passe personne.

194. — Armé d'un arc il alla à leur rencontre. Deux hommes barbus portaient un jeune homme imberbe, blessé à la tête, et sans connaissance par suite d'une perte de sang. Les hommes se lamentaient ; le blessé était prêt à rendre l'âme.

195. — Mes frères, qui êtes-vous ? leur cria Avthandil. Je vous ai pris pour des brigands ! Ceux-là de répondre : — Rassure-toi et viens nous secourir ; si

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

tu ne peux nous aider, partage au moins notre tristesse et pleure avec nous.

196. — Avthandil s'approche et engage une conversation avec ces malheureux qui, les larmes aux yeux, racontent leur histoire Nous sommes frères tous trois, ce qui explique pourquoi nous versons des larmes si chaudes. Nous possédons maintes villes fortes sous le ciel de Chine.

197. — Nous avons entendu dire que ce pays était riche en gibier et nous partîmes pour la chasse, avec une troupe nombreuse ; nous nous arrêtâmes au bord d'une rivière. La chasse nous plut ; nous y passâmes un mois, chassant des bêtes sans nombre sur la plaine et dans les montagnes.

198. — Nous avons mécontenté nos chasseurs par une dispute entre nous. Je tire mieux ! Je l'emporte ! criait chacun de nous, sans pouvoir le prouver. La querelle s'envenima.

199. — Ce matin nous avons levé le camp garni d'un amoncellement de peaux de cerfs. Eh bien ! disions-nous, décidons qui est le meilleur tireur. Allons seuls de l'avant, chacun tirera sans aide.

200. — Nous partîmes tous les trois, bien armés ; nous renvoyâmes la troupe qui ne se doutait de rien ; nous parcourûmes en chassant, plaines, forêts, ravins ; nous tuâmes des bêtes sans nombre ; les oiseaux mêmes ne purent survoler impunément nos têtes.

201. — Soudain apparut un cavalier morne et sombre. Il montait un cheval noir, un coursier moreau. Il était vêtu et coiffé de peau de léopard. Jamais nous ne vîmes beauté comme celle-là.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

202. — Nous le regardions, éblouis par son rayonnement ; nous nous demandions si ce n'était pas un soleil marchant sur la terre ; nous éprouvions l'envie de le saisir, et nous nous apprêtâmes à le faire. Le résultat ce sont les pleurs et la détresse que tu vois.

203. — Moi, l'aîné, je priai mes frères de laisser la paix à cet inconnu. L'un d'eux ne cessait d'admirer son cheval ; seul le cadet voulait le combattre ; nous nous élançâmes enfin tous trois. Le fier inconnu s'avavançait lentement.

204. — Son visage était beau, son esprit semblait calme, mais devant notre insolence il s'enflamma de colère. Sans mot dire, il se jeta sur nous, brandissant sa matraque.

205. — Nous laissâmes faire le cadet. Il saisit l'inconnu par la main et osa dire : — Arrête-toi !... Le cavalier ne tira même pas son épée ; il donna seulement un coup de matraque et fit jaillir un flot de sang.

206. — D'un seul coup, il lui fendit la tête. Notre frère inanimé tomba sur la terre. Lui ayant fait ainsi mordre la poussière, l'inconnu s'en alla, orgueilleux et sombre.

207. — Il s'en alla sans se retourner, sans hâte, et méprisant nos épées. Regarde !... Le voilà qui évolue comme la lune. — Et les malheureux lui montrèrent au loin, à peine visible, sur son cheval noir, l'homme à la peau de léopard.

208. — Enfin ! voici le terme des angoisses d'Avthandil ! Ses recherches si longues n'auront pas été vaines ! Heureux celui qui trouve ce qu'il cherche. Est-il permis alors de se souvenir des souffrances endurées ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

209. — Mes amis, dit Avthandil, je suis un étranger ; j'ai quitté ma patrie pour rechercher cet homme vêtu d'une peau de léopard. Maintenant, grâce à vous, je vais achever ma tâche difficile. Que Dieu vous en récompense et vous épargne tout mal.

210. — De même qu'il exauce mes désirs, que Dieu soit clément pour votre frère. — Il leur céda son campement. Disposez-en à votre gré, dit-il, mettez le blessé à l'ombre et reposez-vous.

211. — Ce disant, il repart lançant son cheval au galop, à coups d'éperons ; il vole comme un faucon libéré des entraves, ou bien comme la lune à la rencontre d'un radieux soleil.

212. — Il approche de l'inconnu, il cherche à l'aborder. Patience ! un mot maladroit pourrait le rendre furieux ! Un homme intelligent doit savoir se tirer d'une affaire compliquée, renoncer à toute hâte, à toute exaltation d'esprit.

213. — Puisque dans sa solitude il ne se laisse approcher par personne, se disait Avthandil, si je l'accoste, une passe d'arme deviendra inévitable ; il me tuera ou je le tuerai, et son mystère ne sera point éclairci.

214. — Mes souffrances ne doivent pas être vaines. De tous les êtres il n'en est pas un qui reste sans un gîte. Que celui-ci aille donc au sien, qu'il finisse sa ronde ; c'est après que devront se poursuivre mes recherches.

215. — Deux jours et deux nuits, il suivit de loin l'inconnu ; jours et nuits sans repos et sans nourriture, sans un seul arrêt d'une seule minute. Mais des larmes coulaient des yeux de l'un et de l'autre, à rendre humide la plaine.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

216. — Ils chevauchèrent tous deux jusqu'à ce qu'un immense rocher surgisse devant eux, un soir. À l'intérieur du rocher se creusaient des grottes et, devant, passait une rivière. Au bord de celle-ci poussaient des joncs et de grands arbres qui s'élevaient jusqu'au sommet du rocher.

217. — L'homme à la peau de léopard se dirigea vers la grotte en franchissant la rivière. Avthandil choisit un grand arbre, y grimpa après avoir attaché son cheval aux basses branches, et de là-haut se mit à observer.

218. — Il vit une femme vêtue de noir apparaître à l'entrée d'une grotte, à l'approche du mystérieux cavalier. Elle fondit en larmes à sa vue et l'inconnu descendu de cheval l'étreignit dans ses bras.

219. - L'écho de leurs lamentations s'envolait dans les bois ; la femme et le chevalier s'embrassaient en pleurant et Avthandil, étonné, regardait cette scène étrange.

220. — La femme, la première, surmonta sa douleur. Elle ôta le harnais et emmena le cheval dans une grotte ; elle délia les armes du chevalier et les emporta. Puis, tous deux entrèrent dans une autre des grottes et ne se montrèrent plus.

221. — Avthandil restait perplexe sur le moyen de percer ce mystère. Le lendemain matin, la femme apparut vêtue de la même couleur noire ; elle passa au cheval la bride qu'elle avait nettoyée avec le bout de son écharpe ; elle remit la selle en place, et apporta les armes sans bruit.

222. — L'homme vêtu de peau de léopard apparut à son tour et prit congé, comme il semblait avoir coutume de le faire. La femme pleurait, se frappait la poitrine,

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

s'arrachait des mèches de cheveux. Il l'embrassa et monta à cheval. La femme désolée restait inconsolable.

223. — Avthandil revit, de plus près cette fois, le visage du guerrier pareil à un astre et respirant la bravoure. Tuer un lion devait être pour lui aussi facile qu'à un lion d'égorger un chevreuil.

224. — Le cavalier reprit le chemin qu'il avait quitté la veille, traversa les broussailles et s'éloigna vers la plaine. Avthandil le regardait, caché derrière les branches. Grâce à Dieu, se dit-il, tout s'arrangera bien.

225. — Que puis-je demander de plus à Dieu ? Je saisisrai la femme, je la forcerai à me dire qui est cet homme, je lui dirai moi-même pourquoi je suis venu. Je saurai ainsi toute la vérité et il ne sera pas touché par mon sabre, ni moi par le sien.

226. — Il descendit de l'arbre, détacha son cheval, et se dirigea vers la grotte ouverte à ce moment. La femme accourut, éplorée et tremblante, croyant un retour de son maître.

227. — Mais elle vit un autre visage. Elle s'enfuit aussitôt en poussant des cris. Avthandil s'élança vers elle, la saisit comme une perdrix au lacet tandis que le rocher faisait écho aux cris perçants de la femme.

228. — Elle se débattait comme une perdrix dans la serre d'un aigle ; elle palpitait sous la main d'Avthandil, appelant à son aide un certain Tariel qui ne venait point. Avthandil fléchit le genou devant elle en lui disant :

229. — Ne crie pas ainsi ! Rien ne te menace. Je suis un honnête fils d'Adam. J'ai vu la flétrissure de la rose et je voudrais en savoir la raison. Qui est-il, ce jeune homme à la taille élancée, au visage lumineux ? Je ne te demande rien de plus. Je ne te ferai pas de mal !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

230. — La femme lui répondit sur un ton sans réplique. Laisse-moi, si tu n'es pas fou ! Et si tu l'es, rends-toi à la raison. Tu me demandes de révéler un secret particulièrement grave. Tu perds ton temps, n'attends pas de moi un tel récit.

231. — Jeune homme, dit-elle encore, ce que tu me demandes est une chose que la plume même ne saurait décrire. À chacune de tes questions je répondrai cent fois : non ! Laisse-moi avec mes pleurs, c'est la seule joie qui me reste. 232. — Femme ! dit Avthandil, tu ne sais pas d'où je viens, ni les souffrances que j'ai endurées. Tu ne sais pas combien de temps je l'ai cherché, cet homme, sans rien apprendre de lui ! Je l'ai trouvé enfin ! Malgré tes paroles désobligeantes je ne te quitterai pas avant que tu m'aies dit la vérité que j'attends.

233. — Qui es-tu ? s'écria-t-elle. Mon soleil étant absent, tu tombes sur moi comme un gel d'hiver. Tes longs discours m'ennuyant, le mien sera donc court : je ne te dirai rien, fais ce que tu voudras !

234. — Il implora encore, à genoux, mais n'ayant pu la convaincre, il cessa de prier et se fâcha. Le sang lui monta au visage ; il la saisit par les cheveux et lui mit le couteau sur la gorge.

235. — Pardonnerai-je tant d'affronts ? gronda-t-il. M'auras-tu fait verser en vain des larmes ? Dis-moi tout ce que tu sais et je ne te ferai aucun mal. Sinon, je le jure, je t'envoie au trépas.

236. — La femme répondit : — Le moyen auquel tu as recours n'est pas bien choisi. Tuée, je n'aurai plus de tête pour parler ; si tu ne me tues pas, pourquoi parlerais-je, n'ayant pas eu à souffrir ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

237. — Jeune homme, dit-elle encore, pour qui me prends-tu ? Qui es-tu, toi qui oses me parler ? Tu ne me forceras point à divulguer un secret. Tu peux me tuer, déchirer ma vie comme une lettre sans importance.

238. — Ne crois pas que la mort soit un malheur pour moi ; tu me délivreras des maux et des larmes. Ma vie est sans valeur, c'est un fétu de paille ! Je ne sais pas qui tu es comment te confierais-je une chose aussi grave ?

239. — Avthandil pensa : ces paroles en précèdent peut-être d'autres qui me seront enfin utiles. Mais comment en tresser plus sûrement le fil ? Il s'assit et pleura puis il dit à la jeune femme : — Je t'ai mise en colère, et je ne sais plus, hélas, que faire !

240. — La femme encore oppressée, continue de soupirer. Avthandil pleure toujours et garde le silence. Le flot des larmes monte et envahit ses joues, jardins de roses. La femme touchée par cette détresse regrette sa dureté.

241. — Elle a pitié de lui, étrangère et silencieuse, assise à son côté. Avthandil sentit que l'esprit de la femme se calmait et il se mit à genoux pour l'implorer.

242. — Si j'ai perdu ta confiance, si je t'ai irritée, je me trouve bien isolé ; néanmoins, je compte encore sur toi : ne dit-on pas que toute faute est pardonnable sept fois ?

243. — Je n'ai pas su te plaire, mais la pitié pour les amants, ne peut-elle pas être un argument en ma faveur ? Sans ta pitié je suis tout à fait impuissant, et pour ta sympathie, vois-tu, je donnerais toute mon âme !

244. — Aussitôt qu'elle eut entendu cette allusion aux amants, de nouveaux sanglots oppressèrent sa gorge

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

et elle poussa de nouveaux cris de détresse. Avthandil en ressentit une lueur d'espoir.

245. — Il observa qu'à ses derniers mots elle était devenue sensible et se douta qu'elle aimait aussi. Ma sœur, dit-il, l'ennemi même plaindrait un amant. Et tu sais qu'il ne redoute pas la mort, qu'il la cherche plutôt.

246. — Je suis moi, un amant à mourir de chagrin. C'est ma bien-aimée qui m'a envoyé à la recherche du chevalier. Les nuages eux-mêmes ne passeraient pas là où j'ai été pour cela, et je t'ai trouvée enfin, à lui dévouée !...

247. — L'image de ma bien-aimée est gravée dans mon cœur à tel point que je partis sur son ordre, comme un fou, par le monde ! O ! brise mes chaînes ! tu peux me donner une vie nouvelle, ou bien alors, tue-moi !

248. — La jeune femme lui adressa des mots plus doux que la première fois. Tu trouves maintenant une parole plus convenable, dit-elle. Auparavant, tu semas la rancune dans mon cœur ; désormais je voudrais être pour toi plus dévouée qu'une sœur.

249. — Si tu acceptes mon conseil, tu atteindras ton but. Si tu ne m'écoutes pas, tu n'arriveras à rien, en dépit de tes larmes. Tu maudiras seulement ta vie et ton destin.

250. — Avthandil dit alors : l'histoire de mon cas est simple, écoute-la. Dans un pays, deux hommes suivaient la même route. Celui qui marchait derrière trouva le premier tombé dans un puits ; il se pencha sur celui qui, au fond du puits, pleurait et se lamentait, et lui cria :

251. — Camarade, reste là, attends-moi, je vais chercher une corde pour te tirer de là. L'autre sourit,

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

et répondit d'en bas : - Où diable pourrais-je aller si je refusais d'attendre ?

252. — Désormais, ma sœur, tu me tiens donc la corde au cou. Sans ton aide tous mes efforts seraient vains ; tout dépend de toi, je me remets entre tes mains. Qui serrerait sa tête d'un pansement si elle était sans blessures ?

253. — Jeune homme, dit la femme, ta parole me plaît. Sans aucun doute tu es digne de foi. Puisque tu as bravé jusqu'à présent tant de périls, écoute ce que je vais te dire :

254. — Tu l'as trouvé l'objet de tes recherches ; il s'appelle Tariel, ce jeune homme en démence ; je m'appelle Asmath, victime des soupirs et des larmes.

255. — C'est tout ce que je peux dire sur lui. Il promène dans la plaine sa silhouette belle et fine ; je mange, hélas ! seule, le gibier qu'il m'apporte ; il sera de retour probablement dans peu de temps.

256. — Je te prie de l'attendre ici. Lorsqu'il sera de retour, je tâcherai d'arranger les choses ; je vous présenterai l'un à l'autre, d'une façon qui lui plaira. Alors il te racontera lui-même son histoire, pour le plaisir de ta bien-aimée.

257. — Avthandil approuva le conseil de la jeune femme. À ce moment, ils entendirent le galop d'un cheval qui montait de la vallée et virent l'astre rayonnant qui franchissait la rivière.

258. — Jeune homme, dit Asmath, Dieu t'envoie à cette heure celui que tu désires voir, mais cache-toi à l'intérieur de la grotte, pour ne pas le contrarier tout d'abord ; je m'efforcerai de préparer le terrain pour qu'il ne soit pas froissé par ta rencontre.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

259. — La jeune femme cacha à la hâte Avthandil dans la grotte. Beau, avec ses armes et son carquois, le cavalier descendit de cheval. Des larmes jaillirent de ses yeux à la vue de la femme et tous deux poussèrent des cris de détresse. Avthandil, par une fissure du rocher, regardait cette scène.

260. Les larmes changèrent l'éclat du cristal en celui de l'améthyste. Ils pleurèrent longtemps, puis elle ôta la selle, prit l'armure, et conduisit le cheval dans une grotte. Tous deux se taisaient.

261. — Avthandil regardait la femme étendre à terre des peaux de tigres ; le jeune homme s'assit ; des larmes brillaient encore sur la bordure de ses cils de jais.

262. — La femme alluma un petit feu, dans l'espoir qu'il mangerait de la viande rôtie. Elle lui en offrit, il y goûta, mais il n'avait pas la force de manger.

263. — Il se reposa un peu, il sommeilla un instant, il se réveilla en sursaut et se dressa comme un fou ; il poussait des gémissements en se donnant des coups. Non loin de lui se tenait la femme qui le regardait en déchirant ses joues de ses ongles.

264. — Pourquoi es-tu rentré ? demanda-t-elle. Je viens de rencontrer un roi qui chassait, répondit Tariel, Une troupe bien équipée l'accompagnait. Il parcourait la plaine et ses hommes fourmillaient sur les marécages.

265. — À leur vue, un dégoût s'est emparé de moi. Je m'enfuis aussitôt par pitié pour moi-même. Je fis demi-tour et je me suis caché dans une forêt. Si je les évite, me suis-je dit, je m'en irai demain de bonne heure.

266. — La femme fondit en larmes, puis elle suggéra timidement : — Tu erres toujours seul, parmi les

fauves ; ne voudrais-tu pas avoir un compagnon pour parler et pour te distraire ? Quel profit crois-tu tirer de ta solitude ? Pourquoi veux-tu achever tes jours si tristement.

267. — Tu as parcouru le monde entier et tu n'as pas trouvé un homme qui fût ton compagnon, ne serait-ce que pour tuer le temps. Il soulagerait les maux dont tu es la victime. Mourir seul, sans un ami, crois-tu que c'est une religion ?

268. — Ma sœur, lui répond-il, je reconnais ton cœur, mais il n'y a point ici-bas de remède pour ma blessure. Qui pourrait trouver cet homme qui n'est pas encore venu au monde ! La mort, c'est tout ce que je veux ; la séparation du corps et de l'âme est tout ce que je désire.

269. — Dieu n'a pas fait naître d'homme pour l'attacher à ma destinée. Je voudrais bien avoir un compagnon, mais qui voudrait partager ma misère ? Hormis toi, ma sœur, je n'ai personne ici-bas.

270. — Ne te fâche pas, dit-elle, je t'en supplie ; mais puisque Dieu m'a confié le rôle de conseillère, je ne peux te cacher mon avis : rien n'est bon qui dépasse la mesure, et toi tu l'as dépassée.

271. — Que veux-tu ? dit le jeune homme, je ne comprends pas. Parle-moi franchement. Je ne peux pourtant pas créer un homme à mon service. C'est la volonté de Dieu ; que pourrais-je y changer ? Je suis devenu un sauvage, et c'est vrai.

272. — La femme ajouta alors : — Je t'ennuie avec mon insistance, mais si je t'amène un homme qui, venu de son propre mouvement, est prêt à te suivre et à t'égayer, jure-moi que tu ne lui feras pas de mal.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

273. — Si tu l'amènes, dit-il, je le verrai avec plaisir, je le jure. Je ne lui ferai rien de désagréable, et je lui garderai toute mon amitié.

274. — La femme se leva pour chercher Avthandil. Il n'est point mécontent, lui chuchota-t-elle pour lui donner du courage. Elle l'entraîna dehors, tel un astre sortant des nuages. Tariel ne put s'empêcher de l'admirer.

275. — Tariel fit quelques pas vers lui. Tous deux ressemblaient à des astres sur un ciel sans nuage. Le platane de l'Orient ne saurait les égaler par sa stature, ni les sept planètes par leur rayonnement.

276. — Sans se gêner, bien qu'inconnus l'un à l'autre, ils s'embrassèrent. Ils ne purent retenir leurs larmes. Le rubis de leur teint se transforma en ambre.

277. — Tariel entraîna Avthandil en le prenant par le bras. Ils s'assirent et pleurèrent abondamment. Asmath les consolait avec des mots de tendresse : — Assez ! N'obscurcissez pas le soleil avec votre détresse.

278. — Tariel, l'âme meurtrie, dit : — J'ai hâte de savoir qui tu es, d'où tu viens, de quel pays, et pourquoi ? Quant à moi, je suis oublié, la mort même ne se souvient plus de moi.

279. — Avthandil répondit : — O Tariel, lion incomparable et en même temps si tendre, je suis Arabe. En Arabie s'élèvent mes palais. J'aime et l'amour me consume d'un feu inextinguible.

280. — J'aime la fille de mon maître ; elle est reine maintenant, acclamée par ses braves sujets. Tu ne me reconnais pas mais, cependant, tu m'as vu une fois. Ne te souviens-tu pas avoir massacré nos braves guerriers ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

281. — Nous t'avons vu dans un champ et nous t'avons attaqué, car nous t'avions appelé et tu avais refusé de venir. Mon maître se fâcha, lança une troupe à ta poursuite ; tu battis nos guerriers et tu arrosas la terre de leur sang.

282. — Tu fauchas les têtes à coups de matraque. Puis tu disparus, sans laisser aucune trace, comme un démon, ce qui nous exaspéra et nous mit en grand désarroi.

283. — Le roi surtout en fut désolé. On te chercha partout ; on ne trouva rien, pas un homme qui pût te connaître. Et voilà, maintenant, que je suis envoyé par celle que j'adore.

284. — Va chercher, m'a-t-elle ordonné, cet homme mystérieux et, à ton retour, je me prêterai volontiers à exaucer tes désirs. Trois ans j'ai dû chercher — trois ans de sanglots. — Ne t'étonnes-tu pas que j'aie pu vivre tout ce temps privé de son sourire ?

285. — Je n'ai pu recueillir sur toi aucune nouvelle. Mais j'ai rencontré des Chinois qui t'auraient adressé des mots insolents ; tu les aurais frappés et tu aurais abattu l'un d'eux à coups de matraque. Ce sont eux qui me l'ont raconté.

286. — Tariel se souvint des combats qu'il avait eus. — Oui, je me rappelle, dit-il, il y a longtemps de cela, je t'ai vu quelque part avec ton maître ; je pleurais en pensant, hélas ! à ma bien-aimée.

287. — Que désiriez-vous de moi ? Qu'avions-nous de commun ? Splendides, vous étiez en train de jouer ; moi, malheureux, j'étais tout en larmes. Enhardis, vous avez jeté sur moi vos guerriers, mais vous avez dû, au

lieu de ma personne, traîner chez vous un convoi de morts.

288. — Je me retournai, et, voyant le roi à ma poursuite, je ne l'ai pas touché, par égard pour sa dignité ; je m'enfuis aussitôt, abandonnant le champ. Mon cheval, par sa vitesse, est une merveille. Il n'a pas son égal.

289. — En un clin d'œil je peux disparaître de la vue de ceux qui voudraient me porter une offense. Ces Chinois-là m'avaient paru d'abord inoffensifs, mais ils m'attaquèrent, et cette audace téméraire leur coûta cher.

290. — Sois aujourd'hui le bienvenu ! Je suis enchanté de faire ta connaissance, de contempler ta bravoure et ta beauté. Tu as souffert, tu as bravé bien des malheurs. Il est difficile de retrouver l'homme proscrit par le ciel lui-même !

291. — Ne me fais pas de louanges, répondit Avthandil. Mes exploits ne le méritent pas. Mais toi, tu es l'image même du soleil, car tu restes hors d'atteinte malgré tant de souffrances.

292. — Ce jour me fait oublier tous mes malheurs. J'abandonne mon service et je me consacre à toi. L'émeraude est plus précieuse que le verre. Je te suivrai jusqu'à la mort.

293. — Ton cœur est plein d'ardeur pour moi, dit Tariel, mais en échange de quoi ? Tu ne me dois rien. L'amant, c'est vrai, est toujours cher à un autre amant, mais je ne peux pas te ravir à ta bien-aimée.

294. — Parti à ma recherche, pour servir ton maître, tu me retrouves maintenant après des efforts héroïques. Mais que te dirai-je de moi-même, de mon sort lamentable ? Si j'aborde mon récit, je serai réduit en cendres.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

295. — Là-dessus il se tut. Puis faisant signe à Asmath il lui dit : — Toi qui es toujours avec moi, tu sais que ma blessure est sans remède ! Et cependant ce jeune homme a ravivé ma peine !

296. — Il dit à Avthandil : — La fraternité oblige à toutes sortes de sacrifices. C'est là un point d'honneur pour lequel Dieu décerne la récompense. Écoute donc, je commence mon récit, si pénible qu'il soit pour moi.

297. — Viens, dit-il à Asmath, prends place et apporte de l'eau ; asperge-m'en si je perds connaissance ; pleure-moi si je succombe, et ouvre la terre ici pour m'y ensevelir à jamais.

298. — Le col déboutonné, les épaules mises à nu, tel astre nébuleux dans sa sombre auréole, il s'assit. Longtemps, il ne put articuler un mot. Il soupira enfin et fondit en larmes.

299. — O ma bien-aimée, s'écria-t-il, ma vie, mon âme et mon esprit ! Qui t'a déracinée, ô ma plante d'Éden ? O mon cœur, mille fois brûlé et calciné, n'es-tu pas encore réduit en cendres ?

HISTOIRE DE TARIEL
RACONTÉE PAR LUI-MÊME À AVTHANDIL

300. — Écoute, et ouvre ta pensée à l'histoire de ma vie, car ma bouche sera inhabile à la retracer ; je n'attends plus de joie de celle qui m'a rejeté dans la tristesse et dans des flots de sang.

301. — Il y a sept rois aux Indes, ce fait est bien connu six royaumes appartenaient à Pharsadan, souverain généreux et valeureux, roi des rois, lion de stature, soleil d'aspect, grand capitaine et grand stratège.

302. — Mon père était le septième roi, terreur des guerriers. Il s'appelait Saridan ; il ne cachait pas son mépris pour ses ennemis. Nul n'osait lui porter atteinte, ni ouvertement ni d'une façon occulte. Il s'adonnait à la chasse et vivait heureux.

303. — Cependant, las de cette vie, il se dit un jour : j'ai pris aux ennemis toutes les contrées voisines ; menacé de toutes parts, je reste invaincu, dans la joie et dans la gloire ; malgré cela j'irai me mettre sous la protection du roi Pharsadan.

304. — Il décida d'envoyer auprès de Pharsadan un messenger et de lui dire : tu es le roi de toutes les Indes. Maintenant, je voudrais te faire connaître le dévouement de mon cœur et déposer à tes pieds la preuve de ma fidélité.

305. — À cette occasion, Pharsadan fit une fête. Il répondit : — J'exprime ma gratitude à Dieu. Puisque tu as fait cet acte, toi, souverain comme moi aux Indes, viens, je te rendrai les honneurs comme à un frère.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

306. — Il donna à mon père un royaume, un riche fief, et le nomma « amirbar », ce qui aux Indes veut dire chef des armées et de la flotte. Quant au roi, son pouvoir étendu était presque égal à la puissance de César.

307. — Le roi lui-même considérait mon père comme son égal. Nul, disait-il, n'a un amirbar tel que le mien. Tous deux faisaient ensemble la guerre et la chasse ; les ennemis étaient réduits au silence. Je ne ressemble pas plus à mon père que les autres hommes ne me ressemblent.

308. — Le roi et la reine n'avaient pas d'enfant. Ils en souffraient, et l'armée en était inquiète. Ah ! maudit soit le jour ! C'est alors que je naquis. — Je l'adopte, dit le roi, d'autant plus qu'il est de la même race que moi !

309. — Le roi et la reine m'adoptèrent comme leur fils ; ils m'élevaient en vue de commander les troupes et de gouverner le pays. Des philosophes furent assignés à la formation de mon royal esprit, et je grandis, je devins comparable au soleil par la beauté, et au lion par la force.

310. — Asmath, tu me diras si je commets des fautes. À cinq ans, j'étais épanoui comme une rose. Je chassais facilement les lions et les tuais comme du petit gibier. Pharsadan ne se plaignit plus de n'avoir pas eu d'enfant.

311. — Asmath pourrait témoigner du changement que j'ai subi depuis ; je l'emportais sur le soleil comme l'aurore sur le crépuscule. Me voyant, on disait : il est beau comme une plante du paradis ! Maintenant, je ne suis que l'ombre de ce que j'étais alors !

312. — Je n'avais que cinq ans lorsque la reine devint enceinte — ce disant, le jeune homme poussa un

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

gémissement — et elle mit au monde une fille, ajouta-t-il. Il allait s'évanouir ; Asmath lui humecta la poitrine avec des gouttes d'eau. Alors même, soupira-t-il, c'était une merveille que cette enfant dont la flamme me consume maintenant.

313. — Ma langue est impuissante à faire son éloge. Heureux, Pharsadan donna une grande fête. Les rois arrivèrent de toutes parts, chargés de multiples offrandes. On ouvrit le trésor, les troupes furent comblées de cadeaux.

314. Les fêtes finies, on s'appliqua à notre éducation. En ce temps même la fille ressemblait à un reflet du soleil. — Le roi et la reine nous aimaient tous deux et nous traitaient également. Je vais nommer maintenant celle qui mit mon cœur en flamme.

315. — Contraint à prononcer ce nom, le jeune homme perdit connaissance. Avthandil eut les larmes aux yeux, envahi lui-même par, la flamme de la compassion. La femme l'ayant aspergé avec des gouttes d'eau, il reprit connaissance et dit : vraiment, le jour de ma mort est venu !

316. — Le nom de Nestane-Daredjane avait été donné à cette fille ; à sept ans c'était déjà une jeune fille sérieuse et intelligente. Pareille à la lune, elle n'avait rien à envier au soleil. Quel cœur d'acier pourrait supporter d'en être séparé.

317. — Elle s'épanouit. J'entrai dans l'armée. Le roi, voyant sa fille capable de régner, me remit alors à mon père. Je jouais au ballon, je m'amusais, massacrant des lions comme des chats.

318. — Le roi fit construire un château pour y installer sa fille. Au lieu de pierres, toute la maçonnerie fut

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

faite de saphirs et de rubis sculptés ; un jardin s'étendait tout autour, et pour bain il y avait un bassin rempli d'eau de rose. C'était là la demeure de celle qui mit mon cœur en flamme.

319. — Jour et nuit, des parfums brûlaient dans les cassolettes. Tantôt la jeune fille restait au château, tantôt elle descendait au jardin quand il faisait de l'ombre. Davar était la sœur du roi, veuve mariée en Kadjétié. C'est à elle que le roi avait confié l'éducation de sa fille.

320. — Le château était garni de tapis et de brocarts. Personne ne pouvait voir la jeune fille au teint de lys et de rose. Seules, Asmath et deux esclaves lui tenaient compagnie ; son corps prenait du charme comme s'il avait été formé au paradis.

321. — J'avais quinze ans. Le roi me traitait comme son fils. Le jour j'étais auprès de lui, le soir même, il me retenait encore. Lion par la force, soleil par l'aspect, j'étais bâti comme un peuplier d'Orient. On admirait mon adresse au tir et au stade.

322. — Les flèches que je lançais abattaient les fauves, puis, après la chasse, je jouais au ballon. Chez moi, je donnais des festins. Depuis, hélas ! la bouche de rubis a changé mon destin.

323. — Mon père mourut, son heure avait sonné. Pharsadan dut renoncer aux jeux et aux festins. Les ennemis qui redoutaient mon père en ressentirent de la joie ; les fidèles pleurèrent et les rebelles s'enhardirent.

324. — Je passai un an cloîtré dans ma chambre, inconsolable, pleurant jour et nuit. Les hommes de la cour vinrent un jour me faire connaître le désir du

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

roi. — Tariel, mon fils, m'envoyait-il dire, dépouille-toi de tes vêtements de deuil.

325. — Nous sommes non moins affligés que toi de la perte de celui que nous considérions comme un autre nous-même. Le roi me fit de riches cadeaux, ordonna la fin du deuil ; il me concéda tout le fief de mon père, le titre d'« amirbar » et les devoirs dont mon père avait été chargé.

326. — J'étais accablé de douleur et de regrets pour mon père. Les hommes de la cour me firent quitter le sombre cloître et, à cette occasion, une grande fête fut donnée par les souverains des Indes. Ils vinrent à ma rencontre et m'embrassèrent affectueusement.

327. — Ils me donnèrent une place tout près du trône et m'honorèrent comme leur fils. Tous deux me firent doucement l'offre du pouvoir. Je refusai, toute cette cérémonie m'était pénible ; ils insistèrent et je les saluai en tant qu'amirbar.

PREMIÈRE ENTREVUE AVEC NESTANE-DAREDJANE

328. — Longtemps il pleura, puis il continua son récit : Un jour, après une chasse, le roi et moi nous rentrions chez nous. Le roi me prenant par la main me dit : allons voir ma fille !... N'est-ce pas étonnant que je vive encore avec un tel souvenir ?...

329. — Je vis un beau jardin plein de douceur. Le chant des oiseaux était plus agréable que la voix des sirènes. Il y avait des bassins emplis d'eau de rose ; de riches tapis dissimulaient la porte d'entrée.

330. — Le roi me proposa de porter des faisans à sa fille. J'en pris et nous partîmes, pour mon malheur ! C'est là que je dus subir le coup de ma destinée. Pour percer un cœur de pierre il faut le tranchant du diamant.

331. — Je savais que le roi était jaloux de montrer sa fille à qui que ce fût. Je restai donc dehors et le roi entra seul, par la porte tapissée. Je ne voyais rien, à peine le bruit de la conversation arrivait-il jusqu'à moi. Asmath reçut l'ordre de prendre les faisans de ma main.

332. — Elle souleva la tapisserie devant laquelle je me trouvais. Je vis Nestane-Daredjane et un coup de lance traversa mon cœur et mon esprit. Asmath vint, je lui remis les faisans, j'étais tout en flamme. Depuis lors, hélas, cette flamme brûle toujours.

333. — Maintenant, le rayon du soleil a disparu... Suffoqué de douleur il s'évanouit de nouveau. Avthandil et Asmath, sanglotaient, les rochers et les bois faisaient écho. Hélas ! gémissaient-ils, les bras sont paralysés, les bras du héros !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

334. — Asmath l'aspergea d'eau ; Tariel reprit connaissance. Il ne put de longtemps articuler un mot. Assis, il gémissait seulement, laissant couler ses larmes. Quelle affreuse misère que ces souvenirs ! disait-il.

335. — Ceux qui se laissent séduire par les biens de la terre en jouissent certes, mais à la fin ils ne manqueront pas d'en voir le revers. Je vante l'esprit des philosophes qui reste rebelle. Écoute, je vais continuer, si mon âme ne m'abandonne pas !

336. — Je remis les faisans ; ma tête commençait à tourner, et soudain je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'entendis un bruit de pleurs et de lamentations — les domestiques m'entouraient comme la foule autour d'un canot au moment de l'embarquement.

337. — J'étais couché dans une salle spacieuse ; les souverains versaient des larmes intarissables, se déchirant les joues et en faisant jaillir du sang. Les mollahs furent appelés ; ils me déclarèrent possédé de Belzébuth.

338. — Me voyant ouvrir les yeux, le roi m'embrassa et me dit en pleurant : — Mon fils, mon fils, es-tu vivant, réponds-moi ! — Je ne pus rien répondre, me redressant en sursaut et retombant évanouir suffoqué par un afflux de sang.

339. — Les mollahs de tous rangs se pressaient autour de moi ; un Coran à la main, chacun récitait la prière. Croyant que j'étais atteint par un esprit malin, ils murmuraient je ne sais quoi. Trois jours je restai inanimé, en proie à un feu inextinguible.

340. Les médecins se demandaient avec étonnement : — Quelle est donc cette maladie ? Il n'est atteint nulle part, pourtant il souffre de façon

incompréhensible. — Quelquefois, je me dressais comme un fou, prononçant des mots incohérents. La reine versait des torrents de larmes.

341. — Je passai trois jours au palais, ni mort, ni vivant Puis je repris connaissance et compris ma situation. Où suis-je, pensai-je, malheur à moi ! J'invoquai le secours du Créateur et lui adressai une prière.

342. — Dieu, disais-je, ne m'abandonne pas, aie pitié de moi, donne-moi de la force, soutiens-moi, et arrache-moi d'ici pour que je ne trahisse pas mon secret ! Grâce à Dieu ; je me sentis mieux et je repris courage.

343. — Je me mis sur mon séant. On vint prendre de mes nouvelles de la part du roi. On lui rapporta : — Il va mieux. — La reine accourut, le roi aussi, tête nue, sans se rendre compte de ce qu'il faisait ; il louait Dieu ; les autres gardaient le silence.

344. — Ils s'assirent à mes côtés, et m'administrèrent quelques médicaments. Je dis Sire ! Je me porte beaucoup mieux ; je voudrais faire une petite promenade à cheval, voir les eaux et les champs. — On m'amena un cheval et je partis en compagnie du roi.

345. — Après avoir fait un tour dans la campagne et le long d'une rivière, nous revînmes. Le roi m'accompagna jusqu'à ma porte et prit congé. Rentré chez moi, je me sentis mal, le cœur plein de douleur. Je me vis mourir ! N'est-ce pas tout ce que mon sort demande ?

346. — Le torrent de larmes changea l'éclat du cristal en couleur de safran. Dix mille lames lacéraient affreusement mon cœur. Le portier apparut à l'entrée de ma chambre, amenant l'intendant. Que savent-ils ? pensai-je, quelle nouvelle m'apportent-ils l'un ou l'autre ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

347. — C'est une esclave d'Asmath ! — Que veut-elle demandai-je ? Le portier me remit une lettre ; je la parcourus, c'était une lettre d'amour. Je fus étonné n'ayant eu nulle part d'aventure amoureuse. De la part de ma bien-aimée, je ne l'attendais pas.

348. — D'où vient cet amour ? Comment ose-t-elle me faire cet aveu ! Mais il ne faut pas la repousser pour qu'elle ne m'accuse pas de manquer de courtoisie ; désespérée par moi, elle me calomnierait. J'écrivis donc ce qu'il fallait pour répondre à une lettre d'amour.

349. — Des jours passèrent. La flamme devenait dans mon cœur de plus en plus brûlante ; je ne pouvais regarder les troupes qui se dirigeaient vers la plaine pour les jeux. Je n'allais plus au palais ; les médecins m'accablaient par, leurs fréquentes visites. Je commençais à payer ma rançon pour les plaisirs de la vie d'ici-bas.

350. — Leurs soins ne m'apportèrent aucun soulagement ; les ténèbres s'abattaient sur mon cœur. Nul ne put soupçonner la flamme qui me dévorait. On préconisa une saignée ; le roi ordonna de m'ouvrir le bras. J'y consentis pour cacher mes souffrances insoupçonnées.

351. — Le bras ouvert, tout désolé, j'étais seul dans ma chambre. Mon esclave entra, je le fixai des yeux pour qu'il m'annonce ce qu'il voulait me dire. — C'est l'esclave d'Asmath ! — Je lui dis de la faire entrer. Que suis-je pour elle ? pensai-je. Qu'est-elle pour moi ?

352. — L'esclave me remit une lettre, je la lus à mon aise ; je compris qu'impatient, elle me demandait un rendez-vous. Je lui écrivis en réponse : — Je suis toujours prêt, n'en doute pas, à te recevoir ou à aller te voir si tu m'appelles ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

353. — Pourquoi, me disais-je, es-tu abattu à tel point ? N'es-tu pas amirbar, presque roi ? Toutes les Indes t'obéissent ; reprends donc ton esprit, pèse mille fois ton affaire. Si l'on dévoile ton secret, on ne te laissera plus vivre dans ce pays.

354. — Un homme vint de la part du roi pour prendre de mes nouvelles. Il entra et me demanda si je m'étais fait faire une saignée. Oui, répondis-je, et je vais beaucoup mieux ; j'aurai le plaisir de me présenter devant le roi, j'y vais.

355. — J'arrivai au palais. Hé bien ! dit le roi, tu dois être remis, à présent ! Il me poussa vers mon cheval, sans carquois et sans armes. Il monta sur le sien et se lança à la chasse au faucon. Les faisans se blottissaient dans la brousse ; les archers alignés poussaient des cris de joie.

356. — Ce jour même, après la chasse, un festin eut lieu. Les chanteurs et les musiciens ne furent pas sans besogne. Le roi fit cadeau de pierres précieuses, de solitaires les plus célèbres. Ce jour-là, il n'y eut personne parmi les assistants, qui ne fût comblé.

357. — J'employais tous mes efforts à dissimuler mon chagrin : peine inutile, mon cœur se consumait comme de la braise. Je priai mes amis chez moi et je leur offris un beau festin. Le vin coula en abondance pour cacher mes souffrances et mes malheurs.

358. — Mon intendant domestique vint me souffler à l'oreille : — Une femme demande si l'amirbar voudrait la voir ? Elle dissimule sous un voile un visage ravissant. Je lui dis : amène-la dans ma chambre, elle est invitée.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

359. — Je me levai, mes convives s'apprêtèrent à en faire autant. Ne vous dérangez pas, leur dis-je, je reviendrai tout à l'heure. Je me dirigeai vers ma chambre, devant laquelle un esclave montait la garde. Je faisais bonne contenance pour éviter le scandale.

360. — Quand je franchis la porte, la femme se mettant à genoux me dit : Dieu soit loué qui m'a faite digne de venir auprès de vous ! J'étais surpris : une genuflexion devant un amant était chose inconnue ! Elle ne sait rien de l'amour, me suis-je dit ; si elle en savait quelque chose, elle n'aurait pas fait cela.

361. — Ce jour, me dit-elle, restera dans mon cœur comme une brûlure de honte : tu crois que je viens pour... ! Mais j'espère que tu garderas le secret de ma mission ; si je gagne cette faveur, je ne dirai pas que je suis privée de la grâce, de Dieu.

362. — Elle se leva et dit : c'est la pudeur d'une autre qui me fait parler ici. Ne m'attribue pas ce que l'ordre de ma maîtresse m'oblige à te dire. Une telle hardiesse ne vient que de son cœur. Cette lettre te dira ce qui en est la cause.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

La première lettre de Nestane-Daredjane à son
amant

363. — Je vis la lettre, elle était de celles qui mirent
mon cœur en flamme. Le rayon du soleil m'écrivait :
« Courage, mon lion ! Je suis à toi, ne meurs pas, mais
je déteste de vains délires. C'est Asmath qui te dira mes
désirs.

364. — « Le délire ou la mort, crois-tu que c'est de
l'amour ? Montre plutôt à ta bien-aimée des exploits
héroïques. Les habitants de Chine nous sont tributaires.
Leur rancune contre nous ne peut être tolérée.

365. — « Je désire annoncer nos fiançailles, mais
jusqu'à présent je n'ai pas trouvé de moment favorable.
Je t'ai vu évanoui l'autre fois ; on m'a tout rapporté de
l'incident dont tu as été la victime.

366. — « Je te le dis, en vérité, comprends bien ma
demande : pars en guerre contre la Chine et reviens
glorieux. Assez de ces pleurs, assez de tristesse et
d'amertume. Que puis-je faire de plus ? Voici l'aurore
que j'allume. »

PREMIÈRE LETTRE DE TARIEL À SA BIEN-AIMÉE

367. — Je mis sa lettre sur mes yeux et je lui écrivis en réponse : « O mon astre ! toi aussi tu es touchée par l'amour. Que Dieu m'épargne tout ce qui ne vient pas de toi. Est-ce un rêve ou non, j'ai peine à y croire. »

368. — Je dis à Asmath : voici toute ma réponse. O soleil ! tu te lèves radieux pour moi, tu me ressuscites, tu me rends à la vie ; ses ordres, quels qu'ils soient, je les accomplirai.

369. — Asmath ajouta : — Ma maîtresse m'a dit : « Pour que nul ne puisse découvrir notre secret, qu'il vienne me voir, mais qu'il fasse semblant de te faire la cour. » Elle m'a prié de vous convaincre d'agir ainsi.

370. — Le conseil me plut ; il reflétait la sagesse de celle que le soleil lui-même contemplait avec déférence. J'acceptai le stratagème de la part de celle dont le rayonnement était plus beau que la clarté du jour.

371. — J'offris à Asmath, dans un vase d'or, des pierres précieuses. Non, me répondit-elle, je n'en veux pas. Elle prit seulement une bague. Cela suffit comme souvenir, fit-elle, des bijoux, j'en ai trop.

372. — La femme se leva pour partir ; moi, j'étais sauvé, la joie envahissait mon cœur. Je revins prendre ma place au festin où mes camarades se gorgeaient de vin. Heureux, je fis des cadeaux pour rehausser la fête.

LETTRE DE TARIEL AUX CHINOIS
ET ENVOI D'UN MESSAGER

373. — J'envoyai en Chine un messenger avec une lettre de ma part. J'écrivis : « Le roi des Indes n'est-il pas tout puissant par la grâce de Dieu ? Tout homme malheureux trouvera en lui protection, mais celui qui lui serait rebelle aurait beaucoup à regretter.

374. — « Amis et seigneurs, ne vous abusez pas ; aussitôt l'ordre reçu, présentez-vous devant nous ; si vous ne venez pas, nous irons nous-même. Il vaut mieux venir et ménager votre sang. »

375. — Avec l'envoi du messenger, mon cœur goûta plus de joie. Je passai le temps au palais ; le feu qui me brûlait le cœur s'éteignit. En ce temps-là la vie me comblait de toutes ses faveurs : depuis elle m'a rendu si malheureux que les bêtes mêmes se détournent de moi.

376. — Autrefois, j'avais envie de m'enfuir ; maintenant mon esprit était calme. Je donnais des festins pour mes camarades, mais la grandeur de ma passion me défendait la joie ; quelquefois, en proie au désespoir, je prononçais des paroles blasphématoires.

377. — Un jour, venant du palais royal, j'entrai dans ma chambre ; je pensais à elle, le sommeil fuyait mes yeux. Je gardais la lettre de promesses qui me donnait de la joie. Le portier entra pour m'annoncer :

378. — L'esclave d'Asmath ! — Fais entrer, répondis-je.

Ma bien-aimée m'ordonnait de venir. Une joie radieuse me saisit, brisant les anneaux de mes chaînes je partis, je pris un esclave en lui disant je ne sais quoi.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

379. — J'entrai dans le jardin, il n'y avait personne. Asmath vint à ma rencontre, le sourire aux lèvres. Je tire bien les épines sans faire mal à ton cœur, me dit-elle : viens voir ta rose, non éclore.

380. — La femme releva le lourd tapis. Un baldaquin se dressait à l'intérieur tout serti de saphirs et de rubis. Nestane-Daredjane était assise dessous, le visage radieux ; elle me jetait gracieusement des regards fixant sur moi le lac d'encre de ses yeux.

381. — Je me tins debout longtemps et elle ne me dit pas un mot, bien que je fusse appelé par elle. Elle me regardait doucement comme un des siens, c'est tout. Elle appela Asmath, elles se concertèrent un instant, puis Asmath vint et me dit à l'oreille : — Retire-toi maintenant, elle ne peut rien te dire ; — ce qui me jeta de nouveau dans la flamme.

382. — Asmath me reconduisit ; je sortis, je passai sous le tapis de la porte. O vie, dis-je, tu viens de me montrer le remède à mes souffrances, tu m'as donné l'espoir, mais pourquoi coupes-tu mes joies ? Voici venir les affres de la séparation.

383. — Asmath m'assurait le bonheur ; nous traversâmes le jardin. Ne sois plus si chagrin, me dit-elle ; ferme la porte de la tristesse, ouvre celle de l'allégresse ! Elle n'a pas pu te parler, elle est trop pudique, elle a trop de retenue.

384. — Ma sœur, lui dis-je, je compte sur toi. Au nom de Dieu, ne me prive pas de ses nouvelles, ne manque pas de m'écrire aussi souvent que possible ; j'espère que tu ne me cacheras rien.

385. — Je pris mon cheval et partis, tout en larmes. Retiré dans ma chambre, je ne pus m'endormir. De cris-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

tal et rubis je devins plus bleuâtre que le lilas. J'appelais la nuit, je la préférais à l'aurore matinale.

386. — Les envoyés revinrent de Chine. Ils apportèrent une réponse audacieuse et insolite : « Nous ne sommes pas des lâches, sans force, sans défense. Qui est-il votre roi ? De quel droit prétend-il passer pour notre souverain ? »

RÉPONSE DU ROI DE CHINE À TARIEL

387. — Le roi Ramaz, adressait ce message à Tariel :
« Je suis surpris, de ta lettre. Comment oses-tu m'appeler devant toi, moi qui gouverne tant de peuples ? Que je ne voie plus une lettre pareille de ta part. »

388. — J'ordonnai la guerre et j'envoyai partout mes lieutenants ; une armée hindoue se rassembla innombrable comme les étoiles. De près et de loin un torrent d'hommes s'acheminait vers moi : monts, plaines, ravins, tout était rempli de troupes.

389. — Elles se rassemblèrent vite, sans perdre de temps ; je fis une revue, j'étais satisfait de l'équipement de l'armée, de sa belle tenue et du bon ordre de son alignement, de la vivacité de ses chevaux et de l'éclat de ses armes.

390. — Je déployai le drapeau royal composé de bandes rouges et noires ; j'ordonnai à cette immense armée de se mettre en marche le lendemain. La mort au cœur, je me plaignis de mon sort cruel. Loin de mon soleil, comment pourrai-je vivre ?

391. — Je retournai chez moi le cœur abattu ; de mes yeux, des larmes sortaient comme d'un barrage. Je ne l'emporte pas encore, me disais-je : pourquoi toucher la rose s'il est impossible de la cueillir ?

392. — Un esclave se présenta, je ne l'attendais pas. Il me remit une lettre de la part d'Asmath. Ton soleil t'appelle, m'écrivait-elle, viens vite, il vaut mieux venir que de pleurer.

393. — On peut imaginer quelle fut ma joie. Le soir venu, je partis, je franchis la porte du jardin. Je rencon-

traï Asmath debout où je l'avais vue la première fois. Viens ! me dit-elle, le sourire aux lèvres.

394. — Elle me conduisit dans la maison, chef-d'œuvre artistique. Ma bien-aimée apparut dans l'auréole d'une douce clarté, sous son palanquin de tapisserie, vêtue d'une robe verte, éblouissante et unique de visage et de corps.

395. — J'entrai, je m'arrêtai devant les tapis ; mon angoisse commençait à s'éteindre. Toute obscurité se dissipa dans mon cœur et la joie, comme un faisceau de lumière, s'y alluma. Elle s'appuyait sur un coussin, plus belle que le rayon du soleil ; elle me cachait son visage et ne me regardait que l'espace d'un instant.

396. — Asmath, dit-elle, dis à l'amirbar qu'il peut prendre sa place. Asmath mit un coussin non loin d'elle. Je pris place, le cœur plein de joie, oubliant tout dans le monde. Comment puis-je vivre encore après cet entretien !

397. — L'autre fois, dit-elle, je t'ai mécontenté, n'ayant pu te dire un mot. Tu en as été meurtri comme une fleur privée de soleil et tu as versé des larmes, mais c'est la pudeur et la déférence qui en sont la cause.

398. — La femme doit avoir des égards envers l'homme, mais il est mauvais de se taire toujours, de cacher ses souffrances. Si j'ai eu le sourire sur les lèvres, j'ai eu bien des sanglots en secret. Je t'ai envoyé Asmath pour te dire la vérité.

399. — Depuis le jour où nous nous sommes connus, considère-moi comme t'étant destinée. Je le désire de tout mon cœur, je te le jure. Si je te suis infidèle, que Dieu me réduise en poussière.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

400. — Pars, attaque les Chinois, et termine la campagne. Que Dieu veuille te donner la victoire, puis, reviens glorieux vers moi. Mais que ferai-je pour vivre jusque-là ? Donne-moi ton cœur pour toujours et prends le mien en échange.

401. — Ce n'est pas une aumône accidentelle et passagère. Désormais, tes rayons vont se refléter dans mon cœur et je serai à toi jusqu'à la fin de ma vie.

402. — Nous échangeâmes des serments sur un livre sacré ; elle me prouva par là son amour pour moi. Si un autre amour effleure jamais mon cœur, me dit-elle, que Dieu mette fin à ma vie !

403. — Je passai un certain temps chez elle ; nous échangeâmes de douces paroles, nous mangeâmes quelques fruits secs et nous causâmes. Puis je pris congé en étouffant mes sanglots. Le reflet de sa beauté rayonnait dans mon cœur.

404. — En quittant cette céleste créature, un renouveau s'opéra en moi ; tout me semblait plein de joie. Ne m'appartenait-elle pas, cette clarté éthérée du soleil ? Ah ! mon cœur est fait d'un roc bien dur s'il peut vivre sans elle.

405. — Au matin, je montai à cheval et donnai l'ordre de sonner du cor et du buccin. Toute l'armée était prête à se mettre en marche. Je me dirigeai vers la Chine plein d'ardeur et de courage. Les troupes marchaient droit devant elles sans se soucier des routes.

406. — Je quittai les frontières des Indes et peu de temps après, un envoyé de Ramaz se prosterna devant moi. Il me remit un message de nature à réjouir mon cœur : « Vos chèvres des Indes ne seront pas dévorées par nos loups. »

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

407. — Il m'avait remis également de la part de Ramaz, tout un trésor en guise de don. Il t'implore, disait-il, de ne pas nous massacrer ; faites-nous grâce. Sans coup férir, disposez de nous, de nos enfants et de nos biens.

408. — Pardonne-nous les fautes que nous avons commises, nous nous en repentons nous-mêmes ; si tu nous accordes cette grâce, fais arrêter la marche de tes troupes, afin d'épargner à notre pays des calamités et les foudres du ciel. Nous te rendons nos villes fortes ; prends avec toi une troupe peu nombreuse.

409. — Je tins conseil, et après une délibération approfondie, mes conseillers me dirent : tu es jeune ; nous autres, plus expérimentés, nous nous permettons de te dire que ces gens-là sont perfides, nous en avons eu déjà la preuve. Évite la trahison pour n'avoir rien à déplorer.

410. — Nous proposons ceci : allons avec quelques guerriers choisis, l'armée nous suivra de près, tenue au courant par un homme de liaison. Si les Chinois sont de bonne foi, fais-leur confiance ; s'ils se montrent rebelles, laisse éclater ta colère.

411. — Ce conseil me plut et je répondis : « O Ramaz, j'ai pris acte de tes propositions ; ta vie sera sauvée sans que tu t'entoures de murailles. Je quitte mon armée et j'irai vers toi accompagné de peu d'hommes. »

412. — Je choisis dans l'armée trois cents hommes, tous bons guerriers, et je partis. Abandonnant le reste de l'armée, je lui donnai cet ordre : suivez les mêmes plaines que je traverserai ; tenez-vous proches, et accourez à mon aide si je vous signale que j'en ai besoin.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

413. — Je chevauchai trois jours. Un autre envoyé, du même âge que le premier, se prosterna devant moi. Je reçus encore comme cadeau nombre de vêtements et le message suivant : « Il me tarde de voir un homme aussi splendide et fort que toi quant aux cadeaux que je vais te faire, tu en auras une idée le jour de notre rencontre. »

414. — Il me disait encore : — Ce que je te dis est bien vrai ; je vais à ta rencontre ; il me tarde de te voir ; je te le jure, je suis entièrement à tes ordres. Donnons-nous la main et soyons des amis. »

415. — Parti de là, je fis halte à la lisière d'une forêt. De nouveaux envoyés vinrent encore pour me saluer et m'offrir de beaux chevaux qu'ils avaient amenés. Les rois sont pressés de te voir, me disaient-ils.

416. — « J'arrive ! me faisait savoir le roi, je te verrai demain de bonne heure. » - J'installai, sans gardes, les messagers sous une tente que je fis dresser ; je fus très aimable avec eux ; ils se couchèrent ensemble comme les invités d'une noce.

417. — Un acte de bonté fait à autrui n'est jamais perdu. Un des envoyés se détacha du groupe, vint à moi, et me dit en secret : — J'ai une grande dette envers toi, une dette dont je ne puis m'acquitter ; il est impossible que je te trahisse ou que je t'oublie.

418. — J'ai été quelque peu élevé par ton père ; je viens te prévenir qu'on prépare une trahison. Je ne saurais te voir mort, si jeune et si beau ; je vais te raconter tout, écoute calmement.

419. — Prends garde ! Ces hommes-là sont en train de te trahir. Une troupe de cent fois mille hommes est cachée quelque part. Beaucoup d'autres périls t'atten-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

dent encore ailleurs : voilà pourquoi on t'appelle avec tant d'insistance. Si tu ne prends pas les mesures nécessaires, tu tomberas dans un guet-apens.

420. — Le roi viendra à ta rencontre, — les curieux de te voir ne font pas défaut, — on te fera bon accueil pour acquérir ta confiance mais on se sera armé en secret ; les troupes lanceront de la fumée, tu seras enveloppé. Un contre mille, tu ne pourras rien faire, tu seras battu.

421. — Je parlai amicalement avec cet homme, je lui exprimai ma gratitude. Je saurai te remercier, lui dis-je, souhaite-moi seulement de rester vivant. Maintenant, va rejoindre tes camarades, pour éviter leurs soupçons. Si j'oublie le service que tu me rends, je ne serai qu'un malhonnête.

422. — Je ne fis à personne la confidence de cet entretien, je le gardai en secret comme une calomnie. Arrive ce qui doit arriver, tout conseil est inutile. Mais bien que la route fût longue, je dépêchai des hommes à l'armée en lui enjoignant : — Mettez-vous vite en marche, forcez montagnes et plateaux !

423. — Le matin, j'adressai aux envoyés une bonne parole : — Dites à Ramaz que je vais à sa rencontre et qu'il vienne sans tarder. — Une demi-journée, je chevauchai encore, sans trop me soucier du danger. C'est la Providence qui dispose à chaque instant de ma vie ; saurais-je me cacher d'elle ici-bas ?

424. — J'arrivai sur une montagne et je vis de là un nuage de poussière qui s'élevait dans la plaine. C'est le roi Ramaz qui arrive, me dis-je, bien qu'il me prépare un guet-apens. Mon sabre bien aiguisé et ma lance bien

acérée sauront hacher leur chair ! C'est alors que je traçai à mes troupes un grand tableau d'action.

425. — Mes frères, leur dis-je, ces gens-là nous préparent une trahison. Est-ce pour cela que la force de nos bras devra être paralysée ? Les âmes de ceux qui meurent pour les rois vont droit au ciel. Maintenant attaquons les Chinois ! L'honneur du sabre l'exige !

426. — Je donnai en termes énergiques l'ordre de revêtir la cuirasse. Nous nous préparâmes pour le combat, tous en cuirasses et en cotte de mailles. Rangés en ordre parfait, nous partîmes au pas forcé. Ce jour-là, mes ennemis connurent la force de mon sabre.

427. — Nous nous approchâmes et lorsqu'ils nous virent en tenue de combat, un homme se présenta et me remit le message du roi : « Loin de nous, disait-il, toute idée — d'infidélité, et nous sommes bien froissés de vous voir cuirassés. »

428. — Je répondis : — Je suis au courant des dispositions prises contre moi. Ce que vous avez comploté n'aura pas de suite. Veuillez venir pour combattre selon l'usage et les règles, j'attends, la main posée sur le pommeau de mon sabre !

429. — Lorsque vint encore un messager, envoyé je ne sais pourquoi, ils firent monter de la fumée, divulguant ainsi leur secret. Ils sortirent de l'embuscade, se divisèrent en deux parties, formèrent plusieurs rangs, mais grâce à Dieu ne réussirent point à me porter des coups.

430. — Je pris une lance, je mis un casque sur ma tête. Je devais briser leurs rangs. Emporté par le feu de la bataille, je saisis un cheval indomptable et je m'élançai avec fougue, courbé en avant. Les rangs des

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

ennemis étaient sans nombre, leurs soldats se tenaient debout et en ordre.

431. — Je m'approchai, ils me regardaient. C'est un fou ! s'écriaient-ils. J'attaquai l'endroit où la troupe était le plus dense. Je transperçai un homme avec ma lance, je culbutai son cheval, tous deux passèrent de vie à trépas. Ma lance se brisa et je tirai... Louange à celui qui t'a aiguisé, ô mon sabre !

432. — Je m'enfonçai au milieu d'eux tel un faucon dans une compagnie de palombes, je jetai homme sur homme, je fis des montagnes de cadavres de guerriers et de chevaux ; des hommes lancés par moi dans l'air tournoyaient comme des mouches. Je balayai entièrement deux rangs de l'avant-garde.

433. — Ils serrèrent les rangs et une bataille terrible s'engagea autour de moi. Je renversai tout ce que je frappai et je fis jaillir partout du sang ; des hommes fendus en deux étaient suspendus à leur selle comme une sorte de besace. Les ennemis fuyaient devant moi, saisis de terreur.

434. — Vers le soir, la sentinelle placée sur une colline leur cria : — Ne restez pas là, sauvez-vous, le courroux du ciel s'abat sur nous ; l'ennemi terrible approche, nous en sommes effrayés ! Ne serons-nous pas anéantis par cette armée innombrable ?

435. — Mes troupes, que j'avais laissées en arrière, partirent aussitôt qu'elles en reçurent l'ordre. Elles marchèrent toute la nuit, elles couvraient la plaine et les montagnes qu'elles traversaient ; elles débouchèrent au son du cor, la fanfare remplissait l'air.

436. — À cette vue, nos ennemis prirent la fuite ; nous poussâmes des cris. Nous parcourûmes la plaine,

champ de notre bataille. Je renversai le roi Ramaz, nous nous battîmes au sabre.

437. — La troupe de l'arrière atteignit elle aussi les fuyards ; les ennemis terrifiés et vaincus furent les uns massacrés, les autres faits prisonniers. Les nôtres se vengèrent des nuits sans sommeil qu'ils avaient dû passer ; les prisonniers, même ceux qui n'étaient pas blessés, poussaient des gémissements douloureux.

438. — Nous descendîmes pour prendre un peu de repos sur le champ de bataille ; je m'aperçus que j'étais blessé d'un coup de sabre au bras. La blessure n'était pas grave. Mes guerriers vinrent me voir et me faire des louanges. Ils ne trouvaient pas de mots pour exprimer leur admiration.

439. — Tout homme aurait été fier de la gloire qui m'était échue. Les uns me bénissaient de loin, les autres venaient m'embrasser ; les notables qui avaient pris part à mon éducation avaient les larmes aux yeux, ils admiraient les coups de sabre que j'avais portés.

440. — J'envoyai partout des troupes pour recueillir le butin ; elles revinrent toutes chargées de dépouilles et je leur accordai un repos. Après avoir fait rougir la plaine du sang de ceux qui cherchaient le mien, je ne bataillai plus, je fis ouvrir les portes des villes sans coup férir.

441. — Je dis à Ramaz : — Je connais tes actes de trahison ; maintenant prisonnier, tu as à te justifier abandonne tes forteresses, livre-les moi toutes, sur-le-champ. Je n'ai pas à t'énumérer tous tes crimes !

442. — Ramaz me répondit : — Je n'en peux plus, donne-moi un de mes notables, mets-le à ma disposition. Je l'enverrai à mes guerriers, il leur dira ce que

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

tu désires ; je remettrai tout entre tes mains, tout est ta propriété.

443. — Je lui donnai un notable et des esclaves pour l'accompagner ; les garnisons réunies se présentèrent devant moi, elles me rendirent les forteresses. Ainsi furent-elles réduites à regretter la guerre. Quant aux trésors, je ne peux même pas en préciser l'importance.

444. — J'entrepris alors un voyage en Chine. Partout les trésors me furent ouverts. Je rétablis le calme dans le pays, je proclamai : — Soyez sans crainte, le soleil ne vous brûlera pas ; sachez que je ne vous laisse pas en proie à la sécheresse.

445. — Je soumis à un examen minutieux chaque objet précieux. Il y en avait tant que je ne saurai jamais en donner une idée. Entre autres choses, je trouvai un magnifique manteau et un voile. Si tu les avais vus, tu aurais désiré connaître leur nom.

446. — Je ne pus me rendre compte de quelle matière ces objets étaient faits. Tous ceux à qui je les montrai exprimaient leur étonnement, disant que c'était un miracle. La trame du tissu n'était ni droite ni oblique ; sa solidité était comparable à celle de l'acier passé dans la flamme et forgé.

447. — Je mis ces objets à part pour en faire cadeau à celle dont le rayonnement m'illuminait. Pour le roi, je choisis les cadeaux les plus précieux et je lui envoyai dix mille chameaux, aux pieds forts, tous bien chargés. Ainsi allait-il apprendre la bonne nouvelle.

LETTRE DE TARIEL AU ROI DES INDES
APRÈS LA VICTOIRE SUR LES CHINOIS

448. — Je rédigeai une lettre : « Sire, gloire à toi ! Les Chinois m'ont trahi, ils en ont essuyé une défaite. C'est pourquoi mon rapport a subi un retard. J'ai fait le roi captif, j'arrive avec le butin et les prisonniers. »

449. — Après avoir conquis tout le pays, je partis de Chine, je pris tout le trésor de l'État que j'avais soumis, j'en effectuai le transport sur le dos des chameaux et des bœufs. J'étais devenu puissant et glorieux après l'exécution du plan que j'avais arrêté.

450. — J'emmenai prisonnier le roi de Chine. Arrivé aux Indes, je fus reçu par mon maître bien-aimé. Il me fit des louanges qu'il m'est impossible de reproduire. Il enleva le pansement de ma blessure et m'en fit un autre plus doux.

451. — Sur la place publique furent dressées des tentes magnifiques. Le roi y était venu, désireux de me voir et de s'entretenir avec moi. Le jour même, un festin fut organisé sur place. Assis devant le roi et tout près de lui, j'étais l'objet de son admiration et de ses caresses.

452. — Nous passâmes la nuit à table, dans la joie et l'allégresse. Le lendemain, quittant la place, nous entrâmes dans la ville. Le roi dit : — Donnez l'ordre de réunir les troupes ; aujourd'hui montrez-moi les Chinois, présentez-moi les prisonniers.

453. — J'amenai devant lui le roi Ramaz. Mon souverain le regarda avec douceur, comme on regarde un enfant. Je présentai les traîtres et les infidèles comme

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

des hommes de mérite. C'est là une audace suprême de la part d'un homme valeureux.

454. — Mon souverain fit au roi de Chine un accueil plein de cordialité. Il eut avec lui, en temps voulu, des conversations conformes à leur rang. Le matin, on me manda et le roi me fit entendre le mot de clémence : — Je ferai grâce au Chinois, mon ancien ennemi.

455. — Puisque Dieu, répondis-je, accorde le pardon aux coupables, faites grâce vous-même à ce malheureux vaincu. Le roi déclara alors à Ramaz : — Sache-le, je te congédie, gracié, mais ne reparais plus devant nous.

456. — On fixa l'indemnité de guerre à une somme de cent fois cent drakans, plus des milliers de pièces de brocart et de tissus de soie. Le roi fit cadeau, à Ramaz et à ses notables, de riches vêtements, et les renvoya libres. Tel était le prix de son courroux.

457. — Le Chinois remercia et, se prosternant devant lui, il dit : — Dieu m'a puni, pour mon infidélité. Si jamais je commets encore quelque acte contre toi, mets-moi alors à mort. Il partit emmenant avec lui tous les siens.

*
* *

458. — Un homme vint me voir de la part du roi. C'était à l'aube et non pendant la nuit. Depuis ton départ en guerre, me faisait-il dire, il y a déjà trois mois de cela, je n'ai pas goûté de gibier tué au champ ; bien qu'il soit temps de te reposer, viens à la chasse si tu n'es pas trop fatigué.

459. — Je me rendis au palais où une grande meute m'attendait ; toute la place devant le palais était pleine

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

de faucons. Le roi, en tenue de chasse était là, pareil à, un soleil. Il exprima sa joie de me voir si beau.

460. — Il chuchota à sa femme de façon que je n'entendisse point : — Depuis cette guerre qu'il vient de faire, Tariel est beau à ravir les yeux. Il remplit de lumière, le cœur de tous ceux qui le contemplant. Fais ce que je vais te demander sans y apporter de négligence.

461. J'ai une idée et tu vas la connaître sans retard. Puisque notre fille est héritière du trône, selon nos désirs, il est temps qu'elle fasse son entrée à la cour ; voilà le jour tant souhaité ! Mets-la à ton côté et attendez toutes deux mon retour.

462. — Nous fîmes la chasse dans les champs, sur les pentes des montagnes et des collines ; nous avions un grand nombre de chiens, de faucons et de vautours. Nous rentrâmes de bonne heure, suivant les chemins les plus courts ; nous ne jouâmes pas à la balle.

463. — Les rues et les toits de la ville étaient couverts de gens désireux de me voir. J'étais beau avec mon vêtement à manches ouvertes, le visage pâle comme une rose baignée dans les larmes. Mes admirateurs tombaient en délire. Vraiment, je n'exagère pas.

464. — J'avais le bras en écharpe avec la merveilleuse étoffe que j'avais trouvée dans une ville de Chine ; c'était beau à rendre fous tous les cœurs. Le roi descendit de cheval, nous entrâmes au palais. Je vis Nestane-Daredjane et je fus frappé par l'éclat de ses joues, rayonnantes comme le soleil.

465. — Elle était vêtue d'une robe de couleur blanche et rose ; des dames d'honneur se tenaient derrière elle, par groupes, à distance ; elle remplissait de son

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

rayonnement tout le palais, la rue et ses abords ; sur sa poitrine, brillaient deux diamants jumeaux.

466. — La reine se leva du trône et vint à ma rencontre : elle m'embrassa comme son fils et me dit : — Ne pense plus aux ennemis si tu en as encore.

467. — Tout près d'eux, ils m'offrirent une place très agréable : celle pour qui se consumait mon cœur était assise en face de moi. Nous nous regardions furtivement, sans échanger une parole. En détachant les yeux d'elle, je sentais ma vie qui se déchirait lentement.

468. — On fit un grand dîner digne de leurs Majestés. On n'avait jamais vu pareille réjouissance ; les assiettes et les verres étaient d'émeraude et de rubis. Le roi se plaisait à retenir tout le monde, même ceux qui étaient déjà ivres.

469. — Je goûtai vraiment là le bonheur suprême. Lorsqu'elle me jetait un coup d'œil et que je la regardais, mon tourment commençait à s'éteindre. J'invitais mon cœur devenu fou et déraisonnable à avoir plus de prudence devant les yeux du monde. Quelles délices que de contempler face à face sa bien-aimée !

470. — Lorsque, la tête inclinée, les chanteuses cessèrent leur chant, le roi et la reine me dirent : — Tariel, notre fils, nous ne pouvons exprimer notre joie. Nous sommes heureux, nos ennemis en éprouvent une amertume ; ce n'est pas sans raison que l'on te loue et que l'on t'admire.

471. — Tu reviens glorieux ; il est de notre devoir de t'offrir un habit, mais nous ne le ferons point, nous n'enlèverons point celui que tu portes, il te va si bien. Prends tout un trésor, habille-toi toi-même, à ton goût, sans te gêner.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

472. — Gaiement, le roi se remit à table ; le vin coula et les chants reprirent avec éclat. Le festin continua de plus belle ainsi que le son de la lyre et du luth. Les reines se retirèrent à la pointe du jour. La joie ne fut plus la même que celle du début.

473. — Nous nous levâmes, nous n'avions plus de forces pour vider de grands verres. Je rentrai dans ma chambre, l'esprit en désarroi ; je ne pus dormir, ni calmer la flamme qui me consumait ; — Nestane passait dans mon esprit hanté par son image.

474. — Un esclave entra et m'annonça : — Une femme voilée demande à te voir. — Je devinai qui c'était, et je me levai aussitôt. La femme entra, c'était Asmath.

475. — Je fus heureux de revoir Asmath, envoyée par celle dont je portais la blessure mortelle. Je l'embrassai en lui défendant de se mettre à genoux pour me saluer. Je la pris par la main et la plaçai à côté de moi ; je lui posai la question : — Est-elle bien rentrée chez elle ?

476. — Parle-moi d'Elle, ne me parle pas d'autre chose ! Je vais tout te dire, me répondit-elle, je n'ai rien à te cacher. Vous vous êtes vus aujourd'hui et vous avez été charmés l'un par l'autre. Et puis, elle m'a ordonné de prendre de tes nouvelles et de t'apporter ceci.

LETTRE DE NESTANE-DAREDJANE À SON AMANT

477. — Elle me remit la lettre de l'aurore qui éclaire le monde, je l'ouvris : — « J'ai vu, m'écrivait-elle, la beauté de ton rayonnement. Revenu de la guerre, faisant caracoler ton cheval, tu étais ravissant. Je vois que l'objet de mon amour était digne de mes larmes.

478. — Plût à Dieu que ma langue te loue toujours. Elle sera muette et je mourrai si tu me sacrifies. C'est pour toi que je veux planter un jardin de roses. Je ne serai jamais à un autre, je te le jure.

479. — Tu verses des torrents de larmes. Ne fais plus de ces vains excès ; ne pleure plus, désormais. Tiens-toi loin de la souffrance, pour ne pas exciter une rumeur malveillante dans le monde : prends-y garde. Tu portais l'autre fois une écharpe : fais-m'en cadeau !

480. — Donne-moi cette écharpe qui t'allait si bien ; ne sera-ce pas un plaisir pour toi-même que de me voir embellie par un objet venant de toi ? Je t'envoie la mienne, porte-la si tu m'aimes. Voilà la nuit finie, c'est l'aurore qui se lève. »

481. — À ces mots, Tariel fondit en larmes. J'ai encore, sanglotait-il, ce voile qu'elle portait jadis sur son bras ! Il me montra cette pièce dont la valeur était inestimable et, l'ayant mise sur sa bouche, il s'évanouit.

482. — Étendu sur la terre, il ressemblait à un cadavre tiré d'une sépulture : deux coups de poing qu'il s'était donnés marquaient deux taches bleues sur sa poitrine. À coups d'ongles, Asmath se déchirait les joues. Elle l'aspergeait, faisant entendre le bruit de petites gouttelettes.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

483. — Avthandil gémit douloureusement en voyant Tariel sans connaissance. Asmath multipliait ses lamentations, versant des larmes brûlantes à ronger la pierre. Elle réussit à le ranimer, ayant calmé sa fièvre avec ses gouttelettes d'eau. Suis-je encore vivant, gémit Tariel ; la destinée n'a donc pas encore fini de sucer mon sang ?

484. — Livide, il se souleva, promenant autour de lui les yeux, sans rien voir. La rose était changée en safran. Longtemps il resta en torpeur, ne voulant ni parler ni voir personne. Être vivant et non pas mort, c'est ce qu'il regrettait.

485. — Écoute-moi, dit-il à Avthandil, malgré le désarroi de mon esprit, je vais poursuivre l'histoire de mon passé et celle de mon ensevelisseuse. Tu ne l'as pas connue, mais une sympathie pour elle me serait précieuse. Je m'étonne d'avoir pu vivre jusqu'à présent.

Je vis donc arriver Asmath, dévouée comme une sœur, m'apportant la lettre et le mouchoir d'épaule dont je fis aussitôt une écharpe ; je lui remis la mienne, cette pièce unique et étonnante par sa couleur et sa solidité.

RÉPONSE DE TARIEL À LA LETTRE DE SA BIEN-AIMÉE

487. — Mon soleil, écrivis-je à mon tour, le rayon projeté par toi a touché mon cœur intrépide et ferme. Je viens de ressentir tout le charme de ta beauté ; quel service pourrais-je rendre en échange de ce bonheur ?

488. — Tu m'as sauvé et tu me laisses mon âme : ce moment restera pour moi inoubliable. J'ai reçu ton voile, j'en ai fait une écharpe pour mon bras et j'en éprouve un bien-être que je ne saurais exprimer.

489. — Je m'empresse de t'envoyer l'écharpe que tu m'as demandée ainsi que le manteau qui est assorti. Ne m'oublie pas, console-moi, viens à mon secours. Je braverai le monde si tu es avec moi ! »

490. — Asmath repartit. Je me mis au lit et m'endormis, mais je me dressai bientôt en sursaut car j'avais vu en rêve l'image bien-aimée. Réveillé et ne la trouvant point, un dégoût de vivre s'empara de moi. Je passai la nuit dans cet état.

491. — Le lendemain, au petit jour, on me manda au palais. Je me levai et partis aussitôt que j'en reçus l'ordre. J'arrivai et je vis le couple royal assis, un peu préoccupé. On m'offrit de prendre place. Je pris un siège devant eux.

492. — Ils me déclarèrent : — Dieu nous a fait ainsi vieillir, notre jeunesse est passée. Dieu n'a pas voulu nous donner un fils, nous n'avons qu'une fille dont le rayonnement nous est cher. Nous y trouvons une compensation de n'avoir pas eu de fils.

493. — Mais nous voudrions un mari pour notre fille. Où le trouver, pour lui céder notre trône, celui qui

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

serait à notre image, prêt à gouverner le royaume, à sauvegarder l'Etat, et à continuer notre famille, ne permettant pas à nos ennemis de lever le sabre sur nous ?

494. — Il est triste, leur dis-je, que vous n'ayez pas de fils, mais une fille aussi brillante que le soleil ne suffit-elle pas à réaliser tout votre espoir ? Qui n'accepterait avec une grande joie la proposition d'un tel mariage pour son fils ? Que pourrais-je dire de plus ? Vous savez vous-mêmes comment procéder.

495. — Je pris part à cette délibération avec fermeté, mais le cœur brisé de douleur. Il m'est impossible, pensais-je, de faire opposition à ce projet. — Si Horesm-chah, roi de Horesma, dit le roi, consentait à nous donner son fils... Nul ne peut l'égaliser !...

496. — Il était clair que mes maîtres avaient pris d'avance cette résolution. Ils échangeaient des regards et leurs paroles s'adaptaient si bien ! Toute intervention m'eût paru déplacée. Je fus anéanti, réduit en cendres, mon cœur ne battait plus.

497. — Horesm-chah, reprit la reine, est un roi tout puissant ; son fils serait pour notre fille le meilleur des fiancés ! Comment aurais-je pu protester, puisque c'était aussi sa volonté. Je l'approuvai. Ainsi fut clos le jour qui avait arraché mon âme.

498. — Le roi envoya un messenger auprès du roi de Horesma pour solliciter la main de son fils. Notre royaume est resté sans héritier, disait-il. Il y a une fille à marier, mais non pas à expatrier. Que tu donnes ton fils pour elle, c'est tout ce que nous demandons.

499. — L'envoyé revint comblé de vêtements et de pièces de tissus ; le roi de Horesma avait montré une grande joie. Dieu nous envoie, faisait-il répondre, ce

que toujours nous souhaitâmes pour quelle autre destinée pourrions-nous garder notre fils ?

500. — D'autres hommes furent envoyés pour amener le fiancé, avec prière de ne pas perdre de temps et de se conformer aux ordres donnés. Moi, fatigué par les efforts que je m'imposai, j'allai prendre du repos dans ma chambre. Envahi de tristesse, je m'abandonnai aux plus tristes pensées.

501. — Réduit au désespoir, j'étais sur le point de saisir un couteau pour l'enfoncer dans mon cœur quand une esclave d'Asmath entra. Je me ressaisis, hautain, dans ma douleur. Elle me remit une lettre où je lus : « Platane d'Orient, viens sans faute et sans retard. »

502. — Je partis aussitôt, j'arrivai près du jardin avec une joie que tu comprendras ; je traversai le jardin, je vis le château, et Asmath debout, éplorée, les larmes perlant sur ses joues. Devant cette douleur, je ne dis rien.

503. — Mais ce qui m'inquiétait c'est qu'elle ne m'avait pas accueilli comme auparavant avec un sourire aux lèvres. Ne répondant pas à mes questions, elle répandait des larmes. Lorsqu'elle se montra éloignée de mon unique pensée, elle me plongea plus encore dans la douleur.

504. — Sans mot dire elle souleva la tapisserie et me fit entrer. Je revis mon étoile ; toute douleur se dissipa ; mon cœur, sans être anéanti, fut inondé de lumière.

505. — Mais d'une lumière obscurcie de sévérité qui semblait inonder les tapis. Elle portait, négligemment jetée sur ses épaules, l'écharpe que je lui avais envoyée. Vêtue de vert, elle était accoudée à son trône. Son visage lumineux était inondé de larmes.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

506. — A demi étendue, elle semblait un léopard irrité au pied d'un rocher... Non, rien ne pouvait lui être mieux comparé. J'eus le cœur percé d'une lance. Elle m'indiqua une place un peu éloignée, puis se redressa, rembrunie par un excès de colère.

507. — Je m'étonne, dit-elle, que tu oses venir, toi, parjure, toi, perfide et traître, toi, violateur du serment ! Mais le ciel se chargera de t'en donner le prix ! — Que pourrais-je répondre quand je ne sais pas de quoi il s'agit, dis-je.

508. — Non, je, ne saurai pas répondre tant que je ne saurai pas la vérité. Qu'ai-je fait ? Quelle est la faute que j'ai commise ? — Pourquoi parler à un menteur et à un traître ? dit-elle. Pourquoi me suis-je ainsi laissée tromper ? C'est là ce qui me brûle de regrets !

509. — N'es-tu pas au courant de l'invitation faite au fils de Horesm-chah de devenir mon époux ? Tu as assisté à la délibération et tu l'as approuvée. Tu as violé le serment, enfreint la sainteté de l'engagement. Dieu te fera subir le contre-coup de ton artifice.

510. — Ah ! ah ! gémissais-tu ! et tes larmes coulaient à inonder les champs, te souviens-tu ? Des médecins et des chirurgiens t'apportaient même des médicaments. Le mensonge d'un homme valeureux n'est-il pas la pire vilénie ? Puisque tu m'as trahie, je te trahirai aussi ; nous verrons bien qui en aura le plus à souffrir.

511. — Je te le déclare : quels que soient les souverains des Indes, je garde toujours mes prérogatives. On n'y peut rien changer. Va-t'en, tu as mal calculé. Tes pensées mêmes te ressemblent, menteur et perfide !

512. — Si je vis, je te le jure, il n'y aura pas de place pour toi aux Indes. Si tu persistais à y rester, tu y trou-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

verais la mort. Tu ne rencontreras jamais ma pareille, même si tu fouillais le ciel !... En rapportant ceci, Tariel, en larmes, gémissait douloureusement.

513. — Ces paroles, continua-t-il, réveillèrent en moi le plus grand espoir ; mes yeux reprirent la force de contempler cette lumière... Et dire que je l'ai perdue ! Ne t'étonnes-tu pas, Avthandil, que je sois encore parmi les vivants ? Ah ! sort perfide, quand auras-tu fini de boire mon sang ?

514. — J'aperçus sur le coussin un livre des Saintes Ecritures ; je le saisis, débordé de foi pour mon Dieu et d'amour pour elle, et je dis Soleil, si tu veux me brûler, réduis-moi en cendres une fois pour toutes, mais si tu me laisses ivre, qu'il me soit permis de t'adresser une réponse.

515. — Si ce que je vais te dire est machiné ou de mauvaise foi, que le ciel me maudisse et que le soleil m'anéantisse ! Daigne au moins m'interroger... Je n'ai rien fait de reprochable ! — Dis-moi tout ! me signifia-t-elle par un mouvement de tête.

516. — Je dis alors Soleil ! si j'ai violé mon serment, que Dieu m'administre ses foudres ! Que vas-tu penser ? Pourrais-je trouver un autre visage aussi lumineux que le tien et un autre corps aussi éblouissant ? Comment veux-tu que je vive, si tu transperces mon cœur à coups de lance ?

517. — Les souverains m'ont appelé au palais où ils tenaient conseil. Par avance ils avaient résolu tes fiançailles avec ce jeune homme. Si je m'y étais ouvertement opposé, je n'aurais rien empêché et je me serais montré maladroit ; je me suis donc dit : patience, reste ferme en toi-même !

518. — Qu'aurais-je dit, enfin, si le roi ne voulait rien comprendre ? Ne sait-il pas que les Indes ne sont pas sans prétendants ? Et moi n'ai-je pas un droit que nul ne peut contester ? Qui est cet inconnu qui va venir ? Je n'en sais rien, ni pourquoi il se prête à cette aventure.

519. — Puisque je n'y peux rien, me suis-je dit, je trouverai un autre moyen, et mon esprit, loin de fléchir, se redressait indompté. Mon cœur était plein de férocité, prêt à affronter toutes sortes de risques. Je ne te céderai à personne. Ma résolution est inébranlable.

520. — A ce moment je troquai mon âme contre le cœur de Nestane et son palais fut le marché où cet échange se fit. La pluie de larmes qui flétrissait d'abord son visage s'est ralentie et j'ai vu le corail rouge de sa bouche joliment serti de perles. — Sur cette affaire, me dit-elle, je n'ai pas assez réfléchi.

521. — Non je ne veux pas croire à une trahison de ta part ; je ne veux croire ni à l'infidélité, ni au reniement de Dieu, ni à l'ingratitude. N'aspire qu'à moi et au trône des Indes dans la gloire. Moi et toi, faisons-nous rois, ce qui prévaudrait contre toutes les fiançailles !

522. — Nestane-Daredjane devint plus douce et gracieuse. C'était un soleil sur la terre ou une lune dans sa plénitude. Elle me, fit asseoir à côté d'elle, place qui m'était défendue peu avant, et me parla doucement, apaisant ainsi le désespoir qu'elle avait fait naître.

523. — Elle me dit encore : — Un homme intelligent ne doit rien entreprendre à la hâte, c'est vrai ; il doit choisir ce qui est le mieux, considérer la vie avec calme. Si tu empêches le fiancé de venir, cela pourrait irriter le roi ; vous auriez un conflit, et les Indes seraient exposées à des troubles.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

524. — Mais supposons que tu le laisses entrer. S'il m'épousait nous serions condamnés à nous quitter, les ténèbres nous accablent. Lui, serait dans la gloire et nous dans des souffrances sans nombre... Non, cela ne peut être et les Persans ne deviendront pas nos maîtres !

525. — Je fis remarquer : — Que Dieu garde cet individu de devenir ton mari ! Aussitôt que j'apprendrai son arrivée aux Indes, je lui montrerai mon audace et ma combativité ; je lui porterai un tel coup qu'il sera mis dans l'impossibilité de riposter.

526. — Elle me dit : — Entends la voix d'une femme. Je ne demande que peu de sang, et je ne veux pas assumer une grande responsabilité ; dès qu'il arrivera, tue le fiancé sans avoir massacré sa troupe. Un acte de justice rend la sève à l'arbre, même desséché.

527. — Fais ainsi, mon lion, le meilleur de tous les héros. Tue clandestinement le fiancé sans l'aide de tes troupes ; ne massacre pas les siennes, ni ses bœufs, ni ses ânes. Il ne faut pas verser trop de sang.

528. — Après l'avoir tué, parle à ton maître, mon père. Déclare-lui : je ne permettrai pas aux Persans de ronger les Indes. Le pays est mon héritage, je n'en céderai pas une parcelle ; si tu ne me laisses pas en paix, je mettrai en pièces toute la ville !

529. — Pour moi ne manifeste pas le moindre amour, ni le moindre désir ; de cette manière, tu auras la sympathie du bon droit. Que le roi fasse justice à ta supplique ; moi je te livrerai ma personne et nous n'aurons qu'à briller ensemble.

530. — Ce conseil, ce choix de méthode me plurent. J'adressai aux ennemis une menace avec mon sabre, et

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

je me levai pour partir. Nestane retardait doucement mon départ. J'avais envie de la saisir dans mes bras, mais je n'osai pas.

531. — Peu après, je la quittai, mais j'étais comme un fou. Asmath marchait devant moi ; je pleurais à chaudes larmes. J'éprouvais mille douleurs, mais de joies pas une seule. N'ayant pas envie de partir, je me traînais à pas lents.

532. — Vint le jour où le messager annonça : « Le fiancé arrive ! » Agréable nouvelle ! Il ne savait pas, hélas, ce que Dieu avait décidé. Le roi fut enchanté, il accueillit le messager avec joie ; il m'appela auprès de lui, me faisant signe d'un mouvement de tête.

533. — Ce jour est pour moi, me dit-il, une joie et un bonheur. Fêtons la noce comme il convient ; envoyons nos hommes chercher des trésors, faisons des dons, enrichissons tous ceux que nous pouvons. Il n'y a que les imbéciles qui soient avares !

534. — J'envoyai donc des hommes partout pour transporter des richesses. Le fiancé arrivait : il ne se faisait pas beaucoup attendre ! Les nôtres se mirent en route pour la réception et les Horesmiens approchaient de leur côté ; tout un champ était couvert par leurs troupes réunies.

535. — Le roi ordonna : — Dressez des tentes dans le champ. Que le fiancé se repose, qu'il passe là un peu de temps. Que d'autres troupes aillent le voir, mais pas toi, Tariel. Tu le verras ici ; cela suffira de ta part.

536. — Je fis dresser les tentes de soie rouge dans le champ. Le fiancé arriva. Le jour ne présageait rien de bon. Une masse de notables se pressait venant de

la ville ; l'armée se groupait par détachements et par nationalités.

537. — Je ressentais de la fatigue comme c'est naturel pour un homme ayant accompli son travail ; je rentrai donc chez moi pour me reposer. Une esclave vint et me remit une lettre de la part de la douce Asmath. « Viens sans retard, m'écrivait-elle, c'est Elle qui te mande, »

538. — Je ne descendis pas de cheval, j'obéis immédiatement. Asmath, tout en larmes, me rencontra. Pourquoi pleures-tu ? demandai-je. — Avec toi, me répondit-elle, est-il possible d'éviter les larmes ? Comment pourrai-je te justifier toujours, si éloquente que je sois ?

539. — Nous entrâmes. Mécontente, Nestane-Daredjane était assise sur un coussin. Je m'avançai. — Qu'attends-tu, me dit-elle, le jour du combat est venu. Ou bien m'as-tu trahie, me trompes-tu, ne voulant plus agir ?

540. — Je fus blessé par ces paroles et, ne disant rien, je fis demi-tour. — On verra, lui criai-je, quelle est ma volonté ! Une femme m'inviterait à la lutte ? Quel scandale ! Je rentrai chez moi et, furieux, je résolus de tuer mon rival sur-le-champ.

541. — J'ordonnai à une centaine d'hommes : « Soyez prêts à combattre. » Tous à cheval, nous traversâmes la ville sans être aperçus. Je pénétrai sous la tente ; je ne peux pas décrire comment le fiancé était couché. Je le mis à mort non sans effusion de son sang.

542. — J'ouvris avec un couteau la toile de la tente et, par cette ouverture, je saisis le jeune homme par les pieds et je brisai sa tête contre un pilier. Ceux qui dormaient devant la tente s'éveillèrent et poussèrent des

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

cris. Je sautai sur mon cheval et je partis ; j'étais en cotte de mailles.

543. — Le bruit du crime se répandit ; des cris de poursuite se répercutaient ; je fuyais, pourchassé, et je tuais ceux qui m'approchaient. Je possédais une ville forte imprenable ; je m'y réfugiai et j'y restai calme et fier.

544. — Je dépêchai des hommes pour faire savoir à toutes mes troupes : « Accourez, vous tous qui voudrez me prêter main-forte ! » Les assauts de ceux qui me poursuivaient durèrent toute la nuit ; mes partisans leur firent payer de leurs têtes leur audace.

545. — Le lendemain, quand l'aube succéda à la nuit, je revêtis mon armure. Je vis trois notables se présenter devant moi de la part du roi. — Dieu le voit, me signifiait le roi, je t'avais élevé comme mon fils. Pourquoi as-tu ainsi transformé ma joie en deuil ?

546. — Pourquoi as-tu imposé à ma maison le sang innocent -de Horesm-Chah ? Si tu désirais ma fille, pourquoi ne m'en avais-tu rien dit ? Tu as empoisonné toute la vie d'un vieillard qui t'a élevé, tu l'as privé de ta présence si désirable jusqu'à sa mort !

547. — Je fis répondre Sire, je suis plus solide que l'airain ; une flamme fût-elle mortelle, ne saurait m'emporter facilement. Mais vous le savez vous-même, un roi doit être juste et équitable. Dieu me garde du désir d'épouser votre fille.

548. — Vous savez l'importance du trône des Indes ! Moi seul, dois en être l'héritier. Vous avez succédé à tous les autres, ils n'ont pas laissé de descendants, le royaume vous échut ; maintenant, en toute équité, le trône ne peut être passé à un autre qu'à moi.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

549. — Je le dirai franchement est-ce là la justice ? Dieu ne vous a pas donné de fils, vous n'avez qu'une fille unique ; si vous placez Horesm-Chah sur le trône, qu'est-ce que j'aurai en échange du royaume ? Voir un autre, roi des Indes ? A quoi bon alors mon épée !

550. — Je ne demande pas votre fille, mariez-la, écartez-la de moi ; les Indes m'appartiennent, je ne les céderai à personne. Quiconque me contestera ce qui est à moi risque lui-même d'être exterminé, et, pour cela, sur ma parole, je ne chercherai pas une aide extérieure !

TARIEL APPREND LA DISPARITION
DE NESTANE-DAREDJANE

551. — Après le départ des notables, je me trouvai dans un état d'angoisse terrible. Je n'avais aucune nouvelle d'Elle, ce qui me torturait particulièrement. Je scrutais l'horizon du haut du rempart que j'avais élevé du côté de la plaine. Là j'appris la nouvelle effroyable à laquelle je survécus quand même.

552. — Deux piétons apparurent ; j'allai à leur rencontre. Un esclave amenait une femme que j'avais aussitôt reconnue : c'était Asmath, les cheveux épars et le visage tout en sang. Elle ne me montrait ni sourire ni joie.

553. — A cette vue, je perdis la tête ! Affolé, je criai de loin : — Qu'y a-t-il ? Quel malheur s'abat sur nous ? Elle fondit en larmes. A peine put-elle articuler : — Dieu remplit la voûte du ciel de son courroux contre nous.

554. — Je m'approchai et je lui demandai encore : — Qu'y a-t-il ? Dis-moi la vérité ! Elle fondit de nouveau en larmes, tout emportée dans la douleur. Longtemps, elle ne put rien dire, pas même une dixième partie de sa détresse. Le sang qui coulait goutte à goutte de ses joues teignait en rouge sa poitrine.

555. — Je vais tout t'expliquer, me dit-elle enfin ; pourrais-je le cacher ? Mais, mesure ma récompense à la joie que je t'apporte : tue-moi ! Ne me laisse pas vivre, je t'en prie. Aie pitié de moi ! Libère-moi de cette existence, au nom de Dieu !

556. — Lorsque le bruit courut que tu avais tué le fiancé, me raconta-t-elle, le roi s'emporta, furieux et, la

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

voix tonnante, te fit appeler. On te chercha, on ne put te trouver. Le roi, alors, t'accusa.

557. — On lui dit que tu étais absent. Le roi de s'exclamer : — Je sais ! je sais ! je comprends très bien ; il était épris de ma fille, il vient de répandre du sang ! Quand il voyait ma fille, il ne pouvait détacher d'elle ses yeux.

558. — Or, j'en donne ma parole, je mettrai à mort ma sœur Davar, qui avait la garde de Nestane. Je lui demandais des choses divines et elle a tendu des mailles diaboliques. Que lui ont-ils donc promis, cette gourgandine et ce débauché ? Que lui ont-ils donné ? Elle mourra, je le jure. Si je la laissais vivante, je renierais Dieu. Sa peine de mort est prononcée !...

559. — Le roi suivait cette règle rarement il donnait sa parole mais, s'il la donnait, il la tenait et l'exécutait sur-le-champ. Celui qui avait été témoin de cette colère du roi en informa Davar-la-Kadji, femme initiée aux mystères du ciel même.

560. — Quelqu'un, ennemi de Dieu, aurait dit à Davar, sœur du roi : — Ton frère a donné sa parole, il te mettra à mort, c'est certain. Elle aurait dit : — Je suis innocente, Dieu le voit. En raison de quoi vais-je mourir ? La coupable n'en tirera pas profit !

561. — Ma maîtresse, qui était dans le même état que lorsque tu l'avais quittée, portait ton écharpe qui la faisait lus belle. Davar arriva, prononçant des mots que je n'avais jamais entendus : — Gourgandine ! gourgandine ! Pourquoi m'as-tu condamnée à mourir ? Attends ! Tu vas en avoir de la joie !

562. — Prostituée, gourgandine ! Pourquoi as-tu fait assassiner ton fiancé ? Pourquoi me fais-tu expier son

sang ? Mon frère ne manquera pas de me tuer. Et pourquoi ? que t'ai-je fait ? Plût à Dieu que tu ne rejoignes pas ton complice malfaiteur !...

563. — Elle la saisit, la traîna, dénouant ses longs cheveux, lui donnant des coups de poing, couvrant son corps de taches bleues et la frappant furieusement sur le visage. Nestane ne pouvait rien répondre. Elle poussait seulement des soupirs et sanglotait. Moi, malheureuse, je ne pus la défendre ni soulager ses souffrances.

564. — Lorsque Davar l'eut battue à satiété, deux esclaves à face de Kadji se présentèrent ; ils apportèrent un coffre et, sans cérémonie, ils mirent dedans notre soleil. Sans doute, tout avait été réglé d'avance.

565. — Les esclaves s'enfuirent avec leur fardeau, par la fenêtre, allant vers la mer, et ils disparurent. Pour cet acte, dit Davar, je serai sûrement lapidée, mais avant qu'on me tue, je me tuerai car j'ai la vie en dégoût !... Elle se porta un coup de couteau, s'effondra, et expira dans une mare de sang.

566. — N'es-tu pas surpris que je sois vivante et sans une blessure ? Inflige-moi la peine qui convient à la messagère d'une telle nouvelle ! Je t'en conjure, ôte-moi la vie à laquelle je ne puis moi-même renoncer !... Elle fondit en larmes à déchirer le cœur.

567. — Ma sœur, lui dis-je, pourquoi te tuer, tu es innocente, mais je sais ce que je dois faire, je connais mon devoir envers Elle. Désormais, je me consacre à sa recherche dans le monde entier ! J'étais tout à fait pétrifié, le cœur solide comme un roc.

568. — Sous le coup du malheur, la fièvre me saisit. Ne meurs pas, me dis-je, courage, redresse-toi ! Pars à

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

sa recherche, parcours le monde. Le moment est venu pour quiconque voudrait me tenir compagnie !

569. — Je fis à la hâte mes préparatifs et, armé, je montai à cheval. Cent soixante des meilleurs chevaliers, mes compagnons d'armes, me suivirent et nous partîmes, rangés en ordre, hors de la ville. Au bord de la mer, je me présentai en cuirasse devant un batelier.

570. — Nous nous embarquâmes et nous prîmes le large, naviguant en tous sens. Je ne laissai pas passer un seul bateau sans le visiter. Je cherchai en vain ; je sentis ma raison vaciller. Dieu m'avait-il donc abandonné, me privant de toutes ses faveurs ?

571. — Un an passa, puis vingt mois passèrent, mais je ne rencontrai pas un seul être qui aurait vu Nestane. Je perdus mes compagnons l'un après l'autre. Que puis-je faire ? me disais-je. Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

572. — Fatigué par des courses incessantes sur les mers, je pris pied sur la terre ferme. Je devins sauvage, j'avais en horreur toutes sortes de conseillers. Les derniers de mes compagnons périrent. Dieu ne sacrifie-t-il pas l'homme lorsqu'il l'abandonne de la sorte ?

573. — Seule Asmath et deux esclaves me restèrent ; ce sont mes confidents et mes conseillers. Je n'ai rien su d'Elle, aucune nouvelle, si infime ou vague soit-elle, ne m'est parvenue. Pour toute joie, il me restait les larmes, et elles coulèrent en abondance.

HISTOIRE DE NOURADIN-PRIDON

574. — Après une nuit de marche, suivant le bord de la mer, je vis des jardins se dessiner, puis un amoncellement de roches : c'était une ville. Nous approchâmes, quoique mon cœur flagellé de douleur eût horreur de voir des hommes. Je fis halte sous un arbre pour prendre du repos.

575. — J'y dormis ; mes esclaves prirent un frugal repas, puis, je me levai, le cœur plongé dans une nuit noire. Depuis trop longtemps, je n'avais rien appris, ni faux, ni vrai, et la terre se mouillait des larmes tombées de mes yeux.

576. — Soudain, j'entendis des appels. Je regardai : c'était un jeune chevalier qui poussait des cris. Il courait le long de la rive, blessé semblait-il, un sabre brisé et ensanglanté à la main et, lui-même, tout couvert de sang. Furieux, il menaçait ses ennemis, les invectivait et se lamentait.

577. — Monté sur le coursier moreau, qui est à présent mon cheval, il volait, furieux, comme un coup de vent. Je dépêchai un esclave auprès de lui, désireux de le voir. Je lui fis dire : — Arrête-toi, fais-moi savoir qui t'a fait du mal ?

578. — Il ne répondit rien à l'esclave, ne voulant pas j'écouter. Je sautai vite sur mon cheval et je m'en fus devant lui : — Halte ! Écoute-moi, lui dis-je, je voudrais connaître ton affaire. Il me regarda, je lui plus et il ralentit sa marche.

579. — Il me contempla et s'exclama : — O Dieu, quelle plante as-tu fait pousser ! Puis il me dit : je vais

répondre à la question que tu m'as posée. Mes ennemis que je traitais jusqu'à présent comme des chèvres, sont devenus des lions. Ils m'ont trahi au moment où j'étais sans cuirasse et sans armes.

580. — Du calme, lui dis-je. Descendons sous un arbre ; un chevalier n'a pas peur des lances bien aiguës. Il me suivit, plus confiant qu'un père avec son fils. Je fus surpris par la beauté de ce jeune chevalier.

581. — J'avais un esclave médecin, il lui pansa ses blessures, nettoya la plaie sans le faire souffrir. Puis je lui demandai : — Qui es-tu ? D'où vient la blessure de ton bras ? Il se mit à l'aise pour me raconter son histoire, non sans amertume.

582. — Tout d'abord, il me dit : — Je ne sais qui tu es, ni à quoi tu ressembles. Ta beauté m'éblouit, mais pourquoi, la rose sertie de diamants noirs est-elle devenue jaunâtre ? Pourquoi Dieu a-t-il éteint le cierge allumé par lui-même ?

583. — La ville de Mulghazanzar n'est pas loin d'ici, j'y occupe le trône royal ; je me nomme Nouradin-Pridon. Ma frontière passé où nous sommes descendus de cheval. Mon royaume n'est pas grand mais il a atteint tout le progrès possible.

584. — Quand le partage eut lieu entre mon père, son frère et mon grand-père, une île aurait dû me revenir. Or, mon oncle, dont les fils viennent de me blesser, s'est emparé de cette île. Ce lieu passa entre leurs mains, mais je ne le leur cédai pas. La querelle s'envenima.

585. — Ce matin, je suis parti pour la chasse ; je chassais sur la zone littorale et l'envie me vint de passer dans l'île. Je pris avec moi quelques chasseurs, cinq en

tout, enjoignant aux troupes de m'attendre jusqu'à mon retour.

586. — Je franchis le bras de mer sur une barque, sans revenir les héritiers. Pourquoi me gêner avec mes parents, me suis-je dit. N'étant pas nombreux, ils n'ont rien osé. Je continuai donc ma chasse dont le bruit se faisait entendre.

587. — Mes parents se fâchèrent du dédain que j'avais montré ; ils firent avancer en secret leurs hommes et coupèrent ma retraite avec des bateaux. Mon oncle lui-même et ses fils montèrent à cheval et engagèrent le combat avec ma troupe.

588. — J'entendis leurs cris ; je vis les éclairs de leurs sabres. Je sautai dans une embarcation que je pris à un batelier et je m'éloignai de l'île ; les combattants m'assaillirent comme une vague ; ils essayèrent en vain de me culbuter dans l'eau.

589. — D'autres troupes encore s'apprêtaient à me prendre à revers ; on m'attaquait des deux côtés, n'espérant pas me vaincre par une attaque directe. Si les uns fuyaient devant moi, les autres tiraient dans mon dos. Je m'étais fié à mon sabre qui se brisa ; mes flèches s'épuisèrent.

590. — Me voyant encerclé, je fis sauter mon cheval du bateau dans la mer, et je partis à la nage. Tous me regardaient stupéfaits. Mes hommes furent massacrés, ils restèrent morts là-bas. Ceux qui me pourchassaient n'ont pu m'atteindre ; si je me retournais, ils prenaient la fuite aussitôt.

591. — Maintenant, que la volonté de Dieu soit faite ! Mais je saurai me venger, j'ai assez de force pour mettre à exécution ma menace. J'exterminerai leur mai-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

son, leurs jours sont comptés, leurs cadavres seront la proie des corbeaux et des vautours !

592. — Ce jeune chevalier m'avait beaucoup plu et m'avait conquis. Je lui dis ne faut pas te presser ! Je veux t'accompagner pour combattre ces gens-là. Que peuvent-ils opposer à des guerriers comme nous ?

593. — Quant à moi, ajoutai-je, mon histoire est triste ; je te raconterai tout en détail lorsque nous en aurons le temps. — Cela serait un grand plaisir pour moi, me répondit-il. Je suis tout à toi jusqu'au jour de ma mort.

594. — Nous arrivâmes dans sa capitale, ville petite mais bien belle. Ses troupes vinrent à sa rencontre, la tête couverte de terre en signe de deuil. On se déchirait les joues avec les ongles, on s'arrachait même la chair ; on l'entourait et on baisait son sabre, son fourreau et ses anneaux.

595. — De nouveau, il exprima son admiration pour moi, son hôte de hasard ; on m'adressait ces louanges : — « O soleil, sois sans nuage pour nous ! » Nous entrâmes dans la ville si belle et si riche ; tout le monde était vêtu de soie.

VICTOIRE DE PRIDON AVEC L'AIDE DE TARIEL

596. — L'état de santé de Pridon s'améliora, il fut bientôt à même de faire usage du cheval et des armes. Nous armâmes alors un bateau et une troupe de guerriers. Il fallait les voir, ces guerriers, pour admirer leur force. Passons à la description de la bataille livrée aux ennemis.

597. — J'entendis leurs menaces et le cliquetis de leurs armures. Leurs bateaux m'abordèrent : une huitaine, si je ne me trompe. Je les attaquaï sans retard, ils firent voile en arrière pour s'enfuir ; je renversai quelques barques à coups de pied ; ils poussèrent des cris aigus.

598. — Je poursuivis les autres. Saisissant les barques par la proue je les envoyai au fond de la mer. Quelle honteuse débâcle ! Le reste s'enfuit et se cacha en un gîte. Tout le monde surpris m'admirait et m'adressait des éloges.

599. — Quittant la mer, nous prîmes pied dans l'île. Des cavaliers nous attaquèrent. Nous nous battîmes de nouveau. Que de victimes encore ! Là, je fus ravi par l'audace et par la bravoure de Pridon : éblouissant comme un soleil, il combattait comme un lion.

600. — Il jeta son oncle et son cousin par terre ; d'un coup de sabre il leur enleva les bras, et les deux victimes horriblement mutilées, furent traînées derrière lui, au désespoir de nos ennemis et à la joie de nos hommes.

601. — Leurs troupes s'enfuirent, mais nous les attaquâmes et nous les dispersâmes ; nous prîmes leur ville d'assaut, sans ménager notre énergie ; nous la mîmes en

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

poussière, et nous emportâmes tous ses biens. Sur ma parole, ses richesses dépassaient nos moyens de transport !

602 — Pridon visita la trésorerie et enleva les scellés qui y étaient apposés. Il emmena prisonniers l'oncle et son fils mutilés. Il répandit leur sang sur le champ de bataille en rançon du sien. Quant à ma personne, elle provoquait des louanges comme celle-ci : — Gloire à toi, ô Dieu, qui fais fleurir un tel platane !

603. — Lorsque nous revînmes, la ville était toute en fête. Les joueurs forains divertissaient le public. On nous faisait des éloges, à Pridon et à moi, en disant : — Grâce à vous, leur sang nous a vengés !

604. — Les troupes exaltaient Pridon comme leur roi ; on me donnait le titre de roi des rois. Tous se disaient esclaves et nous magnifiaient comme maîtres. J'étais triste ; on ne me voyait point disposé à cueillir des roses. On ne savait pas mon histoire. Elle n'était point à la portée de tous.

PRIDON RACONTE À TARIEL
COMMENT IL VIT NESTANE-DAREDJANE

606. — Un jour, nous sortîmes le roi et moi, pour la chasse. Nous fîmes halte sur une colline qui dominait la mer. Pridon me dit : — Écoute, un jour pendant un jeu à cheval, j'ai vu, de cette colline, une chose surprenante.

607. — Sur ma demande, Pridon me raconta ceci : — Je chassais à cheval lorsque je vis sur la mer quelque chose qui ressemblait à un canard et qui, sur terre, aurait ressemblé à un faucon.

607. — J'allais, poursuivant le vautour qui fuyait dans l'espace. De temps à autre, je jetais un regard sur la mer. J'apercevais un petit point, au loin ; rien ne pouvait avoir une marche aussi rapide. Je ne pouvais deviner ce que c'était et ma curiosité en était doublée.

608. — Qu'est-ce que cela peut bien être ? me demandais-je. Est-ce un oiseau ou une bête ? C'était une barque soigneusement recouverte d'étoffe qu'un homme tirait sur la rive ; j'y fixai mes yeux et je vis dedans une femme d'une beauté céleste.

609. — Deux esclaves au visage noir comme le charbon tirèrent de l'embarcation cette femme aux longs cheveux. Je ne sais à quoi comparer le rayonnement qui émanait d'elle. Elle éclairait le monde, elle éclipsait le soleil.

610. — Une extase me saisit, m'exalta, me secoua. Je fus épris de la rose qui effleurait mes yeux et je résolus de la saisir. Allons vite, me dis-je, mon cheval a une vitesse qu'aucun être vivant ne saurait dépasser.

611. — Je lui donnai des coups d'éperons, mais le froissement des roseaux donna l'éveil et je ne pus atteindre les fuyards, en dépit de ma hâte. Quand j'arrivai, ils avaient déjà repris le large et je ne voyais plus qu'un point sur la mer au soleil couchant. Ils étaient loin, hors de ma portée, ce qui me plongea dans la désolation. »

612. — En entendant tout cela une braise s'alluma dans mon cœur. Je descendis de cheval et me mis à me porter des coups ; le sang jaillit de mes joues, éclaboussant mon vêtement. Scène aussi déchirante ne se vit jamais.

613. — Pridon en fut surpris ; il en fut surtout touché et, les larmes aux yeux, il me calma, me caressa, comme un père, me prodiguant de doux mots. De chaudes larmes coulaient de ses yeux.

614. — Hélas ! que t'ai-je raconté ? Quelle bêtise ai-je fait ! Stupide que je suis ! — Ne regrette rien, lui répondis-je, cette étoile c'était bien celle dont la flamme me consume ! Je vais tout te raconter, puisque tu désires rester mon ami.

615. — Je racontai donc à Pridon tout le passé que j'avais vécu. — Je n'aurais jamais deviné qui tu étais, me dit-il ; je me suis trompé, j'en ai honte ! Toi, le grand roi des Indes, tu es venu chez moi ! Il te faut un trône d'État et tout un palais royal.

616. — Il me dit encore : — Celui à qui Dieu a donné la forme d'un jeune cyprès, il le fait souffrir, peut-être, mais il ne le tue pas avec sa lance ; il lui enverra du ciel la grâce fulgurante ; il saura changer son malheur en joie et ne lui fera jamais de mal.

617. — Nous rentrâmes éplorés ; nous étions seuls au palais. Je dis à Pridon : — Hormis toi, il n'y a personne

qui puisse m'aider. Dieu n'a rien créé au monde qui soit ton égal et puisque j'ai fait ta connaissance, que pourrais-je désirer encore ?

618. — Si je suis ton ami, si le moment est opportun, prête-moi ton esprit pour résoudre le problème qui m'accable. Que faire, à quoi recourir pour mon bonheur et pour celui de Nestane ? Si je ne peux rien pour Elle, à quoi bon rester ici une seconde de plus !

619. — Il me répondit : Dieu m'a gratifié d'un sort enviable et toi, roi des Indes, tu m'as fait l'honneur de venir chez moi. Je ne désire aucune gratitude pour l'hospitalité que je t'ai offerte ; je ne suis qu'un esclave auprès de toi, toujours prêt à te servir.

620. — Cette ville est un carrefour où passent tous les bateaux et où se croisent des nouvelles de toutes sortes ; ici l'on doit trouver le remède pour le feu dont tu es la victime. Dieu veuille mettre fin à tes souffrances et à tes malheurs.

621. — Envoyons des marins qui connaissent la mer ; qu'ils nous cherchent l'étoile qui nous cause tant de peine. Jusque-là, reste ferme, ne t'abandonne pas au désespoir. La fermeté ne va pas avec les pleurs, la joie doit dominer.

622. — Aussitôt, nous appelâmes des hommes et leur confiâmes cette affaire. Nous donnâmes cet ordre : partez avec des bateaux, faites une croisière sur la mer ; cherchez-nous la belle dont l'image hante son amoureux ; affrontez tous les périls !

623. — Il désigna des hommes dans toutes les stations maritimes et ordonna : « Cherchez partout où l'on saurait vous indiquer quelque chose... » J'éprouvais une joie dans cette attente, mes douleurs s'apaisèrent.

J'avais eu sans Elle des moments agréables, ce qui me fait maintenant rougir de honte.

624. — Pridon fit un trône pour moi et me dit : — J'ai été dans l'erreur jusqu'à présent je n'ai pas bien compris mon devoir. Tu es un grand roi des Indes, que pourrais-je faire pour te plaire ? Est-il seulement un seul homme qui ne veuille être ton esclave ?

625. — Enfin les hommes chargés d'enquêter partout revinrent ; leur effort avait été vain. Ils n'avaient rien appris, n'avaient recueilli aucune nouvelle. Et mes larmes coulaient intarissables.

626. — Je déclarai alors à Pridon : — Ce jour me déchire le cœur à un point que je ne peux exprimer, j'en atteste Dieu. Loin de toi, jour et nuit, je serai bien malheureux ; délié de toute jouissance, mon cœur sera lié aux souffrances.

627. — Mais puisque je n'attends plus aucune nouvelle d'Elle, laisse-moi partir, j'en demande la permission... En entendant ces mots, Pridon versa des larmes. — Mon frère, me dit-il, de ce jour je n'aurai plus de joie.

628. — Bien qu'il fût désolé, il ne put me retenir. Ses troupes se dirigèrent vers moi avec déférence ; elles m'entourèrent, m'embrassèrent, pleurèrent et me firent pleurer : — Ne pars pas, implorèrent-elles, nous sommes tes esclaves pour toute la vie.

629. — Il m'est bien pénible de vous quitter, leur dis-je. Mais toute joie ne m'est-elle pas défendue sans Elle ? Je ne saurais trahir la prisonnière pour laquelle vous éprouvez vous-même beaucoup de pitié. Ne me retenez pas, je ne puis rester, toute entrave serait inutile.

630. — Puis Pridon amena son cheval et m'en fit cadeau : — Pour une branche telle que toi, me dit-il, voici la souche ! Je sais que tu n'accepteras plus rien, quel que soit le cadeau, mais ce cheval te prouvera son endurance et sa rapidité.

631. — Pridon m'accompagna ; nous sortîmes tous deux en larmes. Là nous nous embrassâmes et, désolés, échangeâmes nos adieux. Les troupes pleuraient sincèrement, non point pour la forme. Nos adieux nous déchiraient le cœur comme une séparation de proches parents.

632. — Parti de chez Pridon, je m'appliquai à la recherche de ma bien-aimée. J'ai fouillé tous les coins de la terre et de la mer ; je n'ai pas rencontré un seul homme qui l'eût vue. Le cœur en délire, je n'étais plus qu'un animal sauvage.

633. — Ces voyages, pensais-je, et ces croisières sont inutiles. Peut-être, au milieu des animaux sauvages, trouverai-je un soulagement ! J'appelai Asmath et les esclaves et leur adressai quelques mots : — J'abuse de vous, vous avez bien le droit d'en être mécontents.

634. — Partez, maintenant, quittez-moi, vous êtes libres. Je vous fais grâce de mes larmes, vous ne serez plus obligés de les voir couler. Dès qu'ils eurent entendu ces mots, ils répondirent : — Hélas ! Hélas ! Que dis-tu ? N'afflige pas nos oreilles.

635. — Dieu nous garde d'avoir un autre maître ou souverain. Nous préférerions les coups de sabot de ton cheval. Contempler toujours ta beauté, c'est tout ce que nous désirons. Les déboires de la vie changent souvent, dit-on, les caractères les plus généreux.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

636. - Ayant entendu ces paroles, je ne pus congédier mes compagnons. Cependant je quittai les contrées habitables pour la race humaine. Pour demeure je pris des gîtes de chèvres et de cerfs ; je m'enfuis, je battis en tous sens les montagnes et les plaines.

637. — Je découvris ces grottes creusées par ces géants des cavernes que l'on nomme « dévis », et que je battis et exterminai car ils avaient massacré mes esclaves mal protégés par leurs cottes de mailles. Le sort me frappait encore par la perte de leurs personnes.

638. — Voilà, mon frère, dit Tariel. Depuis ce temps, je suis ici et j'y achève ma vie ! Je m'évade parfois comme un fou vers les champs ; tantôt je pleure, tantôt je perds connaissance. Cette femme est toujours avec moi, victime elle aussi d'une flamme d'amour pour Nestane-Daredjane. Et je ne cherche plus que la mort, seule issue pour moi.

639. — Comme le gracieux léopard me rappelle l'image de ma bien-aimée, j'aime la peau de ce fauve, je la porte comme vêtement. Asmath me la coud, tantôt en soupirant, tantôt en gémissant. Je n'ai pu me tuer quoique j'eusse brandi mon sabre bien souvent.

640. — Celle que j'aime est bien au-dessus des louanges des philosophes ; perdue, elle m'obsède et je traîne ainsi ma vie. Depuis lors je vis parmi les bêtes sauvages et j'ai pris leur aspect. J'implore Dieu de me donner la mort ; je ne demande rien de plus.

641. — Il se frappa le visage, il se fendit la joue, déchira la rose ; le rubis se transforma en ambre ; le cristal fut entièrement terni. Les larmes montèrent aussi aux yeux d'Avthantil. Asmath s'appliqua à les calmer tous deux en se mettant à genoux.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

642. — Calmé par Asmath, Tariel s'adressa à Avthandil : — Je t'ai procuré les satisfactions que tu désirais, sans en ressentir aucune pour moi. Je t'ai raconté mon histoire, ma vie pleine de douleurs ; va ! maintenant, rejoins ton soleil, il est bien temps de le revoir.

643. — Te quitter, répondit Avthandil, c'est au-dessus de mes forces ; te quitter, c'est faire sortir encore des larmes de mes yeux. Je vais te dire une vérité, ne t'en offense pas :... Celle pour qui tu meurs ne retire aucun avantage de tes souffrances.

644. — Si un médecin, même célèbre, tombe malade, il fait appeler un autre médecin pour lui tâter le pouls ; il lui dit le mal dont il est la victime. Un autre que soi-même sait mieux donner des conseils profitables.

645. — Écoute donc ce qui est dicté par la sagesse et non par la folie. Il te faut l'entendre cent fois, une seule ne suffit pas. Un homme aussi irritable ne fera jamais rien de bon. Maintenant, il est vrai, je voudrais revoir ma bien-aimée qui a mis mon cœur en flammes.

646. — J'irai la voir pour sceller davantage notre amour. Je lui dirai tout ce que j'ai appris, je n'ai pas d'autre devoir. Je te conjure de m'accepter comme ami au nom de Dieu, au nom du ciel ! Soyons fidèles l'un à l'autre : jure-le moi et fais-le moi jurer !

647. — Si tu restes dans ces lieux, si tu m'en donnes l'assurance, je te promets, par serment, de ne te trahir jamais, de revenir te voir, de te servir et de mourir pour toi. J'espère te tirer des difficultés dans lesquelles tu te débats.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

648. — Tariel de répondre : — Comment, étranger, as-tu tant d'affection pour moi ? Pourquoi t'est-il aussi pénible de me quitter qu'à un rossignol de quitter la rose ? Pourrais-je donc t'oublier comme le vent qui passe ? Plût à Dieu que je te revoie, beau cyprès si joliment élevé.

649. — Si tu reviens, je te promets de ne pas courir les savanes à l'instar des cerfs et des chèvres ; si je ne tiens pas ma parole, si je te trompe, que Dieu m'inflige son courroux. Ta présence me ferait du bien et soulagerait ma misère.

650. — Là-dessus, les deux amis se jurèrent fidélité à cœur ouvert. De parole sage et d'esprit exalté, ils s'aimèrent dans le même tourment pour leurs bien-aimées absentes. Amis magnifiques, ils passèrent ensemble cette longue nuit.

651. — Avthandil pleura avec Tariel ; au petit jour, il se leva, l'embrassa et partit. Tariel tout désolé ne savait plus que faire. Avthandil, non moins affligé, s'en alla vers les broussailles.

652. — Asmath raccompagna quelque peu, le priant au nom de Dieu, à genoux et joignant les mains. Violette toute flétrie, elle le pria de revenir bientôt. — Ma sœur, répondit-il, à qui penserais-je sinon à vous ?

653. — Je serai bientôt de retour, je ne m'attarderai pas chez moi, pourvu qu'il ne s'éloigne pas d'ici ! Si dans deux mois, je n'étais pas revenu, je commettrais une bien vilaine action. Comprenez-le bien, je suis en proie à la pensée obsédante du retour.

RETOUR D'AVTHANDIL EN ARABIE

654. — Parti de là, le croiriez-vous, Avthandil succomba à la tristesse ! Il déchira la rose de ses joues à coups d'ongles, versant ainsi du sang dont les animaux sauvages se pourléchèrent. Sa marche accélérée eut vite franchi l'espace qu'il avait à parcourir.

655. — Il arriva au lieu où il avait laissé ses troupes. Reconnu par elles, il fut accueilli avec la joie qu'on devine. L'heureuse nouvelle fut portée aussitôt à Chermadine par des messagers spéciaux : — Il est revenu, annoncèrent-ils, celui dont l'absence rendait jusqu'à présent amère notre joie.

656. — Chermadine accourut, il embrassa Avthandil, posa sa bouche sur sa main ; heureux, les larmes aux yeux, il couvrit de baisers le vainqueur. — Juste Dieu, s'exclama-t-il, suis-je encore dans les rêves ? Suis-je bien digne que mes yeux te revoient sain et sauf !

657. — Avthandil le remercia doucement, et l'embrassa sur la bouche : — Si tu vas bien, fit-il, j'en remercie le bon Dieu ! Les notables et les dignitaires vinrent saluer Avthandil. La fanfare retentit ; tout le monde fut heureux, les grands aussi bien que les petits.

658. — On vint à la maison qui avait été bâtie pour être sa demeure ; toute la société de la ville s'y pressait pour le voir. Splendide, beau et insouciant, il donna une fête. La parole ne saurait exprimer toute la solennité de ce jour.

659. — Il raconta à Chermadine tout ce qu'il avait vu, comment il avait trouvé le jeune chevalier comparé au soleil par lui-même. Les larmes lui coupaient la pa-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

role, il parlait les yeux mi-clos. Sans lui, disait-il, tout m'est égal, hutte ou palais.

660. — Chermadine lui fit le rapport des affaires domestiques : « On ne s'est pas aperçu de ton départ, tout a été fait comme tu l'avais dit. » Avthandil passa la journée chez lui et, après la fête, il se reposa ; à l'aube il monta à cheval et partit tandis que le soleil se levait.

661. — Il n'était plus à la table des festins et cependant il n'était pas seul non plus. En hâte il dépêcha Chermadine pour annoncer la bonne nouvelle de son arrivée. Celui-ci partit sans retard, couvrit en trois jours une route longue de dix journées de marche. Le lion, heureux de voir son radieux soleil, faisait annoncer :

662. — « O roi, puissent mes yeux te voir toujours splendide et glorieux. Avant d'avoir rien su de l'homme à la peau de léopard, je m'accusais de lâcheté. J'ai tout appris de lui et, maintenant, je te ferai tout savoir. J'arrive calme et fier. »

663. — Devant Rostevan, roi puissant, splendide et valeureux, Chermadine déposa son message : — Avthandil vient se présenter devant toi, heureux d'avoir retrouvé ce jeune homme inconnu. Le roi répondit : — Je vois que Dieu m'accorde tout ce que j'ai souhaité !

664. — Chermadine fit savoir à Thinathine, cette lumière sans tache : — Avthandil arrive, il va t'annoncer une nouvelle agréable. Les yeux de la reine lancèrent des éclairs de joie, sans égard pour le soleil. Elle fit des cadeaux et habilla tous les siens en signe de réjouissance.

665. — Le roi monta à cheval et partit à la rencontre du jeune chevalier qui arrivait. Cet honneur, de la part

du roi, n'était point dû à Avthandil. Ils se rencontrèrent, l'un heureux et l'autre débordant de joie. Parmi la foule des notables, il en était qui paraissaient ivres.

666. — À l'approche du roi, Avthandil descend pour le saluer. Rostevan l'embrasse. La joie lui emplissait le cœur. Joyeux et insoucians, tous deux se dirigent vers le palais royal où les gens sont réunis, pleins d'enthousiasme, attendant le jeune homme.

667. — Là, le lion des lions salua le soleil des soleils, diamant rose et cristal sculptés par la Grâce. Son visage rayonnait plus que la lumière des cieux ; le palais ne suffisait pas pour contenir leur bonheur. C'est l'espace du ciel qu'ils transformèrent en palais.

668. — Ce jour, ils donnèrent un dîner avec abondance de vins et de plats différents. Le roi se montrait pour Avthandil comme un bon père pour son fils. Ils étaient beaux tous deux, l'un sous les flocons de neige, l'autre comme une rose sous la rosée. On fit des cadeaux à pleines mains, on distribua des perles comme une chose sans valeur.

669. — Le festin fini, les convives se séparèrent, chacun rentrant chez lui. Les notables furent retenus, Avthandil fut placé devant eux. Le roi lui posa des questions. Avthandil répondit sur les souffrances qu'il avait endurées et sur tout ce qu'il avait vu et entendu.

670. — Quand je parle de Tariel, racontait Avthandil, ne vous étonnez pas si je gémiss toujours, si je le compare au soleil et si je dis que c'est son image. Il éblouit l'esprit à tout faire oublier dans le monde. Une rose fanée au milieu des épines, ah ! c'est bien là son image !

671. — Lorsque la vie cruelle d'ici-bas accorde quelque trêve aux souffrances humaines, le roseau n'est plus

hérissé d'épines, le cristal n'est plus couleur de safran. Avthandil, a cours de son récit, arrosa de larmes ses joues. Il raconta en détail tout ce qu'il avait entendu de Tariel.

672. — Il a conquis les grottes en exterminant les « dévis » et il habite maintenant dans la demeure des géants ; il a près de lui une femme qui a été la servante même de sa bien-aimée. Il porte une peau de léopard sans le moindre regret pour les tissus précieux ; il fuit le monde, toujours en proie au feu qui se rallume sans cesse.

673. — Avthandil termina le récit des souffrances endurées. Il fut heureux de revoir son soleil dont la clarté charmait les yeux. On lui fit gloire de l'exploit hardiment accompli. C'était une preuve de bravoure couronnée de succès.

674. — Thinathine était satisfaite d'avoir entendu l'histoire de Tariel. Elle passa cette journée gaiement, à table, au milieu des boissons et des mets. Rentré chez lui, Avthandil y trouva un esclave porteur d'un message. Thinathine le mandait auprès d'elle.

675. — Le jeune homme y alla joyeux et tranquille. Lion ayant vécu parmi les lions des savanes, chevalier accompli aux yeux du monde, il avait échangé son cœur contre un autre cœur.

676. — Le majestueux soleil brillait dans la plénitude de sa gloire. Les eaux de l'Euphrate arrosaient la fine plante d'Éden, cristal et rubis encadrés de cheveux noirs et de sourcils... que dis-je !... Pour la glorifier, il faudrait le génie des philosophes d'Athènes.

677. — Elle offrit à l'heureux jeune homme de prendre place tout près d'elle. Ils s'assirent le cœur plein

d'une joie débordante. Beaux tous deux, ils causèrent en un langage choisi. Tu l'as donc trouvé, fit-elle, tu as bien souffert dans cette entreprise ?

678. — Si le sort exauce les vœux de nos cœurs, répondit-il, il faut oublier les souffrances endurées. J'ai trouvé la plante, la forme de cyprès, arrosée de larmes, visage comparable à la rose, mais actuellement sans couleur.

679. — J'ai vu le cyprès comparable à la rose, je l'ai vu réduit à l'inconscience. J'ai perdu, se lamentait-il, le cristal où miroitent toutes les lueurs ! Je souffre avec lui puisqu'il est victime du même feu inextinguible que moi-même. Puis Avthandil redit encore le récit qu'elle avait déjà entendu.

680. — Il énuméra de nouveau toutes les souffrances qu'il avait endurées au cours de cette recherche de l'homme qu'il souhaitait tant retrouver. L'univers et la vie, y compris l'homme, disait Avthandil, ne comptent plus pour Tariel, as plus qu'ils ne compteraient pour une bête sauvage. Seul, comme un insensé, il rôde parmi les fauves et pleure dans sa solitude.

681. — Ne me demande pas son éloge : que pourrais-je te dire ? Celui qui le verrait ne serait plus enchanté de tout ce qu'il aurait vu jusque-là. Il en serait ébloui comme du rayonnement du soleil. Rose superbe autrefois, semblable aujourd'hui à un bouquet de violettes, Tariel deviendra de la couleur du safran si on ne le secourt.

682. — Il raconta minutieusement tout ce qu'il avait vu et entendu : — Semblable au léopard, Tariel a une grotte pour demeure ; il est en compagnie d'une femme qui le soutient dans ses malheurs et qui soulage ses

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

souffrances. Hélas ! la vie inflige à chacun bien des larmes ici-bas !

683. — Ce récit entendu, Thinathine vit tous ses vœux exaucés. Le visage de la lune s'éclaira comme au moment de la plénitude de son rayonnement. Elle dit : — Que ferai-je en retour du plaisir que tu m'apportes ? Quel est le remède qui pourrait fermer ta blessure ?

684. — Le jeune homme de répondre : — Qui aurait confiance en un homme inconstant ? Tariel a promis de me sacrifier sa vie, il me tarde de retourner près de lui. Je lui ai promis aussi le sacrifice de la mienne ; j'ai juré sur ma bien-aimée, sur mon soleil adorable.

685. — L'ami doit affronter pour l'ami toutes sortes de périls, donner cœur pour cœur, l'amitié servant de pont pour cet échange ; de plus, un amoureux doit savoir éprouver profondément les souffrances d'un autre amoureux, et voilà !... Ma joie sans lui serait un supplice, ma vie une lâcheté !

686. — Tous mes vœux, dit-elle, se sont réalisés. D'abord tu es revenu sain et sauf, après avoir trouvé ce jeune homme perdu ; puis tu fais croître l'amour qui s'est allumé. Je trouve en toi le remède pour mon cœur toujours en flammes.

687. — La vie de tout homme se comporte comme le temps : tantôt beau, tantôt orageux. Ainsi ma souffrance se transforme-t-elle maintenant en joie. Lorsque la vie est calme, qui voudrait avoir des inquiétudes ?

688. — Tu as un admirable trait moral dans le caractère, c'est d'être fidèle à la foi jurée. Oui, il faut prouver par des actes le dévouement à un ami ; il faut chercher pour lui un remède, il faut trouver un moyen, fût-ce au

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

prix d'un chagrin. Et moi, que ferais-je, malheureuse, si mon soleil se couvrait de nuages ?

689. — Le jeune homme répondit : Le présent accumule souffrance sur souffrance. À quoi sert de souffler sur l'eau congelée pour la réchauffer ? Quoi sert d'aimer passionnément quand la bien-aimée, comme le soleil, disparaît à l'horizon. Si je reste, je dirai une fois : « hélas » ! et si je te quitte, je gémirai : « hélas » ! mille fois.

690. — Hélas, si je pars, je serai réduit en cendres ! Mon cœur est exposé aux flèches comme une cible aux coups. La longueur de ma vie m'apparaît diminuée d'un tiers ; je voudrais garder mon secret, mais il n'est plus temps.

691. — J'ai compris ce que ta parole voulait dire. Il n'y a pas de roses sans épines, j'en ai des écorchures moi-même ! Mais, mon soleil, sois en effet un vrai soleil pour moi donne-moi un gage au nom de l'espoir qui m'est vital.

692. — En douce langue géorgienne, créatrice du beau, le chevalier lui parla comme à son camarade d'enfance. La femme, exauçant son vœu, lui donna une perle. Plût à Dieu que les autres souhaits d'Avthandil fussent exaucés de la même façon.

693. — Quelle beauté que le cristal et le rubis insérés dans un cadre de jais ! Quelle beauté que le platane et le cyprès plantés côte à côte dans un jardin ! C'est beau à ravir les yeux et, sont à plaindre, ceux qui ne peuvent les voir. Hélas ! la séparation de ceux qui s'aiment est pleine d'une tristesse à déchirer le cœur.

694. — Ils goûtèrent toute la joie d'un charmant tête-à-tête. Avthandil se retira le cœur gros de chagrin,

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

versant des larmes à emplir une mer. Ah ! disait-il, le sort a toujours soif de mon sang !

695. — En proie à la douleur, il se frappait la poitrine, laissant sur elle des taches bleues. L'amour fait pleurer et exaspère la sensibilité. Quand le soleil se glisse derrière le nuage l'ombre s'étale sur la terre. L'éloignement de la bien-aimée est semblable à l'obscurité de la nuit.

696. — Larmes et sang mêlés transforment ses joues en gouttière. Qu'est cela, disait-il, si je consacre ma vie à mon soleil ! Ce qui m'étonne, c'est la force des cils noirs qui ont rayé un cœur de diamant. Tant qu'ils seront hors de ma vue, ô monde, tu es vide de joie.

697. — Hier encore j'étais un cyprès d'Éden, soigné et arrosé par la vie d'ici-bas ; aujourd'hui, cette vie même m'inflige des coups de lance et de poignard ; aujourd'hui, elle me jette dans une flamme inextinguible ; aujourd'hui je connais toute la vanité de cette vie éphémère.

698. — Il se lamente ainsi, il s'agite et frissonne ; il marche en sanglotant, la gorge oppressée. Ainsi toute entrevue avec la bien-aimée est-elle toujours empoisonnée par la séparation. Hélas ! ici-bas, tout aboutit au linceul !

699. — Rentré chez lui, il s'écroule sur une chaise, toujours en larmes, à demi évanoui, mais toujours obsédé par l'image de sa bien-aimée. Son teint perd sa couleur comme la verdure sous l'effet du givre. La rose s'abîme en l'absence du soleil.

700. — Le cœur de l'homme est damné, envieux et insatiable ; il est oublieux des malheurs et assoiffé de joies. Cœur aveugle, imprévoyant, insensible à la me-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

sure ; démon qui ne s'apaise qu'avec la mort, n'ayant jamais été dominateur de lui-même.

701. — Ayant adressé à son cœur ces paroles amères, Avthandil prit la perle qui avait touché sa bien-aimée, puisqu'elle brillait à son bras, et, geste bien naturel, il la porta à sa bouche et la baisa, les yeux inondés de larmes.

*
* *

702. — Le lendemain, le roi manda Avthandil au palais. Celui-ci s'y rendit, charmant et beau, un peu pâli par l'insomnie. Une foule de spectateurs s'y pressait. Au son du cor, le roi s'apprêtait à partir pour la chasse.

703. — Il monta à cheval. Le fracas était indescriptible. Les cors de chasse et les tambours assourdissaient. L'éclat du ciel était assombri par le vol des faucons, et les champs par la meute de chiens. En ce jour, la terre allait être arrosée abondamment de sang.

704. — Après la chasse le roi et Avthandil rentrèrent joyeux, accompagnés des grands chefs et d'une troupe nombreuse. Les tables furent garnies et les portes du palais grandes ouvertes. Le luth s'accordait à la harpe et les meilleurs chanteurs étaient présents.

705. — Avthandil, assis auprès du roi, répondait à ses questions. Sa bouche de cristal et de rubis laissait voir l'éclat de ses dents. Les grands dignitaires étaient tout près, et plus loin se tenait la foule des invités. La conversation roulait autour du nom de Tariel.

706. — Avthandil rentra chez lui repris par la tristesse. L'image de sa bien-aimée flottait devant ses yeux. Tantôt il se levait, tantôt il s'allongeait. Tout enflammé,

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

pouvait-il dormir ? Le cœur écoute-t-il jamais l'appel du repos ?

707. — Couché, il balbutiait : — Quelle joie puis-je donner à mon cœur ? Je viens de te quitter, ô fleur d'Eden ! Image enchanteresse pour quiconque te regarde, si je ne suis pas digne de te voir pendant le jour, montre-toi au moins dans mes rêves, pendant la nuit.

708. — C'est ainsi qu'il se lamentait. Il dit encore à son cœur : — Patience ! car la patience est la source de la sagesse. Si nous n'en avons pas, comment pourrions-nous résister à la tristesse ? Si nous demandons la joie à Dieu, sachons supporter la souffrance.

709. — Il dit encore : — Mon cœur ! quel que soit notre désir de la mort, il vaut mieux vivre au prix de sacrifices ; garde en secret la flamme qui t'embrase. Il ne convient pas à un amant de dévoiler son amour.

DÉMARCHE D'AVTHANDIL AUPRÈS DU VIZIR
POUR PRENDRE CONGÉ DU ROI

710. — Le lendemain, Avthandil revêt son armure et sort de la maison. Prudence ! se dit-il, pour ne pas trahir mon amour ! Comment calmer mon cœur si impatient ? Il monte à cheval et se dirige vers la demeure du vizir.

711. — Le vizir l'accueille : — C'est le soleil qui se lève chez moi, dit-il. Ce matin m'était signalé par un augure favorable ! Il le salue et lui adresse des éloges. Si l'hôte est désirable, la réception doit être joyeuse.

712. — Le vizir, un honnête et brave homme, reçoit Avthandil avec empressement ; il étale sous ses pieds des tapis chinois. Avthandil, comme un soleil, inonde la maison de lumière. Un coup de vent, dit-on, apporte le parfum de la rose.

713. — Avthandil prend place. Ceux qui le regardent tombent vraiment en délire, tant ils sont fiers de sa gloire. On entend des cris d'admiration mal contenue. Puis la famille du vizir et les domestiques se retirent.

714. — Dès qu'ils sont seuls, Avthandil engage une conversation avec le vizir. Rien ne se fait sans toi au palais, dit-il, le roi accède à tout ce que tu désires. Apprends donc mes soucis et aide-moi, si possible.

715. — Les malheurs de l'homme à la peau de léopard me tiennent trop à cœur ! Je désire le revoir et je succombe sous ce désir. Il est prêt à me sacrifier son âme ; je dois lui répondre de même. Il faut aimer un ami loyal et généreux.

716. — Le désir de le voir entoure mon cœur comme d'un filet auquel mon cœur reste attaché. Dieu a créé

Tariel d'un feu qui brûle tous ceux qui l'approchent ; enfin Asmath est une sœur pour moi.

717. - Lorsque je l'ai quitté, cet ami sans reproches, je lui ai juré de revenir et de chercher avec lui sa bien-aimée, cette lumière qui manque à son cœur. Le moment est venu de tenir ma parole, il faut que je parte.

718. — Je te dis vrai, sans un mot de vantardise. Il m'attend et je suis encore loin de lui ! Je ne veux pas être un parjure, je ne veux pas l'abandonner. Le violeur de la foi jurée ne réussit nulle part.

719. — Va au palais, rapporte à Rostevan ce que je viens de te dire. Je jure sur sa tête et je te jure, à toi, son vizir, qu'il ne fera rien de moi, s'il refuse. Aide-moi, sauve-moi !

720. — Dis-lui de ma part : — Tout esprit honnête t'admire et te glorifie. Malgré mes craintes devant toi, que Dieu, source de lumière, t'éclaire sur ce que je ressens pour Tariel. Ce héros, ce cyprès d'Orient, m'a conquis et m'a ravi le cœur sans que j'aie pu lui résister.

721. — Maintenant, ô roi, il ne convient pas de rester loin de Tariel. Généreux, il détient mon cœur qui est ici en délire. Si je lui porte quelque secours, c'est toi qui le premier en recueilleras de la gloire, et le sacrifice ne sera pas vain ; de plus la, parole donnée aura été tenue.

722. — Que mon départ ne t'inflige aucune tristesse, que la volonté de Dieu s'accomplisse sur moi, qu'elle veuille m'accorder une victoire et qu'elle te rende ton dû. Sinon qu'elle préserve ta grandeur et écrase tes ennemis.

723. — Le héros-soleil dit encore au vizir : — Je veux être bref. Rapporte tout cela au roi avant qu'un autre l'ait vu. Sollicite qu'il me laisse partir de son

propre gré ; montre-toi hardi. De ma part, accepte cent mille pièces d'or à titre de présent.

724. — Le vizir répond, le sourire aux lèvres : — Garde ton présent, il est à toi. L'honneur me suffit d'avoir eu ta visite. Mais je n'oserai pas rapporter au roi ce que je viens d'entendre. Tu crois peut-être qu'il me comblera et que l'acquisition sera belle !

725. — Il me tuera, je t'assure, sans attendre une seconde ! Toi, tu garderas ton or, et moi, j'aurai ma tombe ! Quoi de plus précieux que la vie pour un homme ? Non, c'est impossible, je ne dirai rien.

726. — Car il n'y aurait pas d'autre issue pour moi que la mort. La fureur du roi ne connaîtra pas de bornes : — Comment as-tu osé !... me dira-t-il. Comment n'as-tu pas protesté sur-le-champ ? Peut-on être aussi niais ! — Non, mieux vaut vivre que mourir, prends acte de ce que je te dis.

727. — Même si le roi te laissait partir, pourrait-on tromper les soldats ? Seront-ils disposés à renoncer au soleil ? Avec ton départ, les ennemis reprendront courage pour se venger de nous. Non, tu dois rester pour que les moineaux ne se transforment pas en vautours.

728. — Avthandil répondit les larmes aux yeux : — Dois-je donc mourir le couteau dans le cœur ? O vizir, on voit bien que tu ne comprends rien à l'amour. N'as-tu jamais entendu, par ailleurs, ce qu'est l'amitié, ce qu'est le serment ? Si tu les a connus, crois-tu que je puisse goûter à la joie loin de mon ami ?

729. — Plus tard, Tariel nous aidera s'il est secouru aujourd'hui. Semblable au soleil, il répandra sur nous sa chaleur vivifiante. Enfin, je sais ce que je veux et je

ne perdrai pas mon temps à discuter avec un homme borné.

730. — Que feraient le roi ou les armées avec un homme atteint de folie ? Ne vois-tu pas que je suis presque fou, que je pleure sans relâche ? Il faut que je m'en aille pour être fidèle à la parole donnée, c'est une épreuve nécessaire. La souffrance que Tariel endure est une pierre de touche.

731. — Alors, ô vizir, mon cœur rejette ta réponse, mon cœur qui n'est ni mou, ni indécis, mais résistant comme le fer. Mes larmes, fussent-elles aussi abondantes que les eaux de l'Euphrate, n'empêcheraient pas celles de Tariel de couler. Donc, aide-moi si tu veux que je t'aide à mon tour.

732. — Si l'on tente de me retenir, je m'évaderai sans qu'on s'en aperçoive. Comme la foi me le demande, j'offre mon cœur en holocauste. Je sais que le roi ne te fera rien, s'il n'a pas d'autre raison de te chasser. Va donc lui porter ma parole quel que soit le sacrifice exigé.

733. — Le vizir répondit : — Ta flamme me gagne aussi. Je ne peux pas voir tes larmes, toute ma vie s'évanouit. Parfois, il est préférable de parler plutôt que garder le silence ; parfois c'est la parole qui gâte tout. Je vais parler. Si je meurs, peu importe, que Dieu te protège !

734. — Ce disant, le vizir se leva et se dirigea vers le palais. Il vit le roi dans sa splendeur, le visage rayonnant comme le soleil. Il eut peur, il n'osa pas lui annoncer la triste nouvelle. Il s'arrêta dans une pose d'abandon, ne pensant plus à se défendre.

735. — Voyant le vizir triste et silencieux, le roi lui demanda : — Qu'as-tu ? Pourquoi cet air lugu-

bre ? — Je suis bien misérable, répondit le vizir. Vous aurez raison de me mettre à mort lorsque vous saurez la triste nouvelle que j'apporte.

736. — Mes appréhensions égalent ma tristesse. J'ai peur, bien qu'il ne convienne pas à un messenger d'éprouver ce sentiment... Eh bien, Avthandil fait ses adieux ! Il vous adresse humblement ses prières : sans ce jeune héros qu'il a rencontré, la vie et l'univers lui semblent vides de sens.

737. — Le vizir exposa timidement tout ce qu'il savait. Il ajouta encore : — Que puis-je vous dire de plus ? Vous parlerai-je de l'état dans lequel il se trouve ? Que de larmes ! Cependant, que votre justice me foudroie si je le mérite.

738. — Ayant entendu cela, le roi fut saisi de rage ; il devint blême et, furieux, sema la terreur dans son entourage. Il cria : — As-tu perdu la raison ? Qui aurait osé, hormis toi, m'annoncer cela ? Les mauvais sujets cherchent à être les premiers à apporter les mauvaises nouvelles !

739. — Que peut-on m'infliger de plus cruel, à moins qu'un traître ne m'assassine ? Comment as-tu pu te servir de ta langue pour m'annoncer cela ? Idiot que tu es, tu ne peux être ni vizir, ni quoi que ce soit !

740. — Est-il permis d'oublier ce qui est de nature à affliger le maître, marmottant sottement un rapport imbécile !... Plût au ciel que mes oreilles se fussent bouchées avant que de t'avoir entendu ! Si je te tue, j'accepte que ton sang retombe sur mon âme !

741. — Il dit encore : — Si tu n'étais pas l'envoyé d'Avthandil, sur ma parole, j'aurais déjà tranché ta tête !

Va-t'en, homme stupide et idiot ! Que le diable emporte un tel homme avec ses paroles et ses actes !

742. — Saisissant un siège, il le lance contre le mur et le brise. — Comment oses-tu faire la moindre allusion au départ de celui dont la stature est pareille à celle du cyprès ? Le visage blême du vizir était inondé de larmes.

743. — Il sortit atterré, à pas de renard apeuré, le cœur gros de douleur. Sa langue l'a perdu, il n'y a pas de doute. Hélas ! on se nuit parfois plus à soi-même que des ennemis pourraient le faire.

744. — Dieu ! disait le vizir, quelle faute pourrai-je encore commettre ? Quelle a été l'aberration de mon esprit ! Quiconque aborderait le roi avec la même insolence n'éviterait pas le sort qui me frappe.

745. — Écrasé par sa sombre destinée, il revint chez lui, le visage défiguré par la douleur, et dit à Avthandil : — Comment te remercier pour le succès que j'ai eu à la cour grâce à toi ? Hélas ! homme sans rival, je viens de tout perdre !

746. — Il réclame son présent et, chose curieuse, rit en essuyant des larmes. Il trouve la force de plaisanter, pour soulager son cœur : — Allons ! paye ce que tu as promis au démarcheur malheureux ! Le pot-de-vin, dit-on, viendrait à bout de l'enfer même !

747. — Je ne saurais te dire comment j'ai été reçu. J'ai été traité de fou, d'imbécile et d'idiot. J'ai perdu mon honneur, c'en est fait. Ce qui m'étonne c'est d'avoir échappé à la mort. Plût à Dieu qu'il me réserve sa miséricorde !

748. — J'ai agi sciemment, ce n'est pas par erreur que cela m'est arrivé. Je savais bien que le roi serait fort

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

mécontent : je n'en doutais pas. Qui peut échapper aux coups du destin ? Mais, pour toi, j'accepterais la mort avec joie ! Je ne regrette rien !

749. — Avthandil de répondre : — Mon départ est résolu. Le rossignol s'attriste lorsque la rose commence à se faner, il court de tous côtés pour lui chercher une goutte d'eau et, s'il ne la trouve pas, la douleur de son cœur est sans remède.

750. — Loin de Tariel je ne peux vivre, ni assis ni couché. Je préfère m'enfuir et vivre avec les fauves. L'évadé m'appelle pour la lutte suprême. Il vaudrait mieux n'avoir point d'amis que d'en avoir de mécontents.

751. — Je ferai encore une démarche auprès du roi en dépit de sa colère. Puisse-t-il comprendre le feu dont mon cœur se consume. S'il ne veut pas me laisser partir, je m'en irai quand même, le cœur ravagé de désespoir. Si je meurs, je laisserai ma place libre dans ce monde.

752. — La conversation terminée, le vizir fit servir une table digne d'eux. Il fit de beaux cadeaux à son hôte et en combla les hommes de sa suite, jeunes et vieux. Puis, Avthandil prit congé et, alors, le soleil sembla se coucher dans la cour même de la maison.

753. — Le vizir prononça ces mots : — Comment pourrais-je te rendre ce qui est ton dû ? Que puis-je bien trouver, en paiement de mes dettes ? Je suis tout à toi et pour toute la vie. Je ne réclame que ton amitié.

754. — La bonté du vizir était au-dessus de tout éloge. C'était un homme d'action, prêt à rendre service autant qu'il le pouvait. Celui qui se trouve engagé dans des difficultés a besoin du concours de ses amis et de ses parents.

ENTRETIEN D'AVTHANDIL ET DE CHERMADINE

755. — Avthandil-le-Soleil déclara à Chermadine : — Ce jour est mon espoir et la joie de mon cœur, il me prouvera aussi ton dévouement. Écoute-moi bien si tu veux me comprendre.

756. — Rostevan ne veut pas me laisser partir, il ne veut rien entendre. Il ignore où est la source de ma vie. Sans ce jeune chevalier, je ne saurais vivre ni chez moi ni ailleurs. Dieu ne laisse pas sans châtement se commettre une injustice.

757. — Ma fidélité est assurée à Tariel sans conditions. Toute trahison est une offense à Dieu, et ne me voyant pas revenir le cœur de Tariel pleure, souffre et se lamente ; réfractaire à toute joie, il gémit et pousse des cris de détresse. La véritable amitié se manifeste de trois façons premièrement par le désir d'être près de celui que l'on aime et de ne pouvoir en supporter l'éloignement ; ensuite par le don de tout ce que l'on possède, de bon cœur, sans envie ; enfin par l'aide et la protection qu'on lui accorde en affrontant pour lui tous les périls.

759. — Pourquoi insister si longtemps ; il est temps d'abrèger ; je dois m'enfuir en secret, c'est là le remède pour la blessure de mon cœur. Écoute ce que je te demande et apprête-toi à bien exécuter mes instructions.

760. — Prépare-toi tout d'abord à servir les souverains ; montre ta bonté et ta promptitude ; garde bien ma maison, sois le chef de mes troupes ; reprends ton ancien service et ton ancienne influence.

761. — Tiens tête à mes ennemis, ne diminue pas l'importance des armées ; fais du bien aux Fidèles ;

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

mets à mort les traîtres. Lorsque je serai de retour, tes dettes seront largement payées : les services rendus aux maîtres, ne sont jamais perdus.

762. — Ayant entendu cela, Chermadine versa des larmes. — Je ne crains pas d'avoir des ennuis dans ma solitude, dit-il, mais que ferai-je sans toi dans la nuit qui va s'abattre sur mon cœur ? Prends-moi pour te servir, pour t'aider comme tu le voudras !

763. — Est-il convenable d'entreprendre tout seul un voyage aussi long ? N'est-ce pas un devoir pour l'esclave que de s'obstiner à suivre son maître qui s'expose aux dangers ? Rester et penser à toi, lorsque tu cours à ta perte, ne serait-ce pas une lâcheté ? — Non, répondit Avthandil, je ne t'emmènerai pas, en dépit de tes larmes.

764. — Je crois à ton amour pour moi, mais ce que tu me demandes est impossible car ce n'est point opportun. À qui pourrais-je confier ma maison ? Qui en serait digne, si ce n'est toi. Reste, crois-moi, je ne peux t'emmener, non, non !

765. — Je suis l'amoureux et je dois seul courir l'aventure. L'évadé ne doit-il pas être seul, mêlant le sang aux larmes ? La solitude, c'est le sort des amoureux. Ils n'ont pas le temps de vieillir ! Ainsi va le monde, accepte-le tel qu'il est.

766. — Quand je serai au loin, souviens-toi de moi, garde-moi ton affection. Je ne redoute pas mes ennemis, même lorsque je suis dans un état de défaillance morale. Un homme courageux doit toujours faire preuve de bravoure et tenir tête à tous périls. Je méprise l'homme qui s'abaisse jusqu'aux actes de lâcheté.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

767. — Je suis de ceux qui, ici-bas, cueillent les fleurs au moment opportun ; de ceux qui acceptent la mort avec joie pour un ami. Mon soleil m'a accordé cette liberté, donc rien ne peut plus m'arrêter. Si je quitte ma propre maison, quelle autre ne quitterais-je pas ?

768. — Je te donne mon testament pour le déposer aux pieds de Rostevan. Je le prie de te traiter comme il convient pour mon élève. Si je meurs, ne meurs pas ! N'accomplis pas l'acte qui relève de Satan ! Maintenant, tu peux pleurer, verser des larmes à ton aise.

TESTAMENT D'AVTHANDIL

769. — Voici son testament, message douloureux : « O roi ! je m'évade pour rechercher mon ami ; je ne peux rester loin de lui. Pardonne-moi mon acte, fais-moi cette aumône.

770. — Je sais qu'à la fin tu n'en seras pas mécontent ; un homme intelligent n'abandonne pas son ami. Je me permets de te rappeler le précepte de Platon : « Le mensonge et la duplicité sont nuisibles à la chair et à l'âme. »

771. — Le mensonge étant la cause de malheurs de toutes sortes, mentirai-je à un ami plus fidèle qu'un frère ? Non, je ne le ferai pas. À quoi bon, alors, les enseignements des philosophes si ce n'est pour atteindre à la perfection.

772. — Je citerai ce qu'écrivirent les Apôtres sur l'amour. De quels mots et de quelles louanges ils ont entouré ce sentiment. Écoute : « L'amour nous élève ! », ont-ils carillonné sur le monde. Tu ne vas pas renier cette vérité profonde.

773. — Dieu qui me donna la vie m'a donné aussi la force de vaincre mes ennemis ; cette puissance invisible et protectrice des êtres terrestres délimite le monde ; elle peut en une seconde faire d'une unité une centaine et d'une centaine une unité.

774. — Rien ne peut se faire contre sa volonté : privée de soleil toute plante se dessèche. On aime contempler ce qui ravit nos regards, je ne peux vivre sans lui.

775. — Pardonne-moi d'avoir bravé ta volonté. Je n'ai pas la force de lui être infidèle. Il me faut partir

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

pour apaiser mon cœur. Partout ailleurs ma vie serait sans attraits.

776. — Il est inutile de pleurer ; on ne peut éviter ce qui est fatal. Nos ancêtres nous enseignèrent la patience. Nul ne peut ici-bas enfreindre les décisions de la Providence.

777. — Que la volonté de Dieu s'accomplisse sur ma tête. Puissé-je revenir le cœur apaisé. Plaise à Dieu que je te revoie grand et fort. Pour ma part il me suffit de porter aide à mon ami.

778. — Tout le monde approuvera ces pensées, Sire, et mon départ ne te causera pas d'ennuis. Je ne peux pas mentir à Tariel. J'en aurais honte. Tous deux nous marchons vers l'éternité.

779. — Gardons nos amis, ce n'est jamais nuisible ; je hais l'homme sans scrupule, menteur et perfide ! Si je trahissais Tariel, je commettrais un crime. Il faut être zélé quand on est magnanime.

780. — Rien n'est plus misérable qu'un soldat sans courage, effaré, sur le champ de bataille. Un lâche vaut-il mieux qu'une commère qu'on déteste ? C'est la gloire qui compte, peu importe tout le reste.

781. — Ce n'est pas une route étroite ou rocheuse qui peut mettre un obstacle à la marche de la mort elle passe en nivelant les forts et les faibles. La terre nous réunit tous, humbles et grands, mais la mort glorieuse prime la vie sans gloire.

782. — Et puis je dirai : c'est une grave erreur que de ne pas attendre à chaque instant la mort ; elle arrive pour confondre le jour et la nuit ! Te reverrai-je vivant ? Je n'en sais rien et c'est ce qui me désole.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

783. — Si le sort, destructeur de toute vie ici-bas, m'abat sans être pleuré par mes parents, sans être enseveli par mes amis, que ton cœur généreux m'accorde son pardon.

784. — J'ai des richesses inestimables, distribue-les aux pauvres, affranchis les esclaves, enrichis les orphelins et les déshérités. Ils me béniront pour cet acte de charité.

785. — Garde pour toi ce qui est bon à garder ; consacre tout le reste à des œuvres de bienfaisance. Ne lésine pas sur mes biens. Hormis toi, je n'ai personne qui puisse exécuter mes volontés.

786. — Dès ce moment tu n'auras plus de mes nouvelles. Je te sou mets mon âme par ce testament qui te dit tout avec franchise. Pardonne-moi, de grâce, l'attitude que j'ai prise.

787. — Je te prie d'accorder à Chermadine, le meilleur de mes hommes, qui a souffert pendant cette année, tes largesses et ta bienveillance. Épargne-lui ta rigueur et des larmes silencieuses.

788. — Voici fini mon testament rédigé de ma main. Je vous quitte le cœur gros de chagrin. Ne vous désolerez pas pour moi, ô mes maîtres ! Soyez grands et glorieux pour inspirer la crainte à nos ennemis. »

789. — Ayant achevé le testament, Avthandil le remit à Chermadine en disant : — Porte-le au roi avec diligence. Personne ne peut te surpasser dans une mission aussi délicate... Et il l'embrassa, les yeux noyés de larmes.

PRIÈRE D'AVTHANDIL

790. — Avthandil pria Dieu, en ces termes : « Dieu sublime de la terre et des cieux, dispensateur, tour à tour, du bien et du mal, inconnaissable et inexprimable souverain de toutes les royautés, donne-moi la maîtrise de la passion ô maître des cœurs !

791. — Je t'implore, ô Dieu, qui détiens l'Univers. Tu fis naître l'amour, tu en as établi les règles. Le sort me sépare de ma bien-aimée ; ne tue pas dans mon cœur l'amour qu'elle y a semé.

792. — Dieu, ô Dieu clément, je n'ai recours qu'à Toi ! J'implore ton assistance au cours de ma route. Protège-moi des ennemis, des orages et des maléfices. Sauvé, je t'en rendrai grâces. »

793. — Après cette prière, Avthandil monta à cheval et quitta furtivement la ville. Il renvoya Chermadine malgré ses lamentations ; le pauvre homme se donnait des coups de poings et pleurait abondamment. Séparé de son maître, un serviteur n'a plus de joie.

794. — Commençons maintenant une autre histoire. Suivons le jeune héros sur sa route. Il laissait un Rostevan furieux qui, le lendemain, se leva en colère ; on eût dit qu'il crachait des flammes. Il fit appeler le vizir, qu'on amena livide de peur.

LE ROI APPREND LE DÉPART D'AVTHANDIL

795. — Lorsqu'il, vit le vizir entrer au palais avec déférence, Rostevan lui dit : — Je ne me rappelle plus ce que tu m'as dit hier. Tu m'as mis en colère ; longtemps je n'ai pu me remettre. Je t'ai durement vilipendé, toi, mon meilleur vizir.

796. — Je ne me souviens pas pourquoi je t'ai traité de la sorte. Ils ont raison les philosophes qui disent : la colère, c'est le filet du malheur. Ne fais pas de choses pareilles, sois prudent. Et maintenant, dis-moi ce que tu avais à dire, répète-le une fois de plus.

797. — Le vizir répéta ce qu'il avait dit la veille. Quand il eut achevé, le roi fut bref : — Si tu n'es pas fou, que je sois Lévy le Juif ! dit-il. Pas un mot de plus, je suis à bout de forces.

798. — Lorsque le vizir sortit, il se mit à la recherche d'Avthandil mais ne trouva que ses esclaves, tout en larmes, qui lui annoncèrent le départ clandestin de leur maître. Le vizir dit alors : — Je me refuse à retourner au palais, je me souviens trop du jour précédent ! Qu'un autre aille à ma place annoncer au roi le départ d'Avthandil.

799. — Le vizir n'étant pas revenu, le roi dépêcha un autre homme. Celui-ci, mis au courant, n'osa pas se présenter. Personne n'osait révéler la vérité. Rostevan pris de doute, conclut par ces mots : — Il s'est donc évadé ; lui seul est capable de tenir tête à une centaine d'adversaires.

800. — La tête courbée, le cœur plein d'angoisse, le roi réfléchissait ; il poussa un soupir, releva la tête

et ordonna à un esclave : — Va dire à ce perfide qu'il revienne et qu'il me fasse son rapport. Le vizir rentra blême et craintif.

801. — Son visage contracté de douleur ne laissait place à la moindre trace de joie. Le roi lui posa cette question : — Le soleil est-il parti sans s'arrêter, à la manière des astres ? Le vizir exposa les détails du départ préparé en secret et dit : — Le soleil ne luit plus pour nous ; les beaux, jours sont finis !

802. — À ces mots, le roi poussa des cris déchirants : O mon fils ! s'écria-t-il, mes yeux ne te reverront donc plus ! Il se griffa le visage, il s'arracha la barbe, au grand effroi de son entourage. — Où es-tu, poursuivait-il, où iras-tu perdre cette colonne de lumière que tu es.

803. — Avec ta nature, on ne saurait dire que tu souffriras de la solitude et de la pauvreté. Mais que ferai-je, moi, mon fils, dans un âge où les misères me menacent ? En me quittant, tu m'as dépouillé de tout. Pourquoi, hélas ! t'es-tu abandonné à l'élan de ton cœur ? Jusqu'au jour de ton retour, mes souffrances ne pourront être exprimées en aucune langue.

804. — Reverrai-je jamais ton joyeux visage revenant après une chasse ? Reverrai-je, après un jeu à la balle, ta belle stature pleine de charme ? Je n'entendrai plus ta voix, charmeuse de l'ouïe. À quoi bon, sans toi, mon trône et mes palais ?

805. — La faim, je le sais, ne te tuera pas ; quelle que soit ta route, ton arc et tes flèches te nourriront. J'espère que la clémence de Dieu soulagera nos souffrances, mais si je venais à mourir, qui versera des larmes sur ma sépulture ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

806. — Le tocsin retentit, une foule immense se rassemble. Le palais est plein de notables qui saisissent leur barbe, se l'arrachent et se frappent le front ; on entend les coups ; un cri s'élève : « Malheur à nous ! Le soleil s'est éclipsé ! »

807. — Voyant les notables en larmes, le roi leur adresse les plaintes de son cœur : — Le soleil nous a privés de ses rayons ! Qu'avons-nous fait, quelle faute avons-nous commise ? Pourquoi nous a-t-il abandonnés, pourquoi nous a-t-il sacrifiés ? L'armée qu'il commandait, qui la commandera comme lui ?

808. — Tout le monde pleura et se lamenta longtemps, puis le roi dit : — Allez vous informer s'il est parti seul ou en compagnie de quelques esclaves ? Arriva Chermadine craintif et honteux. Il présenta le testament en pleurant et en maudissant sa vie.

809. — Dans sa chambre à coucher, rapporta-t-il, j'ai trouvé ces feuilles écrites de sa main. Les hommes de la cour se tenaient là, toujours en larmes, les cheveux et la barbe en désordre. — Il est parti seul, poursuivit Chermadine, sans compagnons, ni jeunes ni vieux. Si l'on me condamnait à mort, ce serait justice ; je ne suis pas digne de vivre.

810. — Après la lecture du testament, les pleurs coulèrent encore, puis le roi donna un ordre : — Que mon armée porte le deuil. Faisons prier les infirmes, les orphelins et les veuves. Aidons-le ainsi, tandis que Dieu le protège dans ses pérégrinations.

DÉPART D'AVTHANDIL ET
DEUXIÈME RENCONTRE AVEC TARIEL

811. — Éloignée du soleil, la lune se meut dans son rayonnement. Si elle s'approchait, elle serait brûlée ; si elle s'éloignait, elle n'entraînerait pas l'astre à sa suite. La rose, sans le soleil, se fane et perd sa couleur. Pour nous, l'éloignement de la bien-aimée rouvre la plaie ancienne.

812. — Je commence maintenant l'histoire du second voyage d'Avthandil. Il chevauche et verse des larmes ; il ne saurait se plaindre de leur insuffisance. Il se retourne à chaque instant cherchant un reflet de son soleil ; il scrute l'horizon, les yeux fixes. S'il quitte ce reflet, son esprit commence à se troubler.

813. — Dans ces moments de défaillance, il ne serait pas à même de s'exprimer. Ses larmes continuent de couler, tel un ruisseau. Quelquefois, il fait volte-face et fixe l'horizon comme s'il cherchait quelque réconfort ; quand il reprend sa route, il ne sait plus où son cheval le fait courir.

814. — Ma belle, murmura-t-il, loin de toi mon cœur serait maudit, s'il se taisait. Puisque mon esprit reste auprès de toi, que mon cœur aille aussi vers toi ; mes yeux ne demandent qu'à te revoir encore. On aimerait mourir sous l'emprise de l'amour.

815. — Que ferai-je jusqu'au jour de notre nouvelle rencontre. Ah ! quelle sera alors ma joie ! Je me tuerais si je n'avais pas la crainte d'attrister ton cœur. Ma vie supprimée, tu en aurais de la peine. Il ne nous reste donc qu'à laisser couler les larmes.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

816. — Il dit encore : — O soleil, image de l'unité suprême existant hors du temps, toi dont les mondes sidéraux subissent la volonté même pendant une durée infinitésimale, ne laisse pas s'effondrer mon bonheur. Fais-moi la grâce de revoir ma bien-aimée.

817. — Toi que les philosophes anciens considèrent comme l'image de Dieu, aide-moi dans mon malheur, délivre-moi des fers qui m'enchaînent. Chercheur de diamants et de rubis, je reste dépouillé de tout ; je ne suis pas demeuré auprès d'elle et, maintenant, je regrette de m'en être éloigné.

818. — Il se lamentait ainsi, brûlait et se consumait comme un cierge. Craignant le retard, il se pressait, il accélérât le pas. À la nuit tombante il était heureux de regarder les étoiles s'allumer ; voyant en elles l'image de sa bien-aimée, il les regardait avec joie et conversait avec elles.

819. — Il disait à la lune : — Jure sur le nom de ton Dieu que tu es la génératrice du feu d'amour, et que tu as le remède pour calmer l'impatience ; aide-moi à revoir celle qui est aussi belle que toi...

820. — La nuit lui apportait l'apaisement ; le jour il souffrait en attendant le coucher du soleil. Quand il rencontrait une rivière, il descendait, regardait le courant, y ajoutait le flot de ses larmes et reprenait sa marche.

821. — Il se lamentait dans la solitude ; il pleurait, le jeune homme à la stature de cyprès. Dans quelque endroit rocheux, il abattait une chèvre, la ratissait, puis il mangeait et reprenait sa route, le cœur toujours gros de chagrin. J'ai quitté les roses, disait-il, et me voilà en grande pitié !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

822. — Je ne peux citer toutes les paroles du jeune homme, ses appels, ses lamentations, variations de sa belle voix. Quelquefois, le sang perlait sur la rose griffée.

Avthandil atteignit la grotte et, joyeux, s'élança à l'entrée de la caverne.

823. — L'ayant vu, Asmath, saisie de joie, se précipite à sa rencontre. Le jeune homme descend de cheval, l'étreint et l'embrasse. L'arrivée de celui qu'on attend est toujours douce à l'âme.

824. — Le jeune homme demande enfin : — Et le maître ? où est-il ? comment est-il ? La femme fond en larmes : — Après ton départ, dit-elle, il est parti, ne pouvant plus rester seul ici ; depuis je n'ai rien vu, ni rien entendu de lui.

825. — Avthandil sursaute comme s'il recevait un coup de lance dans le cœur. Il dit à la femme : — Ah ! ma sœur, qu'un homme pareil soit damné ! Comment a-t-il violé la foi jurée ? Je tiens ma parole : pourquoi ne tient-il pas la sienne ? S'il en était incapable pourquoi m'a-t-il promis, et, s'il m'a promis, pourquoi m'a-t-il trompé ?

826. — Comment m'a-t-il oublié aussitôt que je l'eus quitté ? Qu'est-il devenu ? Quel malheur l'a contraint ? Comment a-t-il osé enfreindre la foi jurée ? Un coup mauvais est-il étonnant de la part de ma destinée ?

827. — La femme dit encore : — Tu as raison d'être affligé. Cependant comprends bien : il faut avoir un cœur pour garder sa foi et tenir sa parole. Son cœur à lui est mort avant la fin de ses jours.

828. — Cœur, conscience, raison dépendent l'un, de l'autre. Lorsque le cœur s'éteint, la conscience et la

raison le suivent. Un homme sans cœur n'est plus un homme, il s'exclut du monde. Tu n'as pas encore idée du feu qui le dévore.

829. — Tu n'es pas juste ; tu es mécontent, n'ayant pas trouvé ton ami, mais pourrais-je t'expliquer son état, pourrais-je t'en donner une idée ? La langue s'épuiserait en vain, le cœur sensible en serait déchiré, je te l'affirme, moi, témoin de son malheur.

830. — On n'entendit jamais parler d'un châtiment semblable au sien ; les hommes et les pierres même en seraient émus ; les larmes qu'il a versées suffiraient à faire une rivière. Tu as raison d'ailleurs : dans la guerre d'autrui chacun est philosophe.

831. — J'ai demandé au malheureux Tariel au moment de son départ : — Si Avthandil revenait, que devrait-il faire ? Donne à sa sœur amie une indication. — Qu'il me cherche, répondit-il tristement ; je ne quitterai pas ces parages, pour être fidèle à ma promesse.

832. — Je n'enfreindrai pas la foi jurée, je ne serai pas infidèle au serment ; j'attendrai Avthandil jusqu'à l'échéance du délai convenu, en dépit de mes larmes ; s'il me retrouve mort, qu'il me fasse une sépulture et qu'il me pleure ; s'il me retrouve vivant, il n'aura qu'à s'étonner ; ma vie, d'ailleurs, est bien fragile.

833. — Depuis, poursuivit Asmath, rien n'existe plus pour moi des beautés de la nature et des soleils couchants sur les montagnes. Seules, les larmes coulent de mes yeux à inonder une plaine, et les sanglots se succèdent sans trêve et sans mesure ; la mort m'a oubliée. Vois-tu l'œuvre de ma destinée ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

834. — Une légende digne de foi, inscrite sur une pierre en Chine, dit : « Qui oublie ses amis, se nuit à lui-même. » C'est un safran maintenant celui dont ni la rose, ni la violette n'égalaient la beauté. Si tu veux le retrouver, va ! Fais comme il te convient.

835. — Le jeune homme lui répond : — Tu m'accuses injustement d'être mécontent de lui. Entends bien ce que j'ai fait pour lui porter secours. Je me suis évadé de chez moi comme un cerf en quête d'eau ; je le cherche, obsédé par lui, battant les bois et les plaines.

836. — La perle fine, le rubis dans un étui de cristal, je l'ai quittée à l'encontre de son désir et du mien ; j'ai affligé par mon évasion clandestine des hommes égaux à Dieu ; en échange de leurs bienfaits, je leur ai infligé du chagrin.

837. — Mon maître, roi par la grâce de Dieu dans ma douce patrie au ciel radieux et bienfaisant, je l'ai trahi, je l'ai abandonné ; je suis coupable envers lui, je n'attends de Dieu rien de bon.

838. — Voilà le malheur que j'endure, ma sœur, pour Tariel. Je ne l'ai pas trahi ; j'arrive ayant fait route jour et nuit, et il n'est plus là, et me voilà désolé, avec mes fatigues inutiles et mes larmes.

839. — Ma sœur, le temps n'est plus aux discussions. Je ne regrette pas le passé, selon le mot d'un philosophe. Je vais chercher Tariel, je le retrouverai ou bien je trouverai la mort. Oserai-je faire des reproches à Dieu, pour la rigueur de mon sort ?

840. — Il ne dit plus rien et partit en larmes. Il descendit de la grotte, franchit la rivière, traversa les broussailles et déboucha dans la plaine. Le vent venu des monts caressait la rose couleur de rubis : — Pour-

quoi m'as-tu mis dans ce malheur ? se plaignait-il à son sort.

841. — Dieu ! disait-il, quelle faute ai-je commise envers toi ? Dieu tout-puissant, pourquoi me sépares-tu de mes amis ? Pourquoi m'infliges-tu ce sort ? Déchiré de deux côtés, je me trouve dans un état plein de périls. Je mourrais sans regret ! Que le diable m'emporte !

842. — Un ami toucha mon cœur avec un bouquet de roses et le blessa. J'ai tenu ma parole, il ne l'a pas tenue. Si je perds cet ami, ô mon sort, c'en est fini avec les joies ; je ne veux pas avoir un autre ami, mes yeux ne le souffriraient pas.

843. — Il dit encore : — Ce qui m'étonne, c'est le désespoir d'un homme intelligent. À quoi bon se tourmenter, à quoi servent les larmes. Il vaut mieux réfléchir pour trouver un moyen approprié aux circonstances. Pour moi aussi, il vaut mieux retrouver ce brillant chevalier.

844. — Il se met à chercher ayant pourtant les larmes aux yeux ; il cherche, il crie, il appelle, passant ainsi les nuits et les jours. Pendant trois jours, il fouille nombre de ravins, de buissons, de forêts, de champs ; il ne trouve rien et chevauche désolé.

845. — Dieu ! disait-il, quel péché ai-je commis... quelle faute si grave ? Pourquoi m'infliges-tu cette peine, pourquoi cette cruauté ? Justicier, fais-moi justice ! Entends ma prière ; mets fin à ma vie et, par là, transforme mon malheur en joie.

846. — Marchant ainsi, désolé, il arriva sur une colline. Une plaine ensoleillée se déroulait devant lui ; il aperçut près d'un buisson un cheval moreau, la bride sur le cou. Il est là, s'écrie Avthandil, il n'y a pas de doute.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

847. — À cette vue, son cœur bondit, illuminé de joie. L'allégresse du cœur le transformait ; rose, rubis et cristal reprirent l'éclat de leur couleur. Avthandil descendit la pente en coup de vent, sans détacher ses yeux du cheval qui broutait.

848. — Lorsqu'il vit Tariel, son visage se contracta de douleur. Tariel était assis, défiguré, le vêtement déchiré, les cheveux épars ; il n'entendait rien et paraissait prêt à rendre l'âme.

849. — D'un côté gisait un lion abattu, de l'autre son sabre couvert de sang ; non loin était une tigresse inanimée, écrasée sur la terre. Les larmes coulaient des yeux de Tariel comme d'une source, tant son cœur se consumait.

850. — Tariel n'avait plus la force de remuer les yeux et restait sans connaissance, au seuil de l'autre monde. Avthandil saute à bas de son cheval, appelle Tariel par son nom, tente de le ranimer par la parole, mais peine inutile ! C'est le moment où le frère va faire preuve de fraternité.

851. — Il essuie les larmes de Tariel et lui dit : — Ne reconnais-tu pas ton Avthandil, qui s'est évadé pour toi et qui est possédé par ton amitié ? Tariel n'entendait rien, les yeux toujours mi-clos.

852. — Oui, tout cela se passa ainsi. Avthandil essuya les larmes de son ami et le ranima. C'est alors que Tariel le reconnut, l'embrassa et le prit dans ses bras comme un frère. Je prends Dieu à témoin que l'égal de Tariel n'a jamais vu le jour.

853. — Mon frère, dit-il, j'ai tenu ma parole, j'ai fait ce que je t'avais promis. Je te revois, mon serment est ainsi accompli. Maintenant, laisse-moi mourir ; la der-

nière prière que je t'adresse c'est de donner une sépulture à mon corps ; ne m'abandonne pas en pâture aux fauves.

854. — Que veux-tu dire ? s'écria Avthandil. Pourquoi t'entêter dans une mauvaise action ? Qui n'a pas été amoureux ? Qui n'en a pas souffert ? Mais aucun autre humain n'a fait ce que tu veux faire ! Pourquoi cèdes-tu à Satan ? Pourquoi veux-tu te donner la mort ?

855. — Si tu es sage, et tous les sages sont d'accord sur cette règle qu'un brave doit être brave, il vaut mieux pleurer moins. Au cours du malheur il faut être dur comme un ciment. C'est par sa propre incompréhension que l'homme échoue dans son bonheur.

856. — Tu es sage mais tu ne te conformes pas aux règles de la sagesse. Quel désir pourrais-tu réaliser en pleurant dans les déserts et en rôdant parmi les fauves ? Si tu fuis le monde, tu n'atteindras jamais celle pour laquelle tu te meurs. Pourquoi rouvres-tu ta blessure ?

857. — Qui n'a pas connu l'amour, qui n'a pas été en flamme ? Qui n'en a enduré des souffrances à en perdre la raison ? Rien d'extraordinaire à cela. Pourquoi t'exaspères-tu ? Ignores-tu que nul n'a jamais cueilli une rose sans épines ?

858. — On a demandé à la rose : — Qui t'a créée si belle de forme et de couleur ? N'est-ce pas étonnant que tu sois entourée d'épines ? Et pourquoi ne peut-on te cueillir sans se blesser ? Elle a répondu : — On trouve ce qui est doux par ce qui est amer. Mieux vaut ce qui est rare. Si la beauté abondait, elle n'aurait plus aucun prix.

859. — Si la rose sans âme et sans esprit s'exprime ainsi, quel humain pourrait moissonner la joie sans

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

avoir fait des efforts au préalable ? Toute autre manière de réussite est toujours quelque peu entachée de crime. Pourquoi te plains-tu de ton sort ? Qu'a-t-il d'inouï ?

860. — Écoute-moi, enfourche ton cheval et allons-nous en gaiement. Ne t'abandonne pas aux rêves qui t'obsèdent. Agis contre tes désirs, ne te laisse pas balloter au gré de tes impulsions. Voilà ce que tu as à faire. Je te le dis franchement.

861. — Mon frère, répondit Tariel, que dirai-je ? Je ne peux même pas remuer la langue. Je n'ai même pas la force d'écouter tes paroles. Crois-tu donc qu'il soit facile de supporter patiemment le châtement que j'endure ? Me voilà acculé à la mort. L'heureux moment approche.

862. — Moribond, je fais cette prière et je ne demande rien de plus : qu'amants, séparés ici-bas, nous soyons réunis là-haut ; que nous nous revoyions dans la joie sans mélange. Amis, venez m'ensevelir, venez jeter de la terre sur ma fosse !

863. — Comment des amants ne voudraient-ils pas se rencontrer ? Comment se trahiraient-ils ? Je vais heureux, vers elle qu'elle vienne vers moi ! Elle pleurera et me fera pleurer... Demande à Asmath quelle est la force de notre amour.

864. — Sache donc une fois pour toutes que je te dis la vérité : je meurs ! Laisse-moi, il ne me reste que peu de temps à vivre et je ne sers à rien, ni vivant ni mort. Mes éléments se dissolvent et retournent au séjour des ombres.

865. — Que veux-tu dire encore ? Je n'ai plus le temps d'écouter ; la mort me tient, il ne me reste qu'un

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

souffle de vie. L'existence me fait horreur plus que jamais. Je vais rejoindre la terre, humide de mes larmes.

866. — De quelle sagesse parles-tu ? Un fou est-il capable d'agir sagement. De telles paroles sont déplacées quand on parle à un homme perdu. La rose ne peut vivre sans soleil elle est vouée à la mort. Laisse-moi donc, je n'ai ni le temps ni le désir de t'écouter.

867. — Avthandil insista avec tous les mots que son esprit et son cœur pouvaient lui suggérer : — Ma vie, est-elle donc tout à fait inutile pour toi ? demanda-t-il. N'est-il pas stupide de se faire tant de mal à soi-même ? Mais il ne put le convaincre d'aucune façon.

868. — Il dit enfin : — Eh bien ! puisque tu ne veux rien entendre, je ne t'ennuierai plus. J'ai eu tort de parler inutilement. Si tu préfères la mort, soit ! Que la rose se fane ; elle est fanée déjà. Mais je te demande une chose, accorde-la moi !

869. — J'ai quitté les cils de jais projetant l'ombre sur le cristal rose ; je suis parti sans considération pour personne ; le roi n'a pu me retenir par son amour paternel et, maintenant, tu ne veux plus de moi, tu me repousses. Belle récompense, en vérité.

870. — Ne me renvoie pas avec une blessure au cœur et fais-moi un seul plaisir : monte à cheval. Je voudrais te revoir à cheval, toi, l'objet de mon admiration ; je serai peut-être soulagé du chagrin que j'éprouve ; je partirai et tu resteras comme tu le désires.

871. — Monte ! insistait-il, avec douceur et caresses. Il n'ignorait pas que la marche dissiperait le chagrin de Tariel, agiterait le roseau de son corps et le jais de ses paupières. L'infortuné consentit. Avthandil heureux cessa de gémir et de se plaindre.

872. — Il amena le cheval de Tariel et mit celui-ci doucement en selle. Il l'entraîna vers les champs, faisant ainsi balancer son beau corps. Après un certain temps, la marche bienfaisante produisit son effet.

873. — Avthandil racontait à Tariel de belles choses. Cherchant à le distraire, il ne lui ménageait pas le charme des paroles susceptibles d'infuser la jeunesse même dans les oreilles d'un vieillard. Le chagrin dissipé, Tariel se montrait plus accessible.

874. — Quand il vit l'état de Tariel s'améliorer, une grande joie illumina le visage du guérisseur. Bel esprit entre les esprits, objet d'envie pour les ignorants, Avthandil disait des mots spirituels à cet insensé original quêtait son ami.

875. — L'entraînant peu à peu dans la conversation, il lui dit soudain, sans préambule : — Je voudrais te demander une chose, dis-moi la vérité : cette écharpe que tu as reçue de ta bien-aimée, comment l'apprécies-tu ? Quelle estime lui portes-tu ? Réponds-moi et je ne dirai plus rien.

876. — L'autre répondit : — Quelle appréciation pourrais-je te donner sur une chose inestimable ? C'est toute mon existence, c'est le souffle de ma vie et je la place au-dessus de tout ce qui existe ici-bas, au-dessus des éléments de la nature, de la nature elle-même... Question déplacée que la tienne et qui laisse un goût plus acide que le vinaigre.

877. — Avthandil dit alors : — J'attendais justement cette réponse. Mais permets-moi de te faire observer ceci : ne vaudrait-il pas mieux conserver Asmath que cette écharpe ? Je n'approuve pas ton attitude.

878. — Tu portes cette écharpe, œuvre d'un admirable ouvrier, mais chose sans âme, sans parole, sans connaissance, et tu repousses Asmath créature vivante et dévouée est-ce bien sensé ? Asmath, ta première confidente et, depuis, ta sœur adoptive.

879. — Asmath qui servait de lien à ton amour ! Ta compagne dévouée jusqu'à la damnation, tu l'as abandonnée, tu ne veux pas la revoir. Ne crieras-tu pas avec moi : bravo, pour cet acte de justice ?

880. — Tu as raison, sans aucun doute, répondit Tariel la pauvre Asmath est à plaindre, condamnée à vivre dans le rêve du passé et dans la solitude. Je n'avais plus d'espoir de vivre et tu es arrivé à temps pour me sauver. Puisque je reste vivant, allons la voir, bien que je sois encore en plein désarroi.

881. — Avthandil acquiesça et tous deux prirent aussitôt le chemin des grottes. Je n'entreprendrai pas de faire leur éloge ! L'éloge de leurs dents comparables à des perles fines, de leurs bouches semblables aux pétales fendus d'une rose. L'éloquence tirerait le serpent de son antre.

882. — Avthandil disait : — Je suis prêt à te sacrifier mon esprit, mon âme, mon cœur, mais toi, change d'attitude, ne rouvre pas ta plaie. À quoi bon ta culture intellectuelle, si tu ne veux pas t'en rapporter aux enseignements des philosophes. Si tu ne suis pas ces enseignements, ils restent comme un trésor enfoui sous la terre.

883. — Pourquoi te désespérer ? Ce n'est pas un moyen. Ignores-tu que nul ne périt sans la permission de la providence ? La rose peut vivre des jours dans

l'attente du soleil. De la chance, de la persévérance et, Dieu aidant, la victoire te sourira.

884. — Cette leçon, dit Tariel, vaut plus que le monde entier. On aime l'instructeur quand on est intelligent ; il est intolérable quand on est imbécile. Mais que pourrais-je faire ? Comment tiendrais-je tête au destin, étant réduit en cendres ? Tu es toi-même dans une situation comparable à la mienne et je m'étonne que tu ne trouves pas un mot pour me justifier.

885. — La résine porte en elle la chaleur du feu, c'est pour cela qu'elle s'enflamme. Si elle tombait dans l'eau elle s'éteindrait. Hélas ! il n'y a pas d'eau dans le voisinage ! Un autre peut souffrir autant que moi, il faut bien le reconnaître, mais tu devrais savoir, toi, combien mon cœur se fond !

886. — Ce qui m'est advenu après ton départ, je vais te le raconter en détail et tu pourras me juger en toute connaissance de cause. Je t'ai d'abord attendu, mais cette attente me devint insupportable ; je ne pouvais plus rester à la grotte, l'envie me vint de faire une longue course à cheval.

887. — Après avoir parcouru cette savane que nous traversons, je me trouvai sur une colline où je vis un lion et une tigresse se rencontrer. Ils paraissaient amoureux et se rapprochèrent ; je les suivis des yeux avec intérêt, mais ce qu'ils firent soudain me remplit d'indignation.

888. — Je les avais pris pour des amants et ma douleur s'apaisait à leur vue. Mais après s'être flairés et caressés, les deux félins se jetèrent l'un sur l'autre, et se combattirent avec acharnement. Le lion poursuivait, la tigresse fuyait.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

889. — Ils se portaient l'un à l'autre, à coups de pattes et, de griffes, des blessures mortelles. La tigresse se déroba et, comme une femme, protégeait sa poitrine ; le lion la poursuivait avec rage sans que rien puisse le calmer.

890. — Je réproavais l'attitude du lion me disant : quelle folie que de faire du mal à ce qu'on aime ! Quelle lâcheté ! et, tirant mon sabre, je lui portai un coup à la tête et je le tuai. Il est libéré à présent des souffrances de ce monde.

891. — Rejetant alors mon sabre et sautant de cheval, j'attrapai à la main la tigresse ; j'avais envie de l'embrasser en souvenir de celle qui tient mon cœur en flamme. Cependant la tigresse rugissait et me griffait.

892. — Malgré tous mes efforts, je ne pus la calmer. Furieux, je la saisis, et d'un seul coup je l'écrasai sur la terre. Cela me rappela le jour où je m'étais brouillé avec ma bien-aimée. Quoi d'étonnant, alors, si je pleure à rendre l'âme !

893. — Voilà, mon frère, la source de la douleur qui m'a terrassé. Ne t'étonne donc pas si je suis resté dans la solitude et la désolation. Je voulais quitter la vie, mais la mort n'a pas voulu de moi. Et, sur ces mots, les larmes remontèrent aux yeux de Tariel.

RETOUR DE TARIEL ET D'AVTHANDIL
À LA GROTTÉ

894. — Avthandil le réconforta en lui disant Courage ! Ne meurs pas ! Ne mutile pas ton cœur. Dieu vient en aide à celui qui reste ferme dans le malheur. S'il avait voulu vous séparer à jamais, il ne vous eût pas réunis si tôt dans la vie.

895. — Le malheur poursuit l'amant, il remplit son cœur d'amertume mais, à la fin, il lui ménage de la joie à condition de ne pas succomber à ses premiers coups. Ces coups sont salutaires, ils font regarder la mort en face. Si l'amour rend fous les gens intelligents, il éduque les ignorants.

896. — Avthandil et Tariel arrivèrent à la grotte où Asmath, heureuse de les voir, accourut à leur rencontre, en versant des larmes à user les rochers. Ils s'embrassèrent, en proie à une profonde émotion.

897. — O Dieu, disait Asmath, tu es la plénitude de tout et tu nous combles de lumière céleste. Je voudrais te louer, ces louanges ne peuvent être exprimées dans aucune langue humaine. Gloire à toi, tu n'as pas voulu me noyer dans mes pleurs !

898. — O ma sœur ! fit Tariel, nous avons déjà connu de semblables heures. Le sort nous fait pleurer pour le rachat des jours de joie du passé, c'est sa vieille habitude ! Mais c'est toi qui me fais de la peine, car pour moi la mort ne serait qu'une délivrance !

899. — Il faut être fou ou sans conscience pour répandre l'eau quand on a soif. Et pourtant de mes yeux les larmes coulent sans fin, tandis que la sécheresse les

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

brûle et les détruit ! Hélas flétrie est la rose ! Éteint est l'éclat des perles !

900. — Avthandil pensait aussi à celle qu'il aimait : — Ma bien-aimée, se disait-il, comment puis-je respirer sans toi ! Loin de toi ma vie est vaine ; peux-tu seulement t'imaginer le feu qui m'embrase ?

901. — Non, la rose ne peut espérer vivre sans soleil et notre sort est le même que le sien lorsque le soleil disparaît à l'horizon. Courage, mon cœur ! Sois ferme comme un roc ! Ne meurs pas en attendant le jour où je La reverrais !

902. — Ils se taisaient. Asmath alla chercher une peau de léopard et l'étala à terre comme elle en avait l'habitude.

Tariel et Avthandil prirent place dessus et causèrent à leur gré.

903. — Ils firent rôtir de la viande à la broche et leur repas fut prêt, repas frugal et sans variété. Tariel n'avait pas la force de toucher à la nourriture. Après y avoir goûté, il rejetait les morceaux et n'en mangeait qu'une infime partie.

904. — Le chagrin, fût-il brûlant, diminue dans une certaine mesure auprès d'un ami qui parle à cœur ouvert, qui provoque le récit des malheurs de l'affligé, si celui-ci y consent.

905. — Les deux héros passèrent la nuit à se faire part de leurs mutuelles douleurs. À l'aube la conversation durait encore et se termina par une nouvelle confirmation de la foi jurée.

906. Pourquoi tant de mots ? dit Tariel, nous avons échangé notre foi par serment et cela suffit pour sceller

à jamais notre amitié. Dieu te récompensera de tout ce que tu as accompli pour moi.

907. — Fais-moi maintenant une grâce : ne te jette pas dans le feu, car celui qui me brûle n'est point nourri par une faible étincelle, tu ne pourrais l'éteindre, tu y serais brûlé toi-même. Pars donc, retourne chez toi où ton soleil t'attend.

908. — Ma délivrance n'est pas facile, même par celui qui créa le monde, c'est pourquoi je m'étourdis en courant à travers les champs. Ce qui convient à un homme de bon sens, je le faisais jadis, maintenant c'est le fardeau de la folie qui m'échoit.

909. — Que dirai-je en réponse ? répliqua Avthandil. Tes allusions sont celles d'un homme hautement cultivé. Comment Dieu pourrait-il ne pas te guérir de tes blessures, étant régénérateur de toute vie ici-bas ?

910. — Dieu a voulu vous mettre au monde, ton soleil et toi, avec une nature telle que, séparés l'un de l'autre, vous êtes plongés dans les pleurs. L'amour est toujours exposé aux coups du malheur, comprends-le. Mais vous, vous êtes destinés l'un à l'autre, cela ne fait pour moi aucun doute.

911. — Qu'est-ce qu'un brave s'il ne peut supporter le malheur ? On ne s'incline pas devant le malheur, ce n'est pas un personnage de salon. Courage donc ! Dieu est généreux, si la vie est avare. Redresse-toi ! Si tu t'y refusais, pardonne-moi, tu serais un âne.

912. — Écoute ce que je te dis, cela vaut bien une leçon. J'ai quitté mon soleil pour venir auprès de toi. Je lui ai déclaré Tariel a capté mon cœur, je te suis ici inutile, je dois donc voler vers lui afin de le secourir. Pourquoi attendre plus longtemps ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

913. — Elle m'a répondu : — Je te comprends, tu te montres généreux et brave. Je considérerai ton dévouement pour lui comme un service rendu à moi-même. — C'est donc sur son ordre que je suis parti et non point inconsidérément. Si je retourne là-bas à présent, comme un lâche, que répondrai-je si Elle me demande pourquoi je rentre ?

914. — Voici ce qu'il vaut mieux faire. Écoute ce que je te propose car pour réaliser une entreprise difficile, il faut avoir de l'esprit. Une rose fanée par suite de l'absence du soleil ne crée rien de durable. Prête-moi ton concours, sois vraiment mon frère.

915. — Continue de vivre, avec les mêmes habitudes que tu as prises, avec le même esprit, — tantôt sage, tantôt fou, selon le temps — de la manière à laquelle tu es accoutumé, et où tu voudras, pourvu que tu sois fort, que tu ne meures pas calciné et désespéré.

916. — Je te demande seulement de venir me retrouver dans un an et une semaine, ici même, dans ces grottes. J'aurai recueilli à cette époque tous les indices qui me sont nécessaires. Je t'assigne pour rencontre la saison des roses afin que la vue des roses t'avertisse, comme le jappement d'un chien.

917. — Si tu ne me retrouves pas ici au temps convenu, sache que je ne serai plus parmi les vivants. Mon absence sera un signe suffisant pour que tu sois convaincu de ma mort. Alors, tu auras le choix entre la joie et les pleurs, à ton gré.

918. — Ne t'afflige pas, surtout, de ce que je viens de te dire ! Je vais te quitter et je ne sais si je tomberai de cheval ou d'un navire ? Mieux vaut sur ce sujet rester muet comme une bête sans parole puisque j'ignore ce

que Dieu me prépare, ou le ciel dans son mouvement éternel.

919. — Eh bien, dit Tariel, je serai bref dans ma réponse. Tu n'écouterais d'ailleurs pas de longues paroles. Quand un ami ne vous suit pas, il faut le suivre, selon son désir, et attendre que tout s'explique.

920. — Attends que tout s'explique et tu verras que mon cas est inextricable ! Pour moi, tout m'est égal, rester ou m'en aller ; je ferai ce que tu me recommandes de faire en dépit de l'état de détresse où je suis. Mais, hélas ! ma vie peut s'éteindre pendant ton absence.

921. — Ainsi se termina l'entretien. Avthandil et Tariel montèrent à cheval, partirent à la chasse et abat-tirent quelques pièces de gibier. Ils revinrent le cœur gros à éclater. La pensée que le lendemain verrait leur séparation leur déchirait le cœur.

922. — Lecteurs de mes vers, n'avez-vous pas, vous aussi, les yeux mouillés de larmes ? Pauvre cœur ! Quel sort est le sien, s'il se perd et se volatilise pour un autre cœur ! Partir c'est mourir, c'est mourir pour ce qu'on aime. Quiconque n'aurait pas éprouvé les affres de la séparation ne saurait jamais comprendre ce que représente ce douloureux moment.

923. — Le lendemain, après avoir quitté Asmath, les deux hommes montèrent à cheval. Tariel, Asmath, Avthandil, donnèrent libre cours à leurs larmes. Tous trois, ils firent de leurs joues des oriflammes rouges. Les deux lions s'éloignèrent vers les domaines des fauves.

924. — Tandis qu'ils descendaient les pentes, Asmath pleurait et se lamentait : — O lions ! sujets de chants et de légendes ! le soleil vous a brûlés, vous, les

astres du ciel ! Hélas ! que de pleurs pour moi, que de souffrances incessantes.

925. — Avthandil et Tariel ayant chevauché ensemble tout le jour, arrivèrent au bord de la mer et s'arrêtèrent au souffle du large. Ils ne se séparèrent pas encore cette nuit-là et se partagèrent le feu une fois de plus. Les adieux étaient pénibles, ils pleurèrent à l'avance pour les jours qui devaient les séparer.

926. — Enfin, Avthandil dit à Tariel : — Assez de larmes ! Pourquoi as-tu abandonné Pridon qui t'avait fait cadeau de son cheval ? C'est par là que j'irai d'abord chercher la trace du passage de ton soleil. J'y vais donc, indique-moi le chemin qui conduit chez ton frère d'adoption.

927. — Tariel lui donna les indications nécessaires en précisant la direction autant que possible : — Marche du côté du levant et suis toujours le bord de la mer. Si tu trouves Pridon, informe-le de ma vie, car il te demandera des nouvelles de son frère.

928. — Les deux amis abattirent une chèvre et allumèrent leur feu au bord de la mer. Ils firent un repas qui convenait à leur triste situation et passèrent la nuit étendus sous un arbre. O vie perfide, tantôt tu es large, tantôt tu es avare !

929. — Ils se levèrent à l'aube pour se dire adieu ; ils s'embrassèrent. On en dit que jamais rien de si déchirant ne s'était offert au monde, tant leurs larmes jaillissaient comme d'une source. Ils restèrent longtemps enlacés, le cœur cloué contre le cœur.

930. — Ils se séparèrent en se donnant à eux-mêmes des coups d'ongles et en s'arrachant les cheveux. L'un en amont, l'autre en aval, ils marchaient dans la brous-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

saille, au hasard. Tant qu'ils restèrent visibles l'un pour l'autre, ils échangèrent des cris, le visage défiguré par la douleur. Le soleil se cachait en les voyant si affligés.

INVOCATION D'AVTHANDIL AUX ASTRES

931. « O monde d'ici-bas, tu es plein de tourments ! Ceux qui se fient à toi pleurent comme moi-même. O Nature ! où mènes-tu les humains ? Où creuses-tu leur sépulcre ? Mais Dieu est clément, il nous réserve sa grâce. » La voix d'Avthandil monte jusqu'au ciel : « Le torrent de mon sang bondit dans mes veines et me brûle comme auparavant, dit-il. La séparation aujourd'hui, m'est aussi dure que me fut jadis la montée vers le ciel que j'ai atteint. Les hommes ne sont pas égaux ; il y a entre eux des différences de niveau et de grandes distances. »

933. — Les bêtes sauvages purent s'abreuver des larmes d'Avthandil dont la douleur ne se calmait pas. Le souvenir de Thinathine mettait le comble au feu dévorant qui le brûlait. Sa bouche de cristal à bordure de corail projetait ses rayons.

934. — La fleur de son visage était inondée de larmes, la branche du cyprès était toute secouée, le cristal et le rubis prenaient une couleur violacée et bleuâtre. Avthandil bravait la mort avec mépris mais souffrait... « Pourquoi m'étonner des ténèbres, s'écriait-il, puisque tu m'as abandonné, ô mon Soleil ! »

935. — Le jour il s'adressait à l'astre radieux : « Soleil tout pareil aux joues de Thinathine, disait-il, tu lui ressembles et elle te ressemble. Comme elle, tu éclaires le monde. Ta lumière me réjouit et, des yeux, je suis ta course dans l'espace ; mais pourquoi ne réchauffes-tu pas aussi mon cœur glacé ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

936. — « Privée du soleil durant quelques semaines d'hiver la fleur se gèle ; moi, hélas ! j'ai quitté deux soleils ; mon cœur pourrait-il ne pas en ressentir de mal, lui qui ne possède pas l'insensibilité de la pierre ! L'ablation des chairs lacérées ne guérit pas la blessure et le couteau provoque l'enflure. »

937. — Chemin faisant, il implore le ciel, il s'adresse au soleil : « Soleil, puissance suprême, toi qui élèves parfois des humbles jusqu'à la royauté, je t'en supplie, ne me prive pas de ma bien-aimée, ne change pas pour moi le jour en ténèbres.

938. — « Saturne ! augmente mes larmes et mes douleurs ; peins mon cœur de noir, jette-moi dans les tourments, charge-moi de chagrin comme un âne d'un fardeau, mais dis-lui à Elle : N'abandonne pas Avthandil car il est à toi et c'est pour toi qu'il pleure !

939. — « Jupiter ! le plus juste et le plus sage des astres, j'ai recours à ta loyauté. Viens rendre la justice ! N'accable pas l'innocent contre ta conscience, car je suis innocent. Cesse de me faire souffrir.

940. — « Toi, Mars, frappe-moi avec ta lance, teins-moi en rouge du flot de mon sang, mais fais-lui comprendre combien je l'aime. Tu sais que mon cœur déchiré et calciné se réduit en cendres.

941. — « Vénus ! protège-moi des flammes allumées par Celle dont la bouche est pleine de perles encadrées par le corail des lèvres. Vénus, tu répands tes charmes pour capter des cœurs que tu abandonnes après y avoir semé le délire.

942. — « Mercure ! tu es l'image de mes jours. Le soleil m'entraîne et me brûle. Prends ce lac de mes lar-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

mes, prends ce roseau flexible, et mets-toi à écrire mes souffrances indicibles.

943. — « Lune, astre des nuits, pitié ! Comme toi, je mincis, ou je m'emplis de clarté selon la marche du soleil. Le soleil me donne une forme vigoureuse ; le soleil me réduit à un fil ; je grandis et je décrois, selon sa volonté. Ne peux-tu pas, ô astre du soir, lui dire au moins que je suis tout à Elle ?

944. — « Les astres peuvent tous confirmer les souffrances que j'endure pour ma bien-aimée. J'en prends à témoins les sept que j'ai cités : le Soleil, Mercure, Jupiter et Saturne, la Lune, Vénus et Mars ! »

945. — Puis Avthandil dit à son cœur : « Le suicide n'est jamais qu'une affaire de Satan. C'est pendant les jours de malheur et non pas aux jours de joie, qu'il faut tenir ferme et sécher ses larmes.

946. — Si je reste vivant, je la reverrai sûrement ; cessons donc de gémir. » Il se mit à chanter, quoique ses yeux fussent emplis de pleurs : le chant du rossignol n'avait pas plus de charme.

947. — En entendant cette voix les fauves s'approchaient, les pierres bondissaient hors du lit des torrents. Toute la nature écoutait et admirait le héros qui chantait des airs tristes, tandis que ses larmes coulaient.

AVTHANDIL CHEZ PRIDON

948. — Soixante-dix jours le jeune chevalier suivit le bord de la mer. Il aperçut au large des marins qui mettaient le cap vers la côte ; il les attendit et leur demanda : — Qui êtes-vous ? Je vous prie de me dire à qui est ce royaume ? À quelle voix obéissent ses habitants ?

949. — Ils répondirent : — Bel homme de figure et de stature (nous te faisons d'abord ce compliment parce que tu nous as frappés et charmés par ta beauté) ici, est la frontière de la Turquie, pays voisin. Qui nous sommes ? Nous allons te l'expliquer si ton charme nous le permet.

950. — Sur ce pays règne Nouradin-Pridon, roi brave et puissant, cavalier habile. Nul ne peut lui porter le moindre dommage. C'est lui qui est notre souverain, pareil à l'astre qui nous envoie ses rayons du ciel.

951. — Mes amis, dit Avthandil, je suis heureux de vous avoir rencontrés. Je cherche justement votre roi ; indiquez-moi la direction à prendre pour le trouver et quelle est la longueur du chemin ? Les marins le guidèrent en suivant le bord de la mer.

952. — Voilà le chemin qui mène à Mulghazanzar, expliquèrent-ils. Tu verras là-bas notre roi, redoutable guerrier. Dans dix jours tu seras près de lui, toi, cyprès de stature et rubis de couleur ! Hélas, tu nous as conquis, et déjà ton charme nous possède.

953. — Cela m'étonne, mes amis, répondit le jeune homme : comment les roses d'hiver, dépourvues de couleur, pourraient-elles vous charmer à tel point ? Il

eût fallu me voir au moment où, libre et fier, j'étais la joie des yeux qui me regardaient.

954. — Ils se séparèrent. Avthandil, à la taille de cyprès et au cœur de fer, reprit son chemin. Il chevauchait s'entretenant avec ses pensées. Ses larmes coulaient, inondant le cristal de son visage.

955. — Les étrangers qu'il rencontrait s'empres-
saient de le servir. Ils venaient le voir, ils l'admiraient, tâchaient de le retenir et ne le laissaient partir qu'avec regret. Ils lui donnaient des guides et tous les renseignements qu'il demandait.

956. — Il approchait de Mulghazanzar, lorsqu'il vit une troupe qui semblait chasser. Elle faisait cercle tout autour d'un champ. On tirait des armes et l'on criait, fauchant les bêtes comme des gerbes.

957. — Un homme vint se prosterner devant lui. Avthandil lui demanda des renseignements sur la troupe : — Que signifie tout ce bruit ? L'autre répondit : — C'est Pridon, roi de Mulghazanzar, qui chasse et qui a fait fermer les issues du champ et des taillis voisins.

958. — Avthandil, joyeux, se dirigea vers la troupe. Je ne pourrais décrire sa beauté. Tout comme le soleil, s'il s'éloigne, il sème le froid ; s'il approche, il brûle ; le corps flexible comme un roseau, il séduit tous ceux qui le voient.

959. — Un aigle apparut soudain dans le ciel, au-dessus du champ encerclé par la troupe. Le jeune homme se dressa sur sa selle, tira son arc et abattit l'oiseau qui tomba ensanglanté. Avthandil sauta de cheval, coupa les ailes de l'aigle et enfourcha de nouveau son cheval avec allégresse.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

960. — En le voyant, les chasseurs abandonnèrent la chasse, rompirent leur cercle et vinrent vers lui. Les uns caracolaient tout autour de lui, les autres le suivaient de loin sans oser lui demander Qui es-tu ?

961. — Pridon se tenait sur une colline. Quarante hommes, tous bons chasseurs, l'entouraient. Avthandil se dirigea vers lui, suivi de la troupe débandée. Pridon se fâcha, surpris de ce désordre.

962. — Il dépêcha un esclave auprès de la troupe afin de savoir pourquoi elle avait rompu le cercle et où elle allait si aveuglément. L'esclave s'élança aussitôt et, voyant le beau corps de cyprès, s'arrêta ébloui en oubliant ce qu'il devait dire.

963. — Mais Avthandil lui tint ces propos : — Annonce à ton maître que je suis un étranger, éloigné de ma patrie, frère juré de Tariel et envoyé auprès de lui.

964. — L'esclave s'en alla porter la nouvelle à Pridon. J'ai vu, annonça-t-il, un soleil venu, semble-t-il, pour luire en face de celui des cieux ; son rayonnement ravirait n'importe qui. Il se dit frère de Tariel et venu pour voir Pridon.

965. — Ayant entendu le nom de Tariel, Pridon ressentit une vive émotion, les larmes lui montèrent aux yeux, son cœur s'attendrit ; c'était comme une brise qui effeuillait une rose, comme une ondée qui se pressait sous les cils.

966. — Pridon descendit rapidement la colline, s'avança à la rencontre d'Avthandil et échangea avec lui des mots d'éloge et de bienvenue. Le regardant, il pensait : — Oui, c'est un soleil ! La réalité dépassait ce que l'esclave lui avait annoncé. Tous deux descendirent de cheval et s'embrassèrent.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

967. — Ils s'embrassèrent, sans se gêner du fait qu'ils venaient à peine de faire connaissance. Le jeune homme plut à Pridon et Pridon au jeune homme. Tous deux rayonnaient comme le soleil. On n'aurait pu trouver des êtres pareils ailleurs au monde.

968. — Les sujets de Pridon accueillirent Avthandil avec enthousiasme. Ils lui décernèrent des éloges flatteurs. Le soleil éclipse les étoiles lorsqu'il passe tout près d'elles. La chandelle n'éclaire rien pendant le jour, mais elle scintille pendant la nuit.

969. — Ils montèrent à cheval et se dirigèrent vers le palais de Pridon. La chasse prit fin ainsi que l'hécatombe. Les troupes se bousculaient pour voir Avthandil. Comment, disait-on, un être pareil a pu être créé !

970. — Avthandil dit à Pridon : — Je sais que tu attends impatientement mon récit. Tu voudrais savoir qui je suis, d'où je viens, ainsi que la façon dont j'ai connu Tariel, et pourquoi je me dis son frère. C'est lui qui m'appelle son frère bien que je sois à peine digne d'être son esclave.

971. - Je suis sujet du roi Rostevan ; j'ai grandi en Arabie, je suis le chef de l'armée, on m'appelle Avthandil. Issu d'une grande famille j'ai reçu une éducation royale. Redouté et estimé, j'ignore toute rivalité.

972. — Un jour le roi partit pour la chasse. Dans la plaine nous rencontrâmes Tariel, il pleurait à chaudes larmes. Nous en fûmes étonnés et nous voulûmes l'approcher mais il ne le permit pas. Nous en fûmes offensés, ne connaissant pas le feu dont il était dévoré.

973. — Le roi jeta ses troupes à sa poursuite pour le saisir. Tariel les massacra ; le combat ne fut pas long.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

Les uns eurent les épaules brisées, les autres passèrent au trépas.

On comprit alors que ce héros, tel le char de la lune, ne retournerait pas en arrière.

974. — Le roi voyant l'échec de son plan, monta à cheval et attaqua lui-même. Tariel reconnut le roi et, pour éviter un conflit direct avec lui, laissa libre cours à l'élan de son cheval et disparut à nos yeux.

Nous le cherchâmes sans retrouver la trace de ses pas. Nous supposâmes un maléfice. Le roi tomba, dans la tristesse, il ajourna festins et réceptions. Quant à moi, je ne pus supporter le mystère de cette apparition ; je partis secrètement à sa recherche, l'esprit inquiet et curieux.

976. — J'ai cherché pendant trois ans sans connaître le sommeil. Je rencontrai des Chinois, blessés par lui, qui me mirent sur sa trace. Je retrouvai enfin la rose, mais jaunie, sans éclat et sans couleur. Tariel m'accueillit avec douceur et m'aima comme son frère.

977. — Il s'était emparé des grottes des Dévis après une lutte sanglante. Seule Asmath l'accompagnait. Lui était dévoré par la flamme de son amour. Hélas ! je suis loin de lui ! Malheur à moi !

978. — La femme reste seule à la grotte, toujours en larmes. Comme un lion, il chasse pour elle des lionceaux dont il lui apporte la chair ; mais il ne peut rester à la même place et ne veut voir aucune créature humaine hormis cette femme.

979. — Il me raconta son étonnante histoire et celle de sa bien-aimée. La langue ne saurait dire tous les malheurs qu'ils ont vécus. Il meurt sous l'étreinte du désir de revoir son ensevelisseuse.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

980. — À l'instar de la lune il est toujours en marche, il ne s'arrête pas. Il monte le cheval que tu lui as donné, il ne le quitte presque jamais. Il fuit tout être doué de la parole ; il fuit les hommes comme une bête sauvage. Malheur à moi qui me souviens de lui !

981. — La détresse de ce héros me saisit, elle me brûla le cœur. La pitié que je ressentis pour lui me fit perdre la raison. Je voulus rechercher sa bien-aimée sur terre et sur mer. Je retournai d'abord dans mon pays voir mes souverains en proie à la tristesse.

982. — Puis je les quittai malgré la défense du roi. Je quittai aussi mes troupes déplorant mon départ ; je partis clandestinement mettant ainsi un terme à mes angoisses. Depuis, je recherche çà et là le remède aux malheurs de Tariel.

983. — C'est lui qui m'a conté l'histoire de votre fraternité. Et je te trouve, toi, digne de tous éloges. Indique-moi le côté vers lequel je dois porter mes recherches, afin de trouver cette femme, source de joie pour ceux qui la contemplent et cause d'agitation pour ceux qui ne la voient pas.

984. — Pridon répondit avec le même ton d'attendrissement qu'Avthandil. Ils versèrent des larmes. Leur cœur était angoissé et leurs joues inondées par un torrent qu'ils ne contenaient point.

985. — Des lamentations se firent entendre parmi les troupes. Les uns se griffaient le visage, les autres déchiraient leurs vêtements. Pridon lui-même se lamentait à haute voix. Séparé de Tariel depuis sept années il mesurait le mensonge et la duplicité de la vie ici-bas.

986. — Pridon s'exclama en pensant à son ami : — Quelles louanges pourrait-on t'adresser à toi

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

qui es au-dessus des louanges. Tu es le soleil sur la terre, tu diriges le char du soleil sur l'univers, tu es la joie et la vie de ceux qui te suivent, tu es la lumière du ciel qui brûle et anéantit !

987. — Depuis le jour où je t'ai quitté la vie m'est devenue détestable. Bien que tu ne m'accordes aucune pensée, je ne pense qu'à toi. Tu peux exister sans moi, mais je souffre dans ma solitude. Se brise cette vie sans toi !...

988. — Pridon prononça ces paroles avec véhémence. Avthandil et lui poursuivirent leur chemin sans plus parler. Avthandil captait l'attention générale par le charme qui se dégageait de sa personne, du lac noir de ses yeux encadrés par des cils de jais.

989. — Ils arrivèrent à la ville où le palais fastueusement embelli et paré de tous les insignes royaux les attendait. Les esclaves richement habillés se tenaient debout dans un ordre parfait. Tous regardaient Avthandil avec amour et admiration.

990. Une grande réception commença. Les notables alignés en ordre formaient de chaque côté du roi cent rangées. Au milieu d'eux Pridon et Avthandil prirent place, tous deux comparables au diamant et au rubis sertis de cristal et de jais.

991. - Puis commença un grand festin avec les meilleurs vins. Avthandil fut l'hôte le plus honoré. La vaisselle brillait toute neuve, éclatante, et les cœurs étaient conquis par la beauté du chevalier.

992. — Ce jour-là on but et on mangea jusque fort tard. Le lendemain matin, Avthandil prit un bain. Autour de lui il y avait un grand luxe de soieries ; on

lui apporta un riche vêtement et on lui mit une ceinture d'un prix inestimable.

993. — Il passa quelques jours dans ce palais bien qu'il songeât au départ. Il chassait avec Pridon et ne manquait aucun de ses coups quand il tirait de près ou de loin, ce qui n'était pas sans porter quelque blessure à l'amour-propre des tireurs renommés.

994. — Écoute-moi, dit-il à Pridon, j'ai beaucoup de peine de te quitter, mais une autre préoccupation me guide et m'entraîne. Un long chemin me reste à parcourir, une affaire urgente m'appelle, il m'est impossible de rester davantage.

995. — Je ne pourrai te dire adieu sans verser des larmes, mais le moment est venu, je dois partir, si pénible que cela soit. Pour un voyageur, rester c'est perdre du temps, il doit y penser. Viens, montre-moi l'endroit où tu as vu la femme-soleil.

996. — Je n'ai rien à objecter, dit Pridon, je sais de quelle blessure tu as été frappé. Pars donc, que Dieu te guide et te protège contre tes ennemis : mais comprends-tu combien ton départ me fait de peine ?

997. — Je te le dis, il ne faut pas que tu t'en ailles seul. Je te donnerai des esclaves, prends-les, ainsi que des armures et des bêtes de somme : un mulet et un cheval. Si tu ne les prends pas, tu le regretteras.

998. — Il fit venir quatre esclaves de confiance et leur donna des armures complètes avec jambières et cottes de maille, plus soixante mesures d'argent, et un cheval incomparable avec sa selle et son harnachement.

999. — Pridon chargea un mulet au pied fort et monta à cheval pour accompagner Avthandil. La pers-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

pective de la séparation l'affligeait. Si le soleil ne nous avait pas quittés, disait-il, l'hiver ne serait pas glacial.

1000. — Le bruit du départ d'Avthandil se répandit, semant la tristesse. Les marchands de fruits se ruèrent sur son passage. Le bruit qu'ils faisaient rappelait le roulement d'un tonnerre lointain. Ils disaient : — Le soleil nous a quittés, hélas !

1001. — Pridon et Avthandil traversèrent la ville et arrivèrent au bord de la mer, à l'endroit où Pridon avait vu cette femme comparable au soleil. Ils arrosèrent ce lieu de leurs larmes et Pridon refit le récit de la mystérieuse apparition :

1002. — C'est ici que deux esclaves amenèrent dans un bateau la beauté aux dents éclatantes, aux lèvres de rubis, sous un voile noir. J'éperonnai mon cheval, décidé à m'emparer d'elle par mon sabre et par mes bras. Ils m'aperçurent de loin et s'enfuirent ; leur embarcation n'était pas plus visible qu'un oiseau du large...

1003. — Les deux hommes s'embrassèrent de nouveau en pleurant. Ces tristes images augmentaient la souffrance des adieux. Ils se séparèrent comme des frères. Pridon restait immobile tandis que le bel Avthandil s'éloignait.

AVTHANDIL À LA RECHERCHE DE NESTANE-DAREDJANE

1004. — Avthandil, beau comme un astre dans une nébuleuse, poursuit son chemin. Il pense toujours à Thinathine et ce souvenir est la seule consolation de son cœur. « Je t'ai quittée, je t'ai quittée, ma bien-aimée, toi qui détiens le baume de ma blessure !

1005. — Mon cœur, en proie à la brûlure d'un amour héroïque, a pris la dureté d'un roc ; le fer même de la lance ne saurait lui porter une blessure. Toi, ma bien-aimée, tu es la cause de cette métamorphose de ma vie. »

1006. — Avthandil suit le bord de la mer escorté de quatre esclaves. Il s'efforce par tous les moyens de découvrir l'objet du salut de Tariel. Jour et nuit, il pleure, submergé par une vague de larmes. Les humains lui paraissent semblables à des fétus de paille.

1007. — Il engage la conversation avec les voyageurs qu'il rencontre sur sa route et les interroge sur l'objet de ses recherches. Il passe ainsi une centaine de jours. Arrivé sur une hauteur il aperçoit des chameaux chargés de marchandises et des caravaniers se tenant debout, en proie à une grande anxiété.

1008. — Immobiles au bord de la mer, indécis et inquiets, les caravaniers ne savaient que faire. Avthandil leur adressa un salut. — Marchands, qui êtes-vous ? leur demanda-t-il.

1009. — Ussam, chef de la caravane et homme intelligent, lui répondit par des éloges et lui souhaita la bienvenue, conformément à l'usage. — Soleil, dit-il à Avthandil, tu arrives pour notre joie et pour notre

bonheur ; descends de cheval, je vais t'expliquer notre situation et notre affaire.

1010. — Avthandil mit pied à terre, et l'autre continua : — Nous sommes des marchands de Bagdad ; nous professons la religion de Mahomet ; nous ne buvons jamais de vin et nous faisons le commerce avec les villes maritimes ; nous sommes riches, nous avons toutes sortes de marchandises, d'une valeur considérable.

1011. — Nous avons trouvé là, sur le bord de la mer, un homme inanimé. Nous lui portâmes secours, il reprit ses sens et put articuler quelques mots. Nous lui demandâmes : — Qui es-tu, malheureux ? Que cherchais-tu là ? Il nous répondit : — Arrêtez-vous ! car si vous vous aventurez plus loin, vous serez perdus !

1012. — Nous étions nous-mêmes partis d'Égypte en caravane et nous avons pris le large avec des marchandises de toutes sortes. Des pirates ont anéanti notre bateau à coups de bélier. Tous mes compagnons ont péri. Comment suis-je venu là, je n'en sais rien.

1003. — C'est là, dit Ussam, la cause de notre perplexité. Comprends, ô Lion et Soleil, que si nous retournons en arrière nos marchandises seront avariées, et que si nous prenons le large nous risquons d'être massacrés. Or nous ne pouvons pas affronter un combat.

1014. — Avthandil répondit : — Qui hésite ne vaut rien et perd seulement son temps. Ce qui est décidé là-haut arrivera ; l'avenir est écrit. J'assume la responsabilité du sang, s'il est inévitable de le répandre. Mon sabre se brisera sur ceux qui oseraient vous attaquer !

1015. — Les caravaniers accueillirent cette déclaration avec des cris de joie. — C'est un jeune guerrier, dirent-ils, il n'a pas peur comme nous ; il est sûr de lui-

même, soyons tranquilles nous aussi. Ils s'embarquèrent donc et s'éloignèrent aussitôt du rivage.

1016. — Ils voguèrent sans difficultés par un temps agréable. Avthandil, devenu leur chef, les conduisit avec courage. Le bateau des pirates apparut muni d'un mât très long portant à son extrémité un bélier pour le combat.

1017. — Les pirates déclenchèrent aussitôt une attaque avec cris et bruits d'armes. La caravane était frappée de peur devant le nombre des assaillants. — Ne craignez pas leur audace, cria Avthandil ! je les massacrerai tous, ou je trouverai aujourd'hui la mort !

1018. — Sans la volonté du ciel rien ne m'arrivera, toutes les armées de la terre fussent-elles contre moi ! Mais si la providence le veut je ne survivrai pas et la lance qui m'est destinée est déjà prête ; ni forteresse, ni amis, ni frères, rien ne saurait me sauver. Qui en est convaincu est intrépide comme moi !

1019. — Vous, marchands, vous êtes poltrons et ne connaissez rien à l'art de la guerre. Ne vous exposez pas au tir des flèches, cachez-vous au fond du navire. Laissez-moi seul, vous allez voir comment je me servirai de la force de mes bras et comment le sang jaillira du bateau des pirates !

1020. — Avthandil revêtit sa cuirasse avec une souplesse de félin. Tenant dans une main une barre de fer, il se dressa à la proue du bateau, le cœur inaccessible à la crainte, semant l'admiration parmi ceux qui le regardaient et la mort dans les rangs ennemis.

1021. — La troupe des pirates poussait des cris incessants ; elle s'élança et porta un coup de bélier.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

Avthandil d'un coup de barre brisa le mât du bélier, sans que son bras subisse aucun mal.

1022. — Il massacra la troupe adverse comme un troupeau de chèvres, écrasant les uns sur le bateau, jetant les autres dans la mer ; il les culbutait par groupe de huit à neuf à la fois. Ceux qui survécurent se cachèrent parmi les morts, le souffle coupé.

1023. — Avthandil remporta la victoire. Parmi les rescapés il en était qui l'imploraient : « Grâce ! au nom de ton Dieu ! » Il leur accorda la vie mais les fit prisonniers. Les philosophes ont raison lorsqu'ils disent : « La peur crée l'amour. »

1024. — Homme ! ne te fie pas à ta force, ne t'en vante pas comme un ivrogne. La force est vaine si la grâce de Dieu ne t'accompagne pas. Une petite étincelle suffit pour anéantir un grand arbre ; avec l'aide de Dieu, le bois devient aussi tranchant que le fer.

1025. — Puis Avthandil dénombra les richesses abandonnées. Il prit en remorque le bateau capturé et appela les hommes de la caravane. Ussam se présenta joyeux, plein d'admiration et de gratitude.

1026. — Mais pour glorifier Avthandil il faudrait avoir mille langues. Nul ne pourrait exprimer sa beauté après le combat. La caravane tout entière s'écria : « Dieu, gloire toi ! Le soleil nous a comblés de lumière, la nuit affreuse est passée ! »

1027. — Les caravaniers s'avancèrent et couvrirent se vêtements de baisers. Ils prodiguaient des éloges sans mesure au bel objet de tous les éloges. Les sages même en eussent été jaloux. — C'est grâce à toi, clamaient-ils, que nous avons conjuré le péril.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1026. Le héros répondit : — C'est grâce à Dieu, créateur de tout être et dont la puissance céleste régit le monde ! C'est lui qui crée tout : le réel et l'irréel. Il faut croire en Lui. Pour le sage rien n'est irréel.

1029. — C'est Dieu qui vous fit grâce de votre sang. Moi je ne suis qu'une infime poussière qui ne pouvait rien faire par elle-même. Maintenant, c'en est fait, vos ennemis sont battus et j'ai tenu ma promesse. Voici le bateau capturé je vous en fais cadeau.

1030. — Qu'il est beau à voir le jeune homme qui vient de remporter la victoire dans une bataille et de se distinguer parmi ses compagnons d'armes, lorsque, félicité et admiré, il reçoit les hommages avec modestie, et qu'il porte une blessure glorieuse, mais non mortelle.

1031. — Les caravaniers visitèrent le bateau des pirates et procédèrent au dénombrement des marchandises et des richesses qui s'y trouvaient. Tout fut transporté à leur bord après quoi ils mirent le feu au bateau corsaire.

1032. — Ussam apporta à Avthandil un message des marchands réunis : — Nous te devons notre salut, nous savons que nous avons été inutiles dans cette affaire. Tout ce que nous avons est à toi, incontestablement. Donne-nous ce, que tu voudras. Telle est notre délibération.

1033. — Avthandil fit parvenir aux marchands cette réponse : — Mes amis, je vous l'ai déjà dit, Dieu a pris vos larmes en pitié. C'est lui qui vous a sauvés et non pas moi ; je n'ai pas de raison de me vanter. Je ne saurais que faire de vos richesses. Mon cheval près de moi, c'est tout ce qu'il me faut.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1034. — Les richesses ne m'intéressent point, j'en ai assez chez moi. À quoi bon davantage et qu'en ferais-je ? J'ai un autre souci qui comporte pour moi de grands risques.

1035. — Prenez toute cette richesse que je viens de gagner et partagez-la entre vous, à votre gré. Je ne vous réclame rien. Je ne vous demande qu'une qui ne comporte aucun danger : je voudrais me cacher parmi vous.

1036. — Laissez donc croire que je suis votre patron. Répétez toujours : « C'est notre chef ! » Ne m'appellez pas chevalier. Je m'habillerai en marchand et je ferai du négoce. Je vous prie de garder mon secret au nom de notre amitié.

1037. — Cette proposition fut acceptée, avec empressement par les caravaniers. Ils vinrent se prosterner devant Avthandil et lui déclarèrent : — Nous sommes heureux ! C'était aussi notre désir que tu deviennes notre chef. Nous sommes au service du Soleil, il nous a montré son visage lumineux !

1038. — Ils continuèrent donc leur route sans s'attarder nulle part. Le temps était beau et le voyage agréable. Tous s'empressaient autour d'Avthandil, lui prodiguant des éloges et lui offrant en cadeau des perles aussi belles que ses dents.

AVTHANDIL À GOULANCHAR

1039. — Ils traversèrent la mer avec gaieté et nonchalance. Le bateau accosta près d'une ville entourée de beaux jardins emplis de fleurs rares aux couleurs extrêmement variées. La splendeur du pays ne se prête pas facilement à la description.

1040. — Le bateau amarré par trois câbles au bord d'un jardin, Avthandil, en robe de marchand, s'assied sur un tabouret et regarde se mettre à l'œuvre, des transporteurs, embauchés avec soin pour décharger les marchandises. Le jeune chevalier joue au négociant, au chef de caravane, et dissimule ainsi sa personnalité.

1041. — Arrive le jardinier du lieu où l'on avait amarré. Avthandil l'appelle et engage la conversation, lui demande qui il est, sous quel régime il vit, et comment s'appelle le roi du pays. Le jardinier ébloui par le rayonnement du visage d'Avthandil se contente de le regarder.

1042. — Dis-moi tout en détail, poursuit Avthandil : quelle marchandise est ici en hausse, laquelle en baisse ? Le jardinier répond enfin : — Ton visage ni apparaîtrait comme un soleil ! Je te dirai tout ce que je sais ; je me garderai de t'induire en erreur.

1043. — Tu te trouves dans le royaume des mers, d'une étendue de dix mois de marche, et à la porte de la ville de Goulanchar, particulièrement riche en attraits de toutes sortes. Tout, ce qui est beau s'achemine vers, cette ville par la voie des mers. Melik-Surkav occupe le trône. C'est un roi heureux et riche.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1044. — Les vieillards retrouvent ici leur jeunesse ; l'on boit et l'on s'amuse dans la joie et le chant continuel ; des fleurs de toutes couleurs sont semées, chez nous, à profusion l'été comme l'hiver. Ami et ennemi, tout le monde nous envie.

1045. — Nos grands négociants ne font que des profits mesurés, on achète, on vend, on fait des gains ou des pertes. Les uns pourtant s'enrichissent en un mois en faisant toutes sortes de trafics, tandis que les autres achètent des marchandises à crédit pour un an.

1046. — Je suis le jardinier d'Hussein, chef des négociants. Je dois t'indiquer aussi quelle conduite il est d'usage de tenir envers ce dernier. Le jardin où tu trouves lui appartient ; c'est à lui qu'il faut d'abord montrer les meilleures marchandises.

1047. — Les grands négociants qui arrivent lui font une visite et lui offrent des présents. Ils sont tenus de lui montrer d'abord tout ce qu'ils ont, et n'ont pas le droit d'ouvrir ailleurs leurs chargements. Les choses les plus belles sont acquises pour l'État, argent comptant. Puis on est libre et l'on vend comme l'on veut.

1048. — C'est à Hussein qu'incombe la présentation des négociants les plus honorables qui arrivent. C'est lui qui donne l'ordre des dispositions à prendre. Mais il n'est pas ici actuellement, à quoi bon insister sur son nom ! C'est lui qui devrait vous recevoir et vous présenter aux autres marchands.

1049. — Fatmane, son épouse, est chez lui cependant. C'est une femme très hospitalière, aimable, et joyeuse. Je vais lui porter la nouvelle de ton arrivée, elle te recevra avec plaisir et enverra un homme pour

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

t'accueillir. Tu entreras dans la villa avant la tombée du jour.

1050. — Eh bien ! vas-y, lui dit Avthandil, fais comme tu l'entends. Le jardinier se met à courir. Arrivé tout en sueur, il annonce à la dame : — Un jeune homme va venir, je te jure qu'il est aussi éblouissant que les rayons du soleil !

1051. — C'est un négociant, propriétaire d'une grande caravane, qui vient d'arriver. Beau comme un cyprès et rayonnant comme un croissant de lune, il est charmant avec sa robe de marchand et son écharpe couleur de corail. Il m'a appelé et m'a demandé des nouvelles sur la ville et sur les fluctuations des prix du marché.

1052. — Fatmane fut saisie de joie. Elle dépêcha dix esclaves et fit aménager un caravansérail afin d'y transporter les bagages du nouveau venu. Lorsqu'elle le vit, ses yeux furent éblouis.

1053. — Le bruit se répandit de l'arrivée du bel inconnu, et tous les habitants de la ville affluèrent en se pressant aux abords de la maison de Fatmane, cherchant à jeter un regard sur lui. Les uns en tombaient amoureux, les autres étaient sur le point de s'évanouir. Les femmes surtout perdirent la raison. Pauvres maris !

RÉCEPTION CHEZ FATMANE

1054. Fatmane, épouse d'Hussein, reçut Avthandil à l'entrée de sa maison ; elle le salua avec un sourire sur les lèvres et, après quelques mots de politesse, le fit entrer et prendre place à l'intérieur. La visite d'Avthandil n'était pas, semblait-il, de nature à causer du chagrin à Fatmane.

1055. — C'était une femme déjà mûre, aux yeux vifs, bien bâtie, brune, au visage plein ; elle aimait la musique et le chant, ne se refusait pas du vin, et portait de belles toilettes avec goût et coquetterie.

1056. — Ce soir, Fatmane offrit un magnifique dîner. Avthandil lui fit présent de belles choses qui provoquaient des exclamations enthousiastes. La réception coûta à Fatmane, mon Dieu, assez cher ! Après le dîner, Avthandil se retira pour aller se coucher.

1057. — Le lendemain, Avthandil fit ouvrir les balles de marchandises. Les objets les plus beaux furent réservés à l'État contre paiement immédiat. Puis il fit remporter tout le reste : — Prenez, dit-il aux marchands, faites le trafic comme vous l'entendrez, mais ne dites pas qui je suis.

1058. — Il restait toujours déguisé en marchand, ne voulant pas se faire voir en chevalier. Tantôt il invitait Fatmane chez lui, tantôt il allait lui-même chez elle. Tous deux passaient le temps en causeries agréables. Fatmane souffrait sans Avthandil, comme Wiss séparée de Ramin.

FATMANE S'ÉPREND D'AVTHANDIL

1059. — Il faut se tenir à distance d'une femme légère, autant que possible. Caressante et amoureuse, elle crée une atmosphère de confiance mais, soudain, elle trahit, ne pouvant garder le silence sur ce qui l'a frappée. C'est pourquoi il ne faut jamais confier un secret à une femme de cette sorte.

1060. — Fatmane s'éprit d'Avthandil. La passion, comme une flamme, s'empara d'elle. En vain s'efforçait-elle de la dissimuler, elle ne parvenait pas à la maîtriser. « Que faire ! » soupirait-elle, toute en larmes.

1061. — « Faire des avances ? Mais s'il se fâche et qu'il me prive même du plaisir de le voir ! Ne rien dire ? Comment pourrais-je vivre, alors, dans la flamme qui me brûle ? Non, je dirai simplement : donne-moi la mort ou la vie ! Que pourrait faire un médecin si le malade lui cachait sa maladie ! »

1062. — Elle rédigea donc, à l'adresse du jeune chevalier, une lettre touchante destinée à lui révéler son amour et ses souffrances, lettre digne d'émouvoir ceux qui la liraient et digne d'être conservée, au lieu d'être détruite.

LETTRE DE FATMANE À AVTHANDIL

1063. — O Soleil ! Dieu voulut que tu sois un soleil ici-bas, pour la joie de ceux qui reçoivent ton rayonnement et pour mettre en flamme ceux que tu rencontres sur ton chemin. Les astres sont heureux et fiers de jeter un regard sur toi.

1064. — « Tous ceux qui te voient sont épris de toi à en mourir. Tu es une rose et je m'étonne que les rossignols ne chantent pas sur toi ? Les fleurs se fanent devant ta beauté et la mienne en est toute flétrie. Je suis perdue si les rayons du soleil ne m'arrivent pas à temps.

1065. — « Dieu le voit, je crains de te dire tout cela, mais que ferais-je, malheureuse ! J'ai perdu toute ma force. Le cœur ne peut soutenir sans cesse les coups des cils noirs ; si tu veux bien me porter secours, dépêche-toi, sinon, adieu pour ma raison !

1066. — « En attendant ta réponse et jusqu'à ce que j'apprenne quelle aura été ta décision, cruelle ou charitable, je traînerai ma vie douloureusement. La vie ou la mort, oui, qu'il en soit décidé une fois pour toutes. »

1067. — Fatmane fit parvenir cette lettre au jeune homme. Celui-ci la lut en se disant : « Qu'est cela ? Elle ignore tout de mon cœur et la voilà qui m'écrit des sottises. En quoi pourrais-je la comparer à celle que j'adore ?

1068. — « Une rose a-t-elle besoin d'un corbeau ? Le corbeau convient-il à la rose ? Le rossignol, sur celle-là, n'a pas encore chanté toutes ses mélodies. Une

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

action déplacée montre toujours de la laideur. Mais avec quelle passion ces bêtises sont-elles écrites !

1069. — « Voilà les discours que je dois écouter ! » S'abandonnant à la réflexion, Avthandil se dit : « Pourrait-elle m'aider à rechercher celle par qui souffre mon ami ! Dans l'entreprise où je suis engagé, je dois agir selon les circonstances qui se présentent.

1070. — « Cette femme se trouve, ici, au carrefour du monde ; elle héberge et reçoit avec plaisir des voyageurs venus de tous les points de la terre. Condescendons à sa demande, peut-être en tirerai-je quelques indications.

1071. — « Une femme de cette sorte s'attache et s'abandonne à celui qu'elle aime, sans peur de la honte et sans crainte d'être compromise. Elle est capable de dévoiler des secrets. Suivons-la donc, elle m'aidera peut-être à percer le mystère. »

1072. — Il se dit encore : « Personne ne peut rien faire si le destin ne se montre pas favorable ; aujourd'hui je n'ai pas ce que je désire, et ce que j'ai n'est pas désirable. Le monde ressemble au crépuscule qui change constamment de couleur. De l'amphore ne peut couler autre chose que son contenu.

RÉPONSE D'AVTHANDIL À FATMANE

1073. — « J'ai lu ta lettre pleine de louanges pour moi. Tu n'as fait que me devancer, car ton désir est aussi le mien. Une entrevue est donc toute naturelle, le désir étant réciproque. »

1074. — Fatmane au comble de la joie écrivit en réponse : « Mes larmes vont enfin se tarir. Je t'attends, tu me trouveras seule chez moi ce soir, après la tombée du jour. »

1075. — Ayant reçu ce billet, Avthandil se rendit à l'invitation. En route il rencontra un esclave qui se prosterna devant lui en tendant un nouveau message de Fatmane : « Ne viens pas cette nuit, je ne suis pas prête pour toi. Avthandil se fâche et, au lieu de retourner chez lui, poursuivit son chemin.

1076. — Il apparut sur le seuil de la maison de Fatmane comme un arbuste altier. La femme, visiblement troublée par cette apparition, fit bonne contenance, par crainte et par déférence pour lui.

1077. — Ils s'assirent tous deux et commencèrent à s'embrasser. Soudain, un jeune homme, bien mis et bien bâti, accompagné d'un esclave armé du sabre et du bouclier, apparut à la porte. Surpris de voir Avthandil, l'inconnu s'arrêta comme devant un passage périlleux.

1078. — Fatmane effrayée tremblait, en proie à la peur. Le jeune homme jeta sur eux un regard où se lisait la surprise et dit : — Je vous laisse, madame, vous divertir avec frivolité ; demain vous aurez à vous en repentir cruellement.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1079. — Accablez-moi d'outrages, faites de moi la risée du monde, gourgandine, mais vous connaîtrez demain ma réponse à un tel acte. Vous aurez à déchirer avec vos dents la chair de vos enfants. Si je renonce à ma vengeance, crachez sur ma barbe, et que je sois banni du monde !

1080. — Ce disant, et jurant sur sa barbe, l'homme sortit. Fatmane se mit à se frapper et à se déchirer les joues avec les ongles ; ses larmes répandues coulaient comme un ruisseau : — Lapidez-moi, criait-elle, venez, écrasez-moi à coups de pierres !

1081. — Hélas ! j'ai créé moi-même mon malheur ! Je vais tuer mon mari, massacrer mes enfants, jeter au vent toute ma richesse, mes pierres précieuses inestimables. Hélas ! hélas ! sois maudite ma langue !

1082. — Avthandil, ébahi, écoutait. Il demanda : — Quelle est la raison de ce que tu dis ? Pourquoi te lamentes-tu, et de quoi te menace ce jeune homme ? Qu'a-t-il à te reprocher ? Calme-toi, et dis-moi pour quelle affaire il est venu ?

1083. — La femme répondit : — O Lion ! les larmes m'étouffent. Ne me demande rien, je ne puis rien te dire. J'ai irrémédiablement condamné mes enfants. Comment n'en serais-je pas anéantie de douleur ? Je me suis perdue par amour pour toi.

1084. — Une chose pareille n'arrive qu'à une barde, à une folle et à une sotte, qui ne sait pas garder un secret. Apportez-moi tous votre amitié endeuillée : je suis perdue ! Le médecin peut-il être de quelque secours à celui qui s'abreuve lui-même de son propre sang ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1085. — O lion ! fais une chose sans perdre de temps. Si tu es bien décidé à porter un coup mortel à cet homme, vas-y sur-le-champ, tue-le cette nuit même. Sauve-moi et sauve ma famille du danger d'être massacrée. Reviens ensuite et je te dirai pourquoi je suis en larmes.

1086. — Mais si tu hésites à accomplir cet acte de justice, alors emporte immédiatement tes richesses sur des mules, quitte avec précaution, cette nuit, ces parages. Je crains que mes fautes te portent malheur, car si cet homme arrive au palais du roi il me soumettra aux plus atroces punitions.

1087. — Ayant entendu cela, Avthandil au cœur sensible lève et prend une arme : qu'il est beau dans son intrépidité ! — Demeurer dans ce mystère sans l'éclaircir, dit-il, serait honteux !

1088. — Et d'un ton plus sévère, il ajouta : — Donne-moi un homme pour guide, qu'il me montre le chemin. Je n'ai besoin de lui que pour cela, car je ne crois pas qu'il puisse être un guerrier redoutable. Tu vas voir ce que je vais faire attends-moi et sois tranquille.

1089. — Fatmane lui donna un esclave pour guide et lui dit encore : — Puisqu'il faut effacer jusqu'au souvenir de cette affaire, si tu arrives à tuer le méchant, rapporte, je te prie, pour soulager mon cœur, ma bague qu'il porte au doigt.

1090. - Avthandil traversa la ville de son pas intrépide et arriva près d'une maison construite en pierres rouges et vertes, au bord de la mer. C'était un beau palais dont les toits, larges et élégants, s'étageaient successivement en terrasses.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1091. — Le guide s'arrêta et lui dit à voix basse :
« Voici la maison que tu cherches. » Lui montrant les terrasses il ajouta : « Distingues-tu les toits superposés ? C'est là où dort cet homme, sache-le bien ! »

1092. — L'inconnu, dont la trame du destin allait se rompre, avait placé deux gardes devant sa porte. Avthandil s'approcha furtivement d'eux sans faire de bruit, les saisit à la gorge, un dans chaque main, et brisa leurs têtes l'une contre l'autre, mêlant leurs cervelles aux cheveux éparpillés.

MEURTRE DE TCHATCHNAGUIR PAR ACTHANDIL

1093. — Tchatchnaguir était seul, couché sur la terrasse, le cœur empli de rage. Avthandil, les mains ensanglantées, fit irruption près de lui avec une telle soudaineté que l'autre n'eut pas le temps de se lever ; il reçut un coup mortel avant d'avoir rien compris. Avthandil l'avait saisi et cloué au sol en lui plongeant son arme dans le cœur.

1094. — Soleil pour les yeux, mais bête féroce dans la lutte, et foudre parmi les combattants, Avthandil coupa le doigt avec la bague et lança le corps, par la fenêtre, sur le rivage de la mer qui l'emporta. Tchatchnaguir n'aura pas de sépulture dans la terre.

1095. — Aucun bruit n'avait transpiré durant ces meurtres. Avthandil, calme et beau, s'en retourna par le même chemin, comme si rien ne s'était passé. Comment put-il dissimuler son crime ? C'est ce qui m'étonne.

1096. — Revenu chez Fatmane il déclara : — C'en est fait ! cet homme ne verra plus la lumière du jour. Ton esclave lui-même a été le témoin de sa mort : demande-lui en le récit sous la foi du serment. Voilà le doigt avec la bague ; mon couteau est encore rouge de sang.

1097. — Maintenant, explique-moi la cause de ton affolement et la menace de cet homme. Il me tarde de savoir. Fatmane se jeta à ses pieds : — Je ne suis pas digne du bonheur de te contempler. La plaie qui rongait mon cœur s'est refermée et la flamme qui le dévorait s'est éteinte.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1098. — Tu nous as fait revivre, moi, mon mari, et nos enfants ! O lion, comment pourrons-nous te glorifier ? Puisque c'en est fait et que son sang est répandu comme nous l'avons voulu, je te raconterai tout, depuis le commencement. Prépare-toi à m'écouter.

FATMANE RACONTE À AVTHANDIL
COMMENT ELLE A VU NESTANE-DAREDJANE

1099. — Il est de règle dans cette ville que, le jour de Navrouz, nul ne parte en voyage, et que les maisons de commerce soient fermées. Nous commençons donc à nous parer pour un jour de Navrouz tandis que les souverains préparaient des réceptions et des fêtes.

1100. — À cette occasion, nous, les grands négociants, nous devons porter des cadeaux au palais ; les souverains sont également tenus de nous en faire et, pendant dix jours on entend le son du luth et de la lyre. Au stade on organise des jeux et des courses de chevaux.

1101. — Mon mari, Hussein, conduit les négociants, selon l'usage, et moi, j'amène leurs femmes sans invitation spéciale. Nous apportons à la reine des présents à qui mieux mieux et, après avoir passé quelque temps au palais, nous rentrons joyeuses chez nous.

1102. — Ce jour-là nous fîmes les présents habituels la reine qui nous combla également et, à l'heure convenue nous rentrâmes chez nous pour continuer, mes amies et moi, la fête à notre aise, débarrassées de la gêne de la cour

1103. — Je conduisis mes amies dans le jardin où les chanteuses se firent entendre, au milieu d'autres réjouissances, car c'était mon devoir de bien recevoir les dames que j'amenaient chez moi. Je m'amusai à changer de toilette et de coiffure.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1104. — Nous nous mîmes à table au milieu de la joie générale dans une de ces maisons que tu vois, dominant la mer.

1105. — Je traitai cordialement les femmes des négociants. Au cours du festin, je ressentis soudain un malaise. Mes amies s'en aperçurent et se retirèrent. Je restai donc seule, en proie à un chagrin imprécis.

1106. — J'ouvris la fenêtre et, face à la mer, je regardai l'espace immense, m'efforçant ainsi de dissiper ma tristesse. Je vis surgir au loin un petit point qui glissait sur les vagues : oiseau ou bête, je n'aurais pu le dire.

1107. — Quand il se rapprocha, je distinguai une petite barque. Deux hommes, au visage noir, se mirent à haler la barque sur le rivage, et je fus frappée par un spectacle peu commun.

1108. — Les hommes noirs, ayant atterri sur la rive du jardin, regardèrent dans tous les coins et, n'ayant vu personne, se rassurèrent. Je les suivais des yeux, cachée dans l'angle de la fenêtre.

1109. — Ils retirèrent de la barque une sorte de palanquin et l'ouvrirent ; une femme en sortit, étonnamment bien faite. Elle portait sur la tête un voile noir et était habillée d'une robe verte. Le soleil lui-même aurait envié l'éclat de sa beauté.

1110. — Elle se tourna un instant du côté où j'étais et les rochers voisins furent inondés de son rayonnement ; ses joues projetaient la lumière sur la terre et dans le ciel. Je fus éblouie, en la regardant, comme par l'éclat du soleil.

1111. — J'appelai quatre esclaves qui se trouvaient près de moi et je leur dis : « Voyez cette beauté qui est entre les mains de ces hommes. Allez l'acheter.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

Descendez furtivement, payez-la le prix qu'on en demandera, quel qu'il soit !

1112. — « Si ces hommes ne la cèdent pas, prenez-la par force en tuant. Amenez-moi cet astre, et tâchez de faire de votre mieux. » Mes esclaves descendirent doucement, comme sur des ailes, s'approchèrent des nègres, offrirent un prix, mais les nègres refusèrent, ne voulant traiter aucune affaire.

1113. — Je regardais de ma fenêtre et, voyant que la vente ne se faisait pas, je criai à mes esclaves : « Tuez ! » Ils saisirent les noirs, leur coupèrent la tête, et les jetèrent dans la mer, puis ils entraînèrent la ravissante créature avec eux. Je courus à leur rencontre pour la recevoir.

1114. — Que puis-je dire de sa personne, de sa beauté, de sa grâce ! Je te le jure, c'était plus qu'un soleil ; l'astre du jour ne lui est même pas comparable. Qui pourrait se soustraire à son rayonnement, à ses traits fascinants ! J'étais moi-même brûlée par ce feu dans lequel je me jetai sans hésitation.

1115. — Ayant prononcé ces mots, Fatmane se mit à se frapper le visage. Avthandil frémissait, lui aussi, devinant de qui il s'agissait. Perdus l'un et l'autre dans l'image de la beauté éclatante, ils oublièrent leur désir et des larmes inondaient leur visage.

1116. — Cependant Avthandil dit : — Ne t'interromps pas, continue ton récit. Fatmane reprit alors : — Je courus donc à sa rencontre, mon cœur lui était acquis. Je la couvris de baisers à l'en fatiguer, puis je la fis entrer chez moi avec beaucoup de douceur et beaucoup de déférence.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1117. — Qui es-tu ? lui demandai-je ; dis-moi, soleil, de quelle race tu es ? D'où t'amenaient ces nègres, toi, étoile d'une constellation céleste ? Elle ne répondit rien à tant de questions et je ne vis que ses larmes qui filtraient sous ses paupières.

1118. — Pressée par mes questions et par mon insistance, elle se mit à sangloter doucement. Le cristal et le rubis de ses joues étaient inondés par les sources qui coulaient sous les cils de jais. En la voyant dans cet état, j'avais le cœur meurtri.

1119. — Elle me dit enfin : — Tu es pour moi une mère, mais à quoi bon te raconter ma vie ? C'est une histoire incroyable. Je suis la malheureuse victime d'une destinée cruelle : ne me demande rien, au nom du maître de l'univers !...

1120. — Il est inopportun, pensai-je, de montrer ce soleil aux humains ; ce ne serait pas sans danger pour le cœur et pour l'esprit de celui qui se ferait son guide. Il faudra la montrer en son temps, lorsqu'elle aura dit ce qui lui tient au cœur. Pour le moment mon insistance serait déplacée.

1121. — Je gardai donc cette beauté merveilleuse dont l'éclat était aussi difficile à cacher que le rayonnement du soleil. Je mis de lourds rideaux aux fenêtres. Les larmes humectaient toujours la rose, et la pluie descendait sans cesse de ses cils.

1122. — J'aménageai pour elle une maison où je la plaçai secrètement, sans rien dire à qui que ce soit. Je la gardai là avec beaucoup de précautions. Je mis une négresse à son service, et je venais parfois la voir, le cœur tout enflammé d'amitié pour elle.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1123. — Pourrais-je te raconter sa manière de vivre, autrement qu'en te disant que ses pleurs coulaient jour et nuit. Je la priais de se calmer et elle se taisait une seconde, par égard pour moi.

1124. — Mais lorsque j'entrais chez elle, je la trouvais devant une mare de larmes : les lances de jais se reposaient dans des ondes amères, les outres de gemme se vidaient en un lac sombre, et le rang de perles de sa bouche brillait entre le corail et le rubis.

1125. — Ces larmes continuelles ne m'avaient pas encore permis de l'interroger sur la raison de son chagrin. Aucun être humain n'aurait pu rester insensible devant sa détresse.

1126. — Elle ne voulait ni couverture, ni lit pour dormir, portant toujours son voile et sa même robe émeraude. Son bras lui servait d'oreiller et elle se couchait ainsi, le bras sous la tête. Ce n'était qu'après mille prières qu'elle consentait à manger un peu.

1127. - Mais je dois te dire quelques mots sur son voile et sur sa robe. J'ai vu les choses les plus rares et les plus précieuses, mais je n'ai jamais rien vu de pareil à ces étoffes qui avaient la mollesse du tissu et la solidité du métal.

1128. — La belle passa ainsi chez moi un certain temps. Je n'en avais rien dit à mon mari, de crainte d'être trahie. Si je lui parle, pensais-je, cet imbécile ira tout raconter à la cour. La décision demandait de la réflexion et je m'en tourmentais.

1129. — Si je ne dis rien, pensais-je d'un autre côté, comment arrangerai-je cette affaire ? Je ne sais ni ce que désire cette femme, ni ce qui pourrait lui être utile. Si mon mari s'aperçoit du mystère il me tuera, par co-

lère, ou par crainte d'être inquiété. Pourtant je ne peux pas cacher indéfiniment une lumière comparable à celle du soleil.

1130. — Que pouvais-je faire toute seule, torturée par ces soucis ! Je décidai d'en parler à mon mari, mais de lui faire jurer de garder le secret, espérant qu'il tiendrait sa parole.

1131. — J'entrai donc chez mon mari, gentille et complaisante, et je lui dis : j'ai quelque chose à t'annoncer, mais jure-moi d'abord que tu n'en diras rien à qui que ce soit. Jure-le ! Il me jura avec force :

1132. — « Je n'en dirai rien, jusqu'au jour de ma mort ; nul ne saura ce secret, ni vieux, ni jeune, ni ami, ni ennemi ! » Alors je racontai tout à Hussein. Viens, lui dis-je, suis-moi, je vais te montrer cette merveille.

1133. — Il se leva et nous y allâmes ensemble. Hussein fut stupéfait à la vue de ce visage rayonnant. Qu'est-ce que tu viens de me montrer, s'exclamait-il, quel prodige, quelle merveille ! On douterait, je te le jure, qu'elle est un être terrestre !

1134. — Je lui dis : — Moi aussi, je doute qu'elle soit en chair et j'ignore tout de sa personne ! demandons-lui ensemble qui elle est, d'où vient sa détresse. Peut-être nous donnera-t-elle de bonne grâce quelques éclaircissements.

1135. — Avec toutes sortes d'égards pour elle nous lui dîmes : — O Soleil ! nous sommes bien affligés de ton sort ! Dis-nous quel remède nous pouvons apporter à l'astre en détresse ? Qui a changé le teint de rubis de ton visage en celui du safran ?

1136. — Je ne sais si elle entendit ou non ce que nous disions. Ses lèvres serrées comme les pétales d'une rose

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

ne laissaient pas voir la rangée de perles. Les anneaux de ses cheveux frisés se déroulaient nonchalamment sur ses épaules ; le Dragon éclipsait le soleil, nous n'avons pu en recevoir aucune lumière.

1137. — Nous ne reçûmes pas de réponse malgré nos prières. Tel un léopard immobile, la belle se taisait. Irritée, à la fin, elle fondit en larmes : « Je ne sais rien, laissez-moi ! » C'est tout ce qu'elle nous dit.

1138. — Nous pleurâmes avec elle, nous excusant de l'avoir importunée. Nous réussîmes avec peine à la calmer et nous lui offrîmes des fruits, mais en vain, elle n'en goûta aucun.

1139. — Hussein dit : — Elle me fait oublier tous mes soucis ! Ces joues lumineuses ne sont pas faites pour le baiser humain. Je plains ceux qui n'ont pas eu le bonheur de la voir et je jure, sur la vie de mes enfants, que je l'aime plus qu'eux !

1140. — Après l'avoir contemplée longtemps nous nous retirâmes, le cœur affligé. Nous en oubliâmes nos affaires de commerce et nous ne nous occupâmes que d'elle. Nos cœurs étaient prisonniers dans les lacs de sa beauté.

1141. — Un certain temps passa. Hussein me dit un jour : — Il y a longtemps que je n'ai pas vu le roi, ne crois-tu pas que je ferais bien d'aller le voir ? Je ferai une visite à la cour et j'y porterai des présents. Je lui répondis : — Mon Dieu, pourquoi pas, cela ne dépend que de toi.

1142. — Hussein rangea des perles et des pierres précieuses sur un plateau. Je l'adjurai avant son départ : — Tu verras à la cour un monde émoustillé par le vin, prends garde ! ne dis rien sur cette femme si

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

tu ne veux pas me porter un coup mortel. Il me jura encore : — Je ne dirai rien, même sous la menace du glaive.

1143. — Hussein s'en fut. Il trouva le roi à table. Hussein étant un convive toujours désirable, fut invité à la table du roi qui accepta de bonne grâce les présents apportés. Hélas, Hussein devait se montrer un marchand ivre, bavard, impoli et sot.

1144. — Le roi qui avait assez bu avant l'arrivée d'Hussein, but encore, et tous deux vidèrent nombre de coupes. Hussein en oublia son serment, et le Coran et La Mecque. Le dicton est juste qui dit : « Une rose ne convient pas plus au corbeau qu'une corne à un âne. »

1145. — Le roi dit à l'imbécile Hussein déjà ivre : — Où trouves-tu donc, pour m'en faire présent, ces pierres précieuses, ces perles si grosses, ces rubis incomparables ? Je ne peux pas, parole de roi, payer la dixième partie de ces présents.

1146. — Hussein s'inclina et dit : — O grand roi, soleil, dispensateur de lumière et de vie, tout ce qui me reste encore, soit or, soit autres richesses, à qui est-ce, sinon à toi ? Ma mère m'a mis au monde nu. Tout ce que j'ai, c'est grâce à toi.

1147. — Mes présents ne valent pas la grâce de tes remerciements. J'ai bien autre chose à t'offrir : une belle-fille pour toi, une fiancée pour ton fils ! Et de cela tu pourras me dire merci lorsque tu auras vu de quelle merveille il s'agit !

1148. — Bref, Hussein ne tint pas son serment : il raconta comment nous avions trouvé cette femme, image du soleil. Le roi en éprouva une grande joie et donna ordre qu'on amenât cette femme à la cour.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1149. — J'étais chez moi, tranquille et sans aucune inquiétude, lorsque le chef des esclaves du roi se présenta à la porte. Il avait sous ses ordres soixante hommes, et j'en fus surprise. Il s'agit d'une affaire de haute importance, pensai-je.

1150. — Il me salua. — Fatmane, déclara-t-il, je suis ici par ordre du roi. Aujourd'hui, Hussein lui fait présent d'une femme merveilleuse ; donne-la moi donc, nous devons la prendre. En entendant ces mots, il me sembla que le ciel s'écroulait sur ma tête et que les montagnes se brisaient les unes contre les autres.

1151. — Je demandai : — Quelle femme cherchez-vous ? De qui parlez-vous ? Le chef des esclaves du roi me répondit : — Hussein a promis une femme au visage lumineux. C'en était donc fait ! J'étais acculée au désespoir, et dans une agitation extrême.

1152. — Je me précipitai chez ma belle, qui était toute en larmes, et je lui dis : — Soleil, vois avec quelle cruauté le sort me trahit ! Le ciel se retourne avec courroux contre moi, il m'anéantit et m'arrache le cœur : on m'a dénoncée, le roi te demande !

1153. — Elle me répondit : — Ma sœur, ne t'affole pas de cela, si, douloureux que ce soit. Un sort cruel s'acharne sur moi. S'il m'arrivait du bien, ce serait étonnant ; mes malheurs successifs n'ont plus rien de nouveau, c'est une vieille histoire !

1154. — Les larmes, comme des perles, coulèrent de ses yeux. Elle se leva, pleine de courage comme une héroïne décidée à affronter également la joie et le péril. Elle me demanda un voile et s'en couvrit le visage et le corps.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1155. — Je courus dans la chambre où je gardais mes trésors et je pris, autant que je pus en prendre, des perles et des pierres précieuses. Chacune d'elles valait une ville. Je les lui donnai, cousues dans une ceinture que je mis autour de sa taille.

1156. — Prends cela, lui dis-je, les richesses ne sont pas inutiles parfois ! Je la remis enfin entre les mains du chef des esclaves. Le roi, averti, vint à sa rencontre au son de la fanfare. Elle s'avancait calme, la tête inclinée, sans rien dire.

1157. — Une foule de curieux affluait en tumulte. Les gardes ne pouvaient la contenir, l'agitation était grande. Le roi accueillit le cyprès élancé, en lui disant, frappé d'admiration : — O soleil, tu daignes donc venir ici ?

1158. — En effet, comme le soleil, elle brûlait les yeux des spectateurs. Le roi dit encore : — Je n'ai jamais rien vu de pareil ! Dieu n'a jamais dessiné des lignes aussi parfaites ! Son amour, si un tel homme existe, doit, hélas, courir le monde comme un fou !

1159. — Le roi fit asseoir cette beauté à côté de lui et lui parla avec douceur : « Dis-moi d'où tu viens et qui tu es ! » Elle ne répondit rien. La tête inclinée, elle restait triste et calme, en pleine présence d'esprit.

1160. — Elle n'écoutait pas la parole du roi ; son cœur était ailleurs, obsédé par un autre souvenir. Les pétales de roses, serrés, couvraient la rangée de perles, et chacun, ébloui, se perdait en conjectures.

1161. — Le roi dit : — Comment agir pour la comprendre ? On peut faire deux suppositions ou elle est une amante toujours hantée par le souvenir de son amour et ne voulant voir personne ni parler à qui que ce soit.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1162. — Ou bien elle possède une élévation d'esprit peu commune : pour elle la joie n'a pas d'importance, ni le malheur non plus ; succès ou insuccès lui apparaissent comme des légendes. Elle est loin de nous, son esprit vole ailleurs, comme une colombe.

1163. — Plaise à Dieu que mon fils revienne victorieux ; je lui offrirai ce soleil tout préparé pour lui. Il saura, lui, comment s'y prendre, et nous connaîtrons la vérité. Mais, jusque-là, que cet astre reste seul, éloigné de tous.

1164. — Le fils du roi, je dois te le dire, est un garçon sans pareil par son courage et par la beauté de son corps et de son visage. Il se trouvait alors à la guerre et son père prenait soin de lui préparer cette merveille comme fiancée.

1165. — On l'habilla d'une toilette incrustée de pierres précieuses à l'éclat lumineux ; on mit sur sa tête une couronne taillée dans un seul rubis, et la rose s'embellit d'un teint de cristal transparent.

1166. — Le roi dit : — Parez la chambre à coucher du prince héritier. On y mit donc un trône d'or, travail d'art venu d'Occident. Le roi se leva et y fit lui-même monter Nestane-le-soleil.

1167. — Il désigna neuf dames d'honneur pour la garde de la porte, puis il donna une fête selon l'usage de la cour. Il combla Hussein de présents pour son cadeau inestimable, et le bruit des chants et de la musique, emplit l'espace.

1168. — La fête fut longue, le festin plus long encore. La femme au visage de soleil pensait tristement : — Quel sort que le mien ! où suis-je ? Dans quelles mains vais-je tomber, moi, folle d'amour pour

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

un autre. Qu'entreprendre, que faire, pour sortir de là ? Mon Dieu, quelle détresse !...

1169. — Elle se dit encore : — N'abîmons plus la beauté de la rose. Essayons d'en tirer un secours. Dieu, peut-être, m'accordera sa protection. Qui consentirait à mourir avant l'heure, s'il n'est pas dépourvu d'intelligence ? C'est au moment du péril que la présence d'esprit est nécessaire !

1170. — Elle appela les dames d'honneur et leur dit : — Écoutez et réfléchissez. Vous avez tort de me surveiller ; votre maître est dans l'erreur s'il croit m'avoir comme belle-fille. Elle est stupide et inutile cette musique, si elle se fait à cause de moi.

1171. — Je ne serai pas votre reine, mon chemin est tout autre. Dieu me garde de votre prince, si valeureux et si beau soit-il. Ma destinée n'est pas là, je ne suis pas née pour vivre parmi vous.

1172. — Je vous jure que je mettrai fin à ma vie, que je me percerai le cœur d'un poignard si vous persistez à me surveiller, et vous serez mises à mort par votre maître en courroux. Il vaudrait mieux que vous acceptiez les richesses que je porte dans ma ceinture. Laissez-moi, faites-moi échapper en cachette, sinon vous aurez à vous lamenter.

1173. — Elle ôta la ceinture qu'elle portait, bourrée de perles et de pierres précieuses, enleva sa couronne de rubis et, les remettant aux dames d'honneur, leur dit : — Laissez-moi partir, je vous en conjure ; rendez-moi, au nom de Dieu, ce service !

1174. — Les femmes, saisies de cupidité devant ces richesses, oublièrent leur responsabilité devant le roi

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

et résolurent d'organiser l'évasion de la belle captive. Jugeons de la force de l'or, vraie baguette du diable !

1175. — L'or n'apporte jamais de joie à ses amateurs. Son amour remplit les jours de grincements de dents. Il va et il vient, il manque toujours, et les plaintes s'élèvent contre la destinée ! Il cloue l'âme à la terre et paralyse ses élans vers les cieux.

1176. — Les femmes accédèrent donc à son désir. L'une d'elles se déshabilla et lui donna son vêtement. Le palais étant plein d'invités, elles sortirent inaperçues par une petite porte. L'astre était sauvé des ténèbres, de l'ombre du Dragon.

1177. — Les femmes prirent la fuite en même temps. La jeune fugitive, elle, vint se présenter à ma porte et me demanda. L'ayant reconnue, je la pris dans mes bras mais je lus bien étonnée car elle ne voulut pas entrer. — N'insiste pas ! me dit-elle.

1178. — Elle ajouta : — Je me suis rachetée avec les dons que tu m'as faits. Que Dieu t'en récompense ! Tu ne pourras pas me cacher ici, laisse-moi partir ; donne-moi vite un cheval avant que le roi soit mis au courant de ma fuite et qu'il lance des hommes à ma poursuite.

1179. — Je courus à l'écurie, je détachai le meilleur cheval, je le harnachai et je mis en selle la fugitive. Elle ne gémissait plus. Soleil sur un coursier ! quel tableau saisissant ! Hélas ! mes efforts devaient être perdus, je n'allais pas moissonner ce que j'avais semé !

1180. — À la tombée du jour, le bruit de l'évasion se répandit. La poursuite fut aussitôt organisée, toutes les places de la ville furent occupées par les forces publiques. On vint chez moi : — Fouillez ma maison, ai-je dit, si vous la trouvez je serai coupable et je répondrai de mon crime !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1181. — On chercha, et on ne trouva rien. Depuis ce jour, le roi est en deuil ainsi que son entourage. Va voir les hommes de la cour, ils sont tous vêtus de violet. Le soleil s'est éloigné et nous restons privés de lumière.

1182. — Je te raconterai encore où se trouve maintenant cette beauté. Mais, d'abord, je voudrais t'expliquer la menace de l'homme que tu as tué. J'ai été, hélas, sa bique, il a été mon bouc. L'homme se déshonore par l'impuissance, la femme par l'hystérie.

1183. — Je ne suis pas satisfaite par mon mari ; il est chétif et laid. Tchatchnaguir était beau et bien reçu à la cour. Nous nous aimâmes, bien que je ne sois pas en deuil pour lui aujourd'hui ! Ah ! si je pouvais m'abreuver d'une coupe de son sang !

1184. — J'ai eu l'étourderie de raconter à cet homme comment la femme-soleil était venue chez moi et comment j'avais facilité son évason. Depuis lors il me menaçait sans cesse et sous le moindre prétexte de me dénoncer, ainsi que l'aurait fait le pire de mes ennemis... Il est mort... Ah ! comme me voilà tirée d'embarras !

1185. — Il me menaçait chaque fois que nous avions quelque querelle. Quand je t'ai donné rendez-vous, il n'était point dans la ville mais il est rentré et il a exprimé le désir de me voir. Prise de terreur j'ai dépêché mon esclave pour te dire de ne pas venir.

1186. — Tu n'as pas voulu retourner en arrière et tu sais ce qui advint ! Voilà pourquoi j'ai été jetée dans le plus grand effroi. Quant à lui, il voulait me perdre et ne cherchait qu'une occasion.

1187. — Si tu ne l'avais pas tué, il serait allé au palais, et m'aurait dénoncée, le cœur plein d'amertume et

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

de haine. Le roi, furieux, m'aurait ruinée, m'aurait forcée à déchirer mes enfants avant de me faire lapider.

1188. — Que Dieu te récompense ! Je ne saurai jamais comment te remercier pour m'avoir débarrassée de ce serpent ! Désormais, je ne me plaindrai plus de mon sort ni de ma destinée !

1189. — Avthandil répondit : — Il est écrit, dans les livres, qu'un ami malveillant est pire que n'importe quel ennemi. Il faudrait avoir beaucoup d'esprit pour se méfier de lui. N'aie plus peur puisque cet homme est mort.

1190. — Mais dis-moi encore ce que tu sais et ce que tu as entendu de la merveilleuse créature depuis son départ. Fatmane, les larmes aux yeux, reprit donc son récit.

NESTANE-DAREDJANE PRISONNIÈRE CHEZ LES KADJIS

1191. — O vie, tu es Satan par ton imposture ! Nul ne saurait deviner où tu ourdis tes trahisons, quand tu décides de te montrer lumineuse ou de te rendre obscure et odieuse. C'est pourquoi tout est vain ici-bas.

1192. — Fatmane poursuivit : — Le soleil m'a quittée, qui dispensait la lumière et donnait la vie à mon âme. Depuis ce jour, je me débats sans cesse dans les tourments et je ne peux tarir la source de mes larmes.

1193. — J'ai perdu tout intérêt pour ma maison et pour mes enfants, je vis le cœur brisé. Je pense à Elle sans cesse. Hussein, le violateur du serment, me fait horreur comme ayant commis un sacrilège et il n'ose m'approcher, ce personnage maudit.

1194. — Un soir, avant le coucher du soleil, je sortis sur mon balcon qui ouvre sur le caravansérail. J'étais triste, toujours obsédée par le souvenir de cette jeune fille.

1195. — Je vis venir un esclave en compagnie de trois autres personnages habillés d'une chemise de laine comme des voyageurs. Ils ouvrirent un sac contenant des provisions achetées à la ville et se mirent à se régaler joyeusement.

1196. — Je les regardais. Nous sommes très bien ici, disaient-ils, le hasard nous a réunis, mais nous ne nous connaissons, pas les uns les autres, et nous ne savons pas d'où nous venons. Que chacun raconte une de ses aventures !

1197. — Les trois voyageurs parlèrent de leurs affaires de négoce. L'esclave, lui, raconta ce qui suit : — Mes

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

frères, vous n'avez semé que de vulgaires graines ; moi j'ai récolté des perles. Ce que je vais vous raconter est beaucoup mieux que toutes vos nouvelles.

1198. — J'étais esclave du grand roi, souverain des Kadjis. Celui-ci fut frappé d'une maladie à laquelle il succomba. Nous avons perdu le protecteur des veuves et des orphelins. Les enfants du roi furent confiés à sa sœur qui les soigne mieux qu'une mère.

1199. — Oui, Doulardoucht est une femme à toute épreuve, solide comme un roc. C'est elle qui s'occupe de l'éducation de ses neveux Rossan et Rodi, et c'est elle qui, puissante, gouverne la Kadjétié.

1200. — Une nouvelle arriva d'au-delà des mers selon laquelle une sœur de Doulardoucht était morte. Les vizirs se trouvèrent dans un grand embarras pour lui faire part du malheur qui arrivait. Rochak, le chef des esclaves innombrables, dit :

1201. — Par ma tête ! je ne resterai pas ici dans ces circonstances embarrassantes. J'irai me livrer au brigandage. Je récolterai du butin et je reviendrai enrichi, à temps pour accompagner la reine si elle veut partir pour assister aux funérailles de sa sœur.

1202. — Il nous déclara à nous, ses subordonnés, qu'il avait choisis au nombre de cent, parmi les meilleurs : — Je pars, suivez-moi. Les journées se passaient en brigandages, la nuit même nous n'avions pas de repos. Nous avons pillé bien des caravanes et récolté bien des richesses !

1203. — Par une nuit noire, nous traversions une plaine ; une grande lueur nous apparut au milieu d'un champ. Nous nous demandâmes : est-ce le soleil tombé

du ciel sur la terre ? Surpris, nous faisons toutes sortes de suppositions.

1204. — Les uns déclaraient : c'est l'aube ! Les autres : c'est la lune ! Disposés en rangs, nous partîmes pour voir de plus près ; nous nous mimes en rond, resserrant peu à peu notre cercle autour de la lueur. Alors se fit entendre une voix qui nous parlait.

1205. — Elle disait : — Qui êtes-vous, cavaliers ? Dites votre nom ? Moi, ambassadeur de Goulanchar, je vais Kadjétié, faites place ! En entendant cela, nous resserrâmes encore nos rangs et l'encerclâmes tout à fait. Une beauté lumineuse, à cheval, se présenta devant nos yeux.

1206. — Nous fixions nos yeux sur son visage qui émettait des éclairs ; toute la terre était illuminée par son rayonnement. Elle parlait lentement, d'un ton mesuré, et l'éclat de ses dents projetait des lueurs.

1207. — Nous lui parlâmes avec douceur : ce n'était pas un guerrier, nous l'avions bien compris. Rochak devina que c'était une femme et l'accosta, cheval contre cheval. Nous ne la laissâmes pas partir et nous décidâmes de mettre la main sur elle.

1208. — Nous lui demandâmes encore : — Dis-nous vérité, ô soleil ! Qui es-tu, d'où viens-tu, à qui es-tu, toi qui illumines le monde ? Elle ne répondit rien et fondit en larmes. Quelle tristesse que de voir l'astre des nuits en proie au Dragon !

1209. — Elle ne nous révéla rien, ni faux ni vrai. Sa gorge était oppressée et, semblable à un serpent à sonnettes, elle fascinait ceux qui la regardaient.

1210. — Rochak déclara : — Ne l'interrogeons plus ! Son cas est étrange, difficile à comprendre. La

chance de notre reine est vraiment enviable : Dieu lui envoie une véritable merveille.

1211. — Dieu nous charge du soin de la lui amener. Voilà un beau présent, elle en sera enchantée. Nous ne pouvons la lui cacher. La reine est impérieuse et nous punirait ; ce serait une faute envers elle et même un acte honteux.

1212. — Nous approuvâmes Rochak, ne voulant pas prolonger la discussion, et nous prîmes le chemin de la Kadjétié. Nous ne posâmes plus de questions à la belle qui donnait libre cours à ses larmes.

1213. — Je pris alors congé de Rochak : — Permets-moi de m'absenter quelque temps, lui dis-je, je vous rejoindrai en hâte. J'ai une affaire à la ville de Goulanchar. Il me le permit et voilà pourquoi je suis ici, d'où j'ai une marchandise à transporter. Je vais la prendre dans un instant et repartir sans retard pour rejoindre Rochak.

1214. — Les trois voyageurs se montrèrent enchantés du récit. Pour moi, les larmes séchèrent sur mes yeux en l'entendant. Je reconnus, par la description qu'on en avait fait, les traits de ma belle, et je ressentis comme un semblant de joie.

1215. — J'appelai cet esclave devant moi. Qu'as-tu raconté à ces voyageurs, lui demandai-je, je voudrais le savoir. Il me répéta le même récit que j'avais entendu, ce qui fit renaître la force dans mon cœur.

1216. — J'ai deux esclaves nègres ; versés dans les sciences occultes. Par leur magie ils se déplacent, invisibles, d'un pays à un autre. Je les lançai en Kadjétié en leur disant : — Faites-moi connaître au plus vite, par votre artifice, tout ce qui concerne cette captive !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1217. — Trois jours plus tard ils étaient de retour, ayant franchi toutes les distances. — On a amené la belle chez la reine, m'annoncèrent-ils, au moment où celle-ci partait au-delà des mers. La belle rayonnait comme le soleil, à ne pouvoir fixer les yeux sur elle. Elle est annoncée déjà comme la fiancée du jeune Rossan !

1218. — « Rossan l'épousera ! aurait déclaré Doulardoucht. Pour le moment, étant en deuil, je ne peux fêter les fiançailles, mais, dès mon retour, elle sera la femme de Rossan, » En attendant elle a été mise dans une forteresse, en compagnie d'une seule femme chargée de la servir.

1219. — La route de la reine étant dangereuse, et semée d'ennemis, elle a emmené avec elle tous les gens de sciences occultes, et elle a laissé sur place les guerriers les plus hardis. Elle sera absente longtemps car le départ a eu lieu récemment.

1220. — La ville des Kadjis est imprenable. Au milieu de la ville s'élève un immense rocher, haut et long. Il n'est accessible que par une galerie souterraine creusée dans le rocher. C'est là qu'est cloîtré l'astre, incendiaire des cœurs qu'il rencontre.

1221. — L'entrée de la galerie est défendue par des jeunes gens d'aspect redoutable. Ils sont dix mille, tous guerriers de la cour. Les trois portes de la ville sont gardées chacune par trois mille guerriers. — Voilà ce que j'ai appris par eux.

1222. — Avthandil écouta ce récit avec beaucoup d'attention. Il en frémit d'aise mais n'en révéla rien. Il remercia Dieu d'avoir porté à sa connaissance une nouvelle aussi, ardemment souhaitée et dit à Fatmane :

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1223. — Mon amie, tu me charmes infiniment. Tu m'as fait entendre cette belle histoire avec tant de complaisances ! Mais, sur la Kadjétie, donne-moi plus de renseignements. Les Kadjis étant des esprits, comment sont-ils devenus des êtres humains ?

1224. — Une pitié pour cette prisonnière m'envahit. Que veulent faire d'une femme, les Kadjis, qui sont sans os et sans chair ? Fatmane répondit : — Je vois que tu es dans l'erreur. Ce ne sont point des démons que les Kadjis, ce sont des hommes qui habitent un pays montagneux.

1225. — Ils s'appellent Kadjis parce qu'ils sont très versés dans les sciences occultes, et très instruits dans cet art. Ils portent le mal à tout le monde sans subir de dommage, et ceux qui leur déclareraient la guerre en reviendraient lamentablement battus.

1226. — Ils font des miracles, ils aveuglant leurs ennemis, déchaînent des tempêtes terribles, font couler les navires en pleine mer, parcourent les eaux comme la terre et mettent à sec les rivières. Ils transforment à leur gré le jour en nuit, et la nuit en jour.

1227. — C'est pourquoi on les a dénommés Kadjis, mais, en réalité, ce sont des hommes en chair et en os comme nous. Avthandil la remercia : — Tu m'as rassuré et cela me fait un grand plaisir.

1228. — Les larmes aux yeux, Avthandil glorifia Dieu dans son cœur : « Je te remercie, toi qui soulages nos maux, toi qui fus, toi qui es, et qui resteras inexpriable dans ta grandeur ! Ta grâce se répand sur nous d'une manière inattendue. »

1229. — Pour cette révélation, il glorifiait Dieu avec des larmes. Fatmane se croyait l'objet de ces larmes et

son amour s'enflammait davantage. Avthandil loin de la décevoir, se prêtait à ses caresses. Fatmane lui entourait le cou de ses bras et couvrait de baisers son beau visage.

1230. — Cette nuit-là, Fatmane eut la joie de partager son lit avec Avthandil, mais le jeune homme, d'une manière un peu froide, répondit à ses caresses. Il frissonnait, obsédé par l'image de Thinathine ; son cœur en délire était auprès d'elle, ou auprès de celui qui errait parmi les fauves.

1231. — Avthandil pleurait en silence ; le navire de cristal et de jais semblait flotter sur une vague de larmes. Amants, pensait-il, venez voir celui qui, destiné à une autre femme, se vautre sur l'ordure à l'instar du corbeau !

1232. — Les larmes qu'il versait eussent touché un roc. Les cils de jais formaient le barrage de la cataracte. Le champ de roses était inondé. Fatmane se réjouissait sur lui comme un oiseau de paradis. Quand le corbeau trouve une rose, il se croit rossignol.

1233. — Le lendemain matin, Avthandil se baigna. Fatmane lui fit apporter une robe, un manteau, des voiles de tête, des parfums de toutes sortes et des chemises de soie. — Mets tout ce que tu voudras, faisait-elle dire, ne crains pas d'abuser.

1234. — Avthandil pensa : — Tout arrive à son terme, et, aujourd'hui, je révélerai qui je suis. Il laissa donc les habits de marchands et revêtit son costume de guerrier qui le transformait en lion et le rendit encore plus beau !

1235. — Fatmane qui donnait un repas en l'honneur d'Avthandil le vit entrer joyeux et splendide. Frappée

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

de sa beauté et remarquant ses habits de guerrier elle lui dit, souriante, croyant à un déguisement : — Cela te va beaucoup mieux encore ! C'est à rendre folles tes admiratrices.

1236. — Avthandil ne répondait rien, mais ne cessait de sourire. Elle n'a pas compris, pensait-il. Fatmane faisait de son mieux pour être aimable, mais sans beaucoup de succès.

1237. — Le repas fini, ils se séparèrent. Avthandil rentra chez lui, joyeux, et se reposa à son aise. Le soir, il se leva, éblouissant, et fit mander Fatmane : — Viens me voir, je suis tout seul, lui envoya-t-il dire.

1238. — Fatmane vint, la gorge serrée par l'amour et les soupirs : — Je serai victime, sans doute, de la beauté du corps de cyprès, pensait-elle avec émoi. Il la fit asseoir à côté de lui, sur un coussin de soie et lui dit :

1239. — O Fatmane, je le sais, tu vas sursauter comme sous une piqûre de serpent. Tu ne connais pas toute la vérité en ce qui me concerne. Tu n'as rien entendu des cils de jais qui me tuent.

1240. — Tu me crois marchand, propriétaire d'une caravane. Je suis chef de l'armée du grand roi Rostevan, chef d'une armée digne de lui. Je possède des biens et des trésors innombrables.

1241. — Je te connais comme une charmante amie, dévouée et fidèle. Écoute, ce roi n'a qu'une fille, étoile rayonnante sur le monde. C'est elle qui m'a jeté en flammes et qui me torture ; elle m'a envoyé accomplir une mission et j'ai quitté pour cela mon maître, son père.

1242. — Je cherche la jeune fille que tu as accueillie, je la cherche partout. J'ai parcouru tous les pays pour découvrir ce soleil. J'ai vécu près du lion malheureux

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

qui fuit le monde à cause d'elle, et qui, prostré, ayant perdu son cœur et ses forces, râle dans la solitude.

1243. — Avthandil raconta à Fatmane toute son histoire, puis celle de Tariel et comment celui-ci revêtit la peau de léopard. — Tu es le salut, dit-il, pour cet homme inconnu de toi, et pour celle aux longs cils courbés semblables aux plumes de l'oiseau noir.

1244. — Aide-moi ! Fatmane ; essayons de leur porter secours, sauvons-les, afin que ces astres retrouvent la paix. Nous serons célébrés dans le monde entier pour avoir accompli notre exploit.

1245. — Appelle le même esclave connu pour sa magie ; envoyons-le en Kadjétie. Portons à la connaissance de cette femme ce que nous avons appris d'elle et demandons-lui ce qu'il y a de vrai dans ces informations. Plaise à Dieu que le royaume des Kadjis soit anéanti.

1246. — Fatmane s'écria Gloire à Dieu ! dans quelle affaire suis-je mêlée ! Je viens d'entendre des choses mémorables ! Elle appela l'esclave magicien, noir comme un corbeau, et lui dit : — Je t'envoie en Kadjétie ; va, quoique le chemin soit long.

1247. — Tu auras ainsi l'occasion de me prouver toute l'utilité de ta science occulte. Va expliquer au soleil que tu connais ses possibilités de salut. — Demain, tu auras toutes les nouvelles désirées, répondit l'esclave.

LETTRE DE FATMANE À NESTANE-DAREDJANE

1248. — Fatmane écrivit alors : « Je te salue, étoile, dispensatrice de la lumière dans le monde ! Cause de tous les malheurs pour ceux qui sont loin de toi ! Éloquente et charmeuse, à la parole ensorceleuse, diamant et rubis taillés dans une même gemme !

1249. — « Bien que je sois sans nouvelles de toi, j'ai eu la joie d'apprendre ta véritable histoire. Rassure et ranime, par une lettre, le malheureux Tariel qui souffre pour toi. Que Dieu exauce vos vœux et qu'il vous réunisse, toi, la rose, lui, la violette.

1250. — « Avthandil, son frère juré, arabe célèbre en Arabie, chef d'armée du roi Rostevan, est venu à ta recherche. Écris-lui de tes nouvelles avec ta sagesse réputée et louable.

1251. — « À cette fin, nous avons dépêché auprès de toi cet esclave. Nous voulons avoir des nouvelles des Kadjis : sont-ils de retour ? Nous voulons des informations détaillées sur l'armée quels sont tes gardiens et quel est leur chef ?

1252. — « Écris tout ce que tu sais sur les circonstances qui t'entourent, puis envoie à ton bien-aimé quelque petit souvenir. Oublie tes maux et ne pense qu'à la joie. Plaise à Dieu que je puisse t'entourer d'amis dignes de toi. »

1253. — Fatmane donna la lettre à l'habile magicien et lui dit : « Tu remettras cette lettre à la femme-soleil. » Le magicien s'enveloppa d'une sorte de manteau et disparut aussitôt, s'envolant sur les toits de la ville.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1254. — Il partit comme une flèche lancée de main de maître et arriva en Kadjétie à la tombée du jour. Invisible, il traversa les troupes, la garde de la porte et, se dressant devant la femme-soleil, lui présenta le salut de Fatmane.

1255. — Il avait passé par les portes fermées de la forteresse comme si elles étaient ouvertes. Lorsque le magicien au visage noir, aux cheveux longs, enveloppé dans son manteau se présenta devant la femme-soleil, celle-ci, effrayée, sursauta, croyant voir un esprit du mal : la rose se changea en safran, la violette pâlit.

1256. — Le nègre lui dit : — Ne me reconnais-tu pas ? Pourquoi cette frayeur ? Je suis l'esclave de Fatmane qui m'envoie vers toi. Cette lettre t'expliquera tout, en vérité. Les rayons du soleil vont arriver jusqu'à toi. Rose, ne te fane pas prématurément.

1257. — La femme-soleil était dans une surprise extrême ; les amandes de ses yeux s'ouvrirent et les roseaux de jais se mirent à s'agiter. Elle prit la lettre que lui tendait l'esclave, la parcourut en gémissant, les yeux inondés de larmes.

1258. — Puis elle demanda à l'esclave : — Dis-moi, vraiment, qui me cherche ? Qui donc croit que je vis encore et que je marche sur la terre ? Il répondit : — Je vais te dire tout ce que je sais. Depuis ton départ, nous sommes dans la tristesse.

1259. — Le cœur de Fatmane est percé de lances, les larmes qu'elle a versées rejoindraient les mers. J'eus une fois l'occasion de lui apporter de tes nouvelles depuis lors, elle ne cesse de penser à toi.

1260. — Maintenant, un jeune et beau chevalier vient d'arriver. Il connaît par Tariel tous les détails de ta vie

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

malheureuse et les a racontés à Fatmane. C'est lui qui te cherche, cet héroïque chevalier. On m'ordonna donc de faire ce voyage avec la plus grande promptitude.

1261. — La femme dit alors : — Brave homme, il me semble que tu dis vrai. Fatmane ne pouvait rien savoir de mon passé. Sans aucun doute l'incendiaire de mon cœur vit et me cherche. Je vais te confier des lettres et tu diras, de ton côté, dans quel état de détresse tu m'as trouvée.

LETTRE DE NESTANE-DAREDJANE À FATMANE

1262. — « Je t'écris, ô ma mère, la meilleure des mères ! Vois comme la destinée s'acharne sur moi ! Hélas, à mes malheurs anciens s'en ajoutèrent bien d'autres. Je viens de recevoir ta lettre qui m'a pourtant consolée.

1263. — « Ne m'envoie plus tes esclaves magiciens, n'aggrave pas mes malheurs. Je suis emprisonnée ici par les Kadjis ; tout un royaume me surveille, y compris plusieurs milliers de héros. Toutes les tentatives d'évasion seraient vaines.

1264. — « Que t'écrirais-je de la situation actuelle ? La reine n'est pas encore rentrée et les Kadjis non, plus. Mais une armée sans nombre monte la garde avec vigilance. Me délivrer est impossible, sois-en sûre !

1265. — « Quiconque le tenterait aboutirait à un échec ; il se donnerait beaucoup de peine, aurait à souffrir et serait réduit en cendres comme moi ! Mais comme je désire revoir mon bien-aimé qui est vivant encore ! Hélas, quelle immense pitié que ma vie sans lui !

1266. — « Si je ne t'ai pas raconté mon histoire c'est parce que ma langue ne l'aurait pas pu. Je te supplie de convaincre mon bien-aimé de ne rien tenter pour ma délivrance ! Écris-lui, prévien-le, par pitié pour moi !

1267. — « J'ai assez de malheurs : qu'il s'abstienne de me porter un coup mortel en me faisant la cause de sa mort. Il n'y a rien à tenter, je te le dis en toute connaissance de cause. S'entêter serait m'ensevelir sous un amas de pierres !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1268. — « Tu me demandes d'envoyer un souvenir !
Je découpe un morceau de l'écharpe dont Tariel m'avait
fait cadeau. C'est l'objet le plus précieux que je possède,
bien qu'il soit aussi sombre que ma destinée. »

LETTRE DE NESTANE À SON BIEN-AIMÉ

1269. — « Maintenant je vais écrire à Tariel. Puissent mes larmes adoucir nos cœurs enflammés. » Et Nestane écrivit cette autre lettre pleine d'émouvantes choses, tandis que les larmes brillaient comme des perles sur les roses de ses joues.

1270. — « Mon ami, je t'écris cette lettre de ma main. J'emploie le calame trempé dans ma bile. J'ai fixé, comme une feuille, ton cœur sur le mien. Pauvre cœur ! reste là où l'on te retient.

1271. — « Vois-tu, mon bien-aimé, les méfaits de ce monde ? Les sages les connaissent et c'est pourquoi ils le méprisent. La lumière du jour m'est toujours triste et sombre. Vivre sans toi, hélas ! quel supplice pour moi !

1272. — « Vois-tu, mon ami, comment la vie cruelle nous sépare et nous broie ? Nous ne nous voyons point le cœur plein de joie. Que peut faire mon cœur transpercé de ta lance. Il n'a pas de secret. Mon âme est toute ouverte.

1273. — « Je croyais, je te le jure, que tu n'étais plus. Quant à moi, je suis au bout de mes forces. J'apprends que tu vis, j'en remercie le ciel. J'en oublie le présent débordant de fiel.

1274. — « Savoir que tu vis suffit pour consoler mon cœur, brisé et mutilé après tant de malheurs. Souviens-toi de moi, ne m'oublie pas, bien que je sois perdue pour toi. Je suis seule et je garde mon amour au fond de mon cœur.

1275. — « Sur ma vie, mon ami que pourrais-je te dire ? Il est impossible de la décrire. Fatmane m'a

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

sauvée, — que Dieu l'en récompense, — mais le sort s'acharne sur moi avec cruauté.

1276. — Il m'a infligé malheur sur malheur, et le destin n'en est pas encore satisfait. Il m'a jetée entre les mains des Kadjis invincibles. C'est ainsi que le sort nous frappe et nous persécute.

1277. — « Je suis enfermée dans une haute forteresse. Son accès souterrain est gardé avec vigilance. Jour et nuit une armée veille ; elle briserait toute attaque et réduirait tout en cendres.

1278. — Cette armée n'est comparable à nulle autre. Ne me tue pas de la manière la plus atroce car, en te voyant mort, je serais brûlée comme un brin d'amadou. Accepte donc mon sort d'un cœur ferme comme le roc.

1279. — « Jamais un autre homme que toi ne me touchera, je te le jure, fût-il un astre tombé sur la terre. Je me précipiterais plutôt du rocher tout proche. Prie seulement Dieu qu'il me prête des ailes.

1280. — « Prie Dieu, mon amour, pour qu'il me libère du fardeau de cette vie, de l'air et de la terre ; qu'il me prête des ailes, pour que je puisse m'envoler et contempler, jour et nuit, la lumière du soleil.

1281. — « Le soleil ne peut être sans toi. Tu en es une parcelle. Tu dois le suivre, tu es son meilleur satellite. Je te retrouverai là-haut pour inonder mon cœur de lumière. Si ma vie fut amère, la mort me sera douce.

1282. — « La mort me sera douce en te laissant mon âme. Ton amour reste intact au fond de mon cœur, je pense à toi, je succombe à mes blessures. Mais toi, reste calme, ne pleure pas notre amour.

1283. — « Prends la route des Indes, porte secours à mon père, encerclé, menacé par des forces étrangères ;

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

console son cœur inconsolable après m'avoir perdue, et n'oublie pas ton amie aux larmes intarissables.

1284. — « Assez de plaintes contre mon sort. Si justes soient-elles, peuvent-elles seulement toucher d'autres cœurs ? Je mourrai pour toi, je jetterai mon corps en pâture aux corbeaux... Assez de pleurs et de sanglots.

1285. — « Voici un morceau de ton voile, tu le reconnâtras ! Je l'ai découpé pour toi, ô mon maître ! De mes grands espoirs ce voile est tout ce qui me reste. Les sept sphères célestes se sont écroulées sur nos têtes. »

1286. — Ayant fini la lettre adressée à son bien-aimé, Nestane coupa un coin de son voile. Sans coiffure, elle apparut plus belle encore, avec ses longs cheveux, noirs comme les ailes de la nuit et parfumés.

1287. — L'esclave magicien repartit aussitôt pour la ville de Goulanchar. En une minute, il fut chez Fatmane. Avthandil vit sa mission s'accomplir : il leva les mains pour remercier Dieu.

1288. — Il déclara à Fatmane : — J'ai ce que je désire pour l'instant. Tu m'as rendu un grand service que je ne pourrai te payer. Je pars, car le délai fixé arrive à échéance et je dois jeter sans retard, sur la Kadjétie, des forces suffisantes.

1289. — Fatmane répondit : — O lion, c'est maintenant que mon cœur s'embrase. Le cœur privé de lumière va se perdre dans les ténèbres. Ne te déssole pas pour moi, cependant, pauvre folle que je suis, car les Kadjis te donneront assez de soucis.

1290. — Avthandil appela les esclaves de Pridon qui étaient dans sa suite et leur déclara : — Nous étions morts et nous voilà ressuscités ; nous sommes rajeunis

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

d'avoir appris ce que nous souhaitions savoir. Vous allez voir maintenant nos ennemis mordre la poussière !

1291. — Allez, portez à Pridon la nouvelle véridique. Je ne peux retourner à Mulghazanzar, car je dois partir d'urgence, mais lui, qu'il élève sa voix redoutable pour appeler ses soldats. Quant à vous, je vous donne tout ce que j'ai gagné dans le dernier combat.

1292. — Je vous dois beaucoup pour les services que vous m'avez rendus. Je vous les paierai d'une autre manière lorsque je reverrai Pridon. Pour le moment, contentez-vous de ce que j'ai pris aux pirates car je n'ai rien d'autre à donner, je le regrette.

1293. — Je ne suis pas chez moi, je ne peux disposer de cadeaux. Il leur donna un bateau plein de marchandises d'une grande valeur. Allez, dit-il, emportez tout cela. Suivez le même chemin que nous avons parcouru ensemble. Remettez à Pridon cette lettre de la part de son frère juré.

LETTRE D'ACTHANDIL À PRIDON

1294. — Il écrivait : « Pridon, roi des rois, sublime et heureux, lion par la force, soleil par la splendeur, destructeur des ennemis, puissant et merveilleux, ton frère t'envoie ses saluts de bien loin.

1295. — « J'ai rencontré bien des difficultés mais je les ai surmontées ; j'achève la mission que je me suis tracée. J'ai des nouvelles de la femme au visage de soleil pour laquelle le lion des lions endure des souffrances mortelles.

1296. — « Elle est prisonnière chez la reine des Kadjis, en Kadjétié. Ce ne serait qu'un jeu que de s'y frayer un chemin, mais des combats sont inévitables. Et la rose pleure des larmes de perles. Les Kadjis sont absents pour le moment, mais une troupe innombrable monte la garde.

1297. — « Je suis heureux, je ne pleure plus ; avec toi tout sera facile à vaincre. Tout ce que nous désirons, nous l'atteindrons. Les hommes et même les rochers nous obéiront.

1298. — « Pardonne-moi de ne pas venir personnellement te voir. Je ne peux m'attarder en route : la lune est prisonnière. Mais nous aurons bientôt la joie de nous revoir. Que dirai-je de plus ? Prête à un frère une aide fraternelle.

1299. — « Tes esclaves m'ont rendu de grands services. Ils m'ont bien servi, et ils sont dignes de ma gratitude ainsi que de la tienne. Mais un éloge est-il nécessaire pour ceux qui ont passé quelque temps à tes

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

côtés ? Les espèces ne produisent que leurs semblables, disent les philosophes. »

1300. — Il acheva la lettre, la remit, pliée et enroulée, aux esclaves de Pridon. Il donna aussi verbalement les explications qu'il fallait, faisant miroiter les perles de ses dents entre le corail de ses lèvres ouvertes.

1301. — Puis, Avthandil trouva un bateau en partance dans la direction qu'il cherchait et il s'embarqua, rayonnant de joie. Il était peiné cependant par les adieux de Fatmane.

1302. — Fatmane et ses esclaves pleurèrent à chaudes larmes. « O soleil, disaient-ils, que fais-tu de nous ? Avec ton départ nous sommes précipités dans l'obscurité de la nuit. Tu ouvres une tombe pour nous y ensevelir. »

AVTHANDIL PART DE GOULANCHAR
POUR REJOINDRE TARIEL

1303. — Avthandil traversa la mer, débarqua et continua sa route à cheval. Porteur de bonnes nouvelles, il est heureux d'aller retrouver Tariel. Il remercie Dieu, le cœur plein de gratitude.

1304. — L'été était proche, la terre resplendissait de verdure. C'était la saison de l'épanouissement des roses. Le soleil changeant de char passait dans la constellation du Scorpion. Avthandil soupira en voyant la fleur qu'il n'avait vue de longtemps.

1305. — Le ciel fit entendre un roulement de tonnerre, des gouttelettes de cristal tombèrent des nuées. Avthandil cueillit une rose et la baisa. « Je te contemple, fit-il, avec des yeux pleins d'amour, et je me réjouis de parler avec toi, à défaut de ma bien-aimée. »

1306. — Lorsqu'il se souvenait de sa bien-aimée, les larmes luttèrent toujours avec lui. Chevauchant vers Tariel, il traversa des contrées dangereuses et désertes où nulle route n'était tracée. Il tua des lions et des tigres, ces fauves des savanes, lorsqu'il en rencontrait.

1307. — Les grottes apparurent. Voilà, les rochers, se dit-il avec joie. C'est là qu'attend mon ami pour lequel j'ai versé tant de larmes. Je suis digne de le revoir, puisque j'ai à lui raconter tout ce que j'ai appris. Mais s'il n'était pas là, ce serait terrible !

1308. — Il n'a pas, je le sais, l'habitude de rester longtemps immobile. Peut-être erre-t-il parmi les fauves. Il vaudrait mieux le chercher dans les broussailles. Ce disant il prend un chemin à travers les bois.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1309. — Il pousse son cheval en chantant des airs joyeux, il appelle Tariel par son nom. Bientôt ce soleil apparaît dans toute sa splendeur : Tariel, debout près d'un buisson, tenait un sabre à la main.

1310. — Il avait tué un lion, son arme était ensanglantée. Debout, sans cheval, il écoutait les appels avec étonnement. Ayant vu et reconnu Avthandil il se jeta vers lui dans un élan éperdu.

1311. — Avthandil sauta de cheval, rapide comme l'éclair. Ils s'embrassèrent, s'étreignirent, les bras noués, et la voix de Tariel était douce et langoureuse.

1312. — Il prononçait des paroles émues. Des larmes mêlées de sang teignaient en rouge la bordure des cils de jais et les cyprès en étaient tout arrosés. Puisque je te vois, disait Tariel, qu'importent les douleurs !

1313. — Il était tout en larmes, mais Avthandil lui, répondit, avec un sourire qui déchirait le corail de ses lèvres : — J'apporte une nouvelle qui va te réjouir. Elle va renaître, la rose fanée et jaunie !

1314. — Tariel répondit : — O mon ami ! Cette joie me suffit. Celui que je voulais voir, c'est toi ! La nouvelle que tu apportes sera-t-elle un remède pour moi ? Peut-on trouver ici-bas un remède contre la volonté de Dieu ?

1315. — Plus Tariel se montrait incrédule, plus Avthandil s'agitait. Il ne pouvait taire plus longtemps la nouvelle qu'il apportait. Il tira de sa tunique le morceau d'écharpe. Tariel l'ayant reconnu se jeta sur lui et l'arracha des mains d'Avthandil.

1316. — Il reconnut aussi l'écriture de Nestane ; il posa ses lèvres sur la lettre et sur l'écharpe et perdit connaissance. Son âme parut s'envoler, ses paupières

aux cils de jais s'abaissèrent ni Cain, ni Salaman, n'ont montré douleur pareille.

1317. — Avthandil regardait Tariel inanimé, gisant à terre. Il tenta de le ranimer mais il ne put rien faire pour ce malheureux dont l'âme s'était réfugiée dans les objets qu'il serrait en sa main.

1318. — Avthandil sentit les larmes le gagner ; il s'arracha les cheveux en y plongeant sa main blanche. Il se fendit la joue, rubis taillé avec un ciseau de diamant : un torrent couleur de corail en jaillit.

1319. — Les joues ensanglantées, il regardait Tariel : — ce que j'ai fait, se lamentait-il, aucun imbécile ne l'aurait jamais fait ! Pourquoi, avec tant de hâte, ai-je versé de l'eau sur un feu inextinguible ? Le cœur succombe sous le coup d'une grande joie, quand elle est inattendue.

1320. — J'ai tué mon ami, je dois répondre du crime ! Je m'accuse d'avoir commis un acte impardonnable. La stupidité est odieuse dans une affaire compliquée. La lenteur méprisable prévaut parfois sur la magnifique promptitude.

1321. — Tariel gisait sans connaissance, dévoré par une flamme ardente. Avthandil courut chercher de l'eau dans les broussailles. Il ne trouva que du sang de lion ; il l'apporta, en versa sur la poitrine de Tariel et la lividité fit place à la couleur du rubis.

1322. — Avthandil ayant versé du sang, de lion sur la poitrine du lion, Tariel revint à lui, agitant ses paupières. Il ouvrit les yeux et eut la force de s'asseoir. On eût dit un astre qui reprenait son éclat sous le rayonnement du soleil.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1323. — L'hiver dessèche les roses, et effeuille leurs pétales. Le soleil d'été les brûle et les fait se dessécher aussi mais les trilles du rossignol se font entendre sur leurs corolles. La chaleur les brûle, le froid les gèle : la douleur est toujours la même, quelle qu'en soit la cause.

1324. — Il en est de même pour le cœur humain, difficile à satisfaire. Dans la détresse, comme dans la joie, il est en délire, il est endolori, jamais complètement heureux que l'ennemi de soi-même se fie à la vie !

1325. — Tariel ouvre enfin la lettre de sa bien-aimée, il la lit et la relit bien que cette lecture le rende fou. Il ne voit pas très bien à travers les larmes, la lumière du jour en est obscurcie. Avthandil lui dit alors :

1326. — Tu ne fais pas honneur à l'homme cultivé que tu es ! Pourquoi pleurer maintenant qu'il faut être gai ? Lève-toi, allons chercher le soleil disparu ! Je t'y conduirai bientôt, je te le jure sur ma tête !

1327. — Mais réjouissons-nous comme il convient ; nous prendrons la route vers la Kadjétié, nos sabres seront nos guides pour mettre les Kadjis en fuite, et nous leur ferons mordre la poussière !

1328. — Tariel ayant repris ses sens, se mit à interroger. Des éclairs lumineux ou sombres jouaient dans ses yeux lorsqu'il les levait sur Avthandil. Tout comme le rubis sous le soleil, il reprenait sa couleur. Le ciel est toujours clément pour celui qui est digne de sa grâce.

1329. — Il remercia chaleureusement Avthandil et lui dit : — Comment pourrai-je faire ton éloge, toi, si digne des éloges des sages ! Tu as été pour moi comme la source de la montagne qui vient arroser la fleur de la plaine. Tu as tari le torrent de mes larmes qui n'avait point de fin.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1330. — Je ne suis pas en mesure de te récompenser. Que Dieu s'en charge, qu'il veuille te combler de ses bienfaits ! Ils montèrent à cheval et, pleins de joie, se dirigèrent vers leur demeure. Asmath, inconsolable, allait avoir, elle aussi, sa part de joie.

1331. — Asmath était assise, sans voile, devant la grotte. Ayant levé la tête, elle aperçut Tariel et Avthandil, qui s'approchaient en chantant une douce mélodie. Stupéfaite, elle se dressa, précipitamment, les bras et la tête nus.

1332. — Elle avait toujours vu Tariel en pleurs quand il rentrait, et elle était surprise de le voir chantonnant doucement. Son esprit qui ne connaissait pas encore l'heureuse nouvelle était en plein désarroi.

1333. — Dès qu'ils la virent, Avthandil et Tariel lui crièrent de loin, vibrants de joie : — Asmath, voilà que Dieu nous gratifie de sa clémence nous avons retrouvé l'astre disparu ; fini le mauvais sort ! Nos douleurs vont se changer en joie !

1334. — Avthandil sauta de son cheval pour embrasser Asmath : elle tendit les bras au cyprès dont les rameaux se plièrent pour l'étreindre. Elle lui donna l'accolade et, les larmes aux yeux, elle demanda : — Que sais-tu ? Qu'as-tu fait. Dis-le moi vite, je t'en prie, par le ciel !

1335. — Avthandil lui montra la lettre de Nestane, de cette plante du paradis au feuillage alangui, de cette lune disparue, et dit : — Regarde l'écriture de la malheureuse ! Mais le soleil se lève et nous allons sortir des ténèbres.

1336. — Voyant la lettre dont elle reconnut l'écriture, Asmath fut saisie d'étonnement. Elle frissonnait de tout

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

son être, comme en proie à la fièvre. — Que vois-je, disait-elle ? Qu'est-ce que j'entends ? Est-ce bien vrai ?

1337. — Avthandil lui dit : — Sois tranquille, c'est bien vrai. La joie arrive, les jours pénibles vont passer. Le soleil approche, les ténèbres s'enfuient. Le bien a vaincu le mal que son règne soit long !

1338. — Tariel échangeait quelques mots avec Asmath. Ils s'embrassaient et pleuraient de joie. Les larmes tombaient des cils noirs et arrosaient les joues de roses. Dieu ne sacrifie pas l'homme si celui-ci ne le mérite pas.

1339. — Ils exprimèrent leur immense gratitude : — Dieu nous traite avec bonté, il nous a accordé sa grâce, disait le roi des Indes en levant les mains au ciel. Ils rentrèrent dans la grotte. Asmath s'appliqua à servir un repas.

1340. — Tariel dit à Avthandil : — Je vais te dire une chose qui n'est plus à dédaigner. Depuis le jour où je me suis emparé de ces grottes en massacrant les Dévis, je sais que sont enfermés là de grands trésors.

1341. — Je ne les ai pas ouverts, je n'en avais nulle envie. Mais, aujourd'hui, allons voir de quoi ils se composent. Ils se levèrent tous deux et Asmath les suivit. Ils brisèrent les quarante portes de quarante petites cellules, sans se hâter.

1342. — Ils trouvèrent des trésors inouïs, inestimables. Il y avait un monceau de pierres précieuses minutieusement taillées ; on y voyait des perles aussi grosses que des balles de jeu. Quant à la quantité d'or, elle était d'une valeur incalculable.

1343. — Ces quarante cellules étaient pleines de richesses. Une autre était remplie d'armes de toutes sortes

soigneusement rangées. Il s'y trouvait aussi un coffre scellé.

1344. — Il portait l'inscription suivante : « Cottes de mailles, cuirasses, sabres tranchants, armes merveilleuses destinées à vaincre les Kadjis s'ils déclarent la guerre aux Dévis. Quiconque ouvrira ce coffre avant ce jour, sera un meurtrier des rois. »

1345. — Le coffre ouvert, ils y trouvèrent un armement complet pour trois guerriers. Cuirasses, sabres, casques, jambières, étaient placés dans des écrins ornés de rubis.

1346. — Chacun d'eux revêtit une armure pour l'essayer. La cuirasse et le casque étaient à toute épreuve. Le sabre coupait le fer comme une boule de coton. Pour Tariel et Avthandil, c'était la trouvaille la plus précieuse au monde

1347 : — Ceci est d'un bon présage, dirent-ils ; le sort nous sourit, Dieu nous regarde avec clémence du haut du ciel. Ils prirent chacun une armure et lièrent la troisième avec une courroie, pour Pridon.

1348. — Ils prirent aussi de l'or et des perles et scellèrent de nouveau les quarante cellules. Avthandil dit alors : — Désormais, j'ai la main sur mon sabre ! Cette nuit encore du repos. Au matin le départ !

1349. — Ici, ô peintre ! dessine deux amis plus unis que deux frères ; deux amants des astres, chacun d'eux sans rival ; tous deux des héros consacrés par leur bravoure. Vous allez voir quel carnage ils vont porter en Kadjétie !

TARIEL ET AVTHANDIL CHEZ PRIDON

1350. — Le lendemain, de bonne heure, ils partirent emmenant Asmath avec eux. Jusqu'au pays de Nouradin ils la prirent en croupe. Là, un marchand leur céda un cheval, contre de l'or. Avthandil servait de guide, il n'en existait pas de meilleur.

1351. — Au cours du voyage, ils rencontrèrent les bergers de Nouradin et admirèrent les troupeaux dont ils avaient la garde. L'hindou Tariel dit à Avthandil : — Veux-tu que nous fassions une bonne plaisanterie ? Jouons un tour à Pridon, attaquons ses troupeaux.

1332. — Quand il apprendra leur capture, il se portera contre les assaillants, prêt à les combattre et à verser leur sang. Soudain il nous reconnaîtra, surpris jusqu'au fond de son cœur. Ce jeu ne serait-il pas agréable ?

1333. — Ils saisirent donc les meilleurs chevaux de Pridon. Les bergers sortirent de leur tente où brûlait un petit feu de branches et crièrent : — Qui êtes-vous ? mes seigneurs que faites-vous ? Le troupeau appartient à celui dont le sabre est impitoyable à ses ennemis.

1354. — Tariel et Avthandil, dissimulant leur gaieté, se mirent à pourchasser les bergers, l'arc à la main. Ceux-ci mis en fuite commencèrent à crier à tue-tête : — Au secours, au secours ! Les brigands nous massacrent ! Le bruit se répercuta et on courut prévenir Pridon.

1355. — Pridon prit ses armes, monta à cheval, et sortit suivi d'une troupe armée. Tariel et Avthandil,

deux soleils, allèrent à sa rencontre, la visière baissée cachant leur visage.

1356. — Voilà celui que nous cherchons, dirent-ils, en voyant Pridon. Tariel enleva son casque et sourit : — Que vas-tu faire, demanda-t-il, tu es donc mécontent de nous voir arriver ? Tu n'as pas l'air d'un homme hospitalier !

1357. — Pridon sauta de cheval pour saluer ses amis, le front contre terre. Les deux héros l'embrassèrent avec effusion. Pridon, remerciait Dieu tandis que les notables connus des deux héros recevaient aussi l'accolade.

1358. — Pridon dit alors : — Je vous attendais plus tôt, mais je suis toujours prêt pour votre service ! Ils étaient beaux à voir, réunis, ces trois astres resplendissants. Ils remontèrent à cheval et se dirigèrent vers le palais de Pridon.

1359. — Celui-ci offrit à ses amis la plus large hospitalité. Il assit à côté de lui Avthandil, son frère juré, et Tariel prit un siège couvert de riches tapis. Avthandil et Tariel offrirent à Pridon la cuirasse qu'ils apportaient.

1360. — Nous n'avons pas ici d'autres présents à te faire, dirent-ils, mais, ailleurs, nous possédons des choses merveilleuses. Pridon toucha de son front la terre et dit : — Ce présent est digne de vous.

1361. — Cette nuit-là, ils se reposèrent, heureux, après avoir développé leurs projets. Le lendemain, après le bain, Pridon fit apporter en cadeau à ses amis des vêtements tous plus beaux les uns que les autres, et des perles sur un plateau d'or.

1362. — Puis il leur dit : — Ma parole va vous sembler d'un homme peu hospitalier, ou contrarié par la visite d'hôtes aussi éminents que vous, mais je conseille

de ne pas perdre de temps, il vaut mieux reprendre la route. Si les Kadjis rentrent avant nous, nous aurons bien des difficultés.

1363. — Nous n'avons pas besoin d'une grande armée. Qu'elle soit petite, mais bonne. Trois cents hommes nous suffiront. Partons sans retard, la main posée sur la garde de nos sabres, et nous verrons bientôt la belle silhouette de celle que nous allons délivrer.

1364. — J'ai été une fois en Kadjétié, la ville me semble imprenable, elle est entourée de rochers inaccessibles. Il faut y pénétrer par ruse car une attaque ouverte est impossible. Une armée nombreuse serait donc inutile, elle ne pourrait approcher sans être vue.

1365. — Tariel et Avthandil qui brûlaient de partir approuvèrent ce point de vue et quittèrent Asmath comblée de cadeaux par Pridon lui-même. Ils prirent avec eux trois cent cavaliers choisis parmi les meilleurs guerriers. Dieu donne la victoire à ceux qui sont décidés à vaincre !

1366. — Les trois amis, frères inséparables, traversèrent une mer. Pridon connaissait la route. Ils chevauchèrent ensuite jour et nuit. — Nous approchons, dit un jour Pridon, des parages de la Kadjétié. D'ici nous devons avancer seulement la nuit pour ne pas être découverts.

1367. — Le conseil de Pridon fut suivi. À l'aube ils s'arrêtaient et la nuit ils reprenaient leur chemin. Ils arrivèrent enfin près de la ville entourée de ses rochers et de son armée de défense. Les appels des sentinelles se faisaient entendre, coupés les uns par les autres.

1368. — La porte de la galerie souterraine était gardée par dix mille guerriers. Les trois héros examinèrent

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

la ville à la clarté de la lune. — Tenons conseil, dirent-ils, arrêtons un plan à suivre. Cent l'emporteront sur mille si l'on procède avec méthode.

AVTHANDIL ET TARIEL DEVANT LA
FORTERESSE DE KADHÉTIE.
CONSEIL TENU PAR PRIDON

1369. — Pridon le premier dit : — La chose semble claire, une attaque directe est impossible. Nous sommes trop peu nombreux, toute vantardise serait vaine. Jamais nous ne pourrions y pénétrer si nous trouvons la porte fermée.

1370. — Pendant mon enfance, mes maîtres m'initèrent à la gymnastique, ils m'ont appris l'adresse et l'équilibre, et je marchais sur la corde avec une telle facilité que tout le monde m'admirait et que les enfants ébahis me regardaient avec envie.

1371. — Maintenant, que celui qui sait bien lancer une corde la lance autour d'un pilier de la forteresse. Il me sera facile de marcher sur cette corde et je vous garantis qu'on ne trouvera plus un seul homme vivant là-dedans.

1372. — Il ne me semble pas difficile de marcher sur la corde avec ma cuirasse et mon bouclier. Je sauterai vivement sur le pilier, et je me porterai comme un ouragan sur le corps de garde. Après l'avoir massacré, j'ouvrirai la porte et vous accourrez au fracas du combat.

1373. — Avthandil dit : — O Pridon, tu es admirable. Tu as confiance dans la force de tes bras et, sans autre crainte, tu donnes un conseil bien difficile à suivre. Tu pourrais ainsi semer la terreur parmi les ennemis ; mais n'entends-tu pas les cris des multiples sentinelles postées à chaque pas ?

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1374. — Elles entendront le cliquetis de tes armes sur ta cuirasse, elles te surprendront et couperont la corde, sois-en sûr. Tout sera perdu sans aucun profit. Non, le conseil n'est pas bon, cherchons un autre moyen.

1375. — Il vaudrait mieux que vous restiez cachés dans un endroit proche de la porte. Ces gens-là n'arrêteront pas les voyageurs qui arrivent à la ville et je me déguiserai en marchand pour les tromper. J'emporterai, dissimulé sur un âne, le casque, la cuirasse et le sabre.

1376. — Il ne serait pas bon de passer ainsi tous les trois, car nous pourrions éveiller la méfiance. J'irai seul, déguisé, et j'entrerai dans la ville. Je revêtirai furtivement ma cuirasse et, soudain, j'apparaîtrai. Plaise à Dieu que nous déchaînions à l'intérieur une vague de sang !

1377. — Je me débarrasserai vite de la garde intérieure sans subir de dommage. Vous vous porterez, de l'extérieur, à l'attaque des portes d'une manière héroïque. Je briserai les barres de fer et vous aurez l'entrée libre. C'est mon avis. Si vous en avez un meilleur, la parole est à vous.

1378. — Tariel dit : — Je vois et j'apprécie votre héroïsme à tous deux, vos conseils sont l'expression de votre bravoure ; vous cherchez une véritable bataille, et non point un inutile maniement du sabre. Au moment difficile de la lutte, vous entraînez ainsi vos hommes.

1379. — Mais soyez attentifs aussi à ce que je vais dire. Si ma bien-aimée, attirée par le bruit, jetait du haut de la tour un coup d'œil sur le théâtre de la lutte elle vous verrait l'un ou l'autre en plein combat, sans moi. Que dirait-elle alors ? Non, ce serait un déshonneur pour moi, n'en parlons plus.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1380. — Vos conseils ne sont pas bons : suivons ce que je propose, partageons notre troupe. Chacun de nous prendra cent hommes. À l'aube, tous trois, poussant nos chevaux au galop, nous nous porterons à l'assaut en trois points différents. Nous voyant peu nombreux, les ennemis déclencheront une contre-attaque. C'est alors que nous devons donner libre cours à nos sabres.

1381. — Durant la mêlée, ils ne pourront plus fermer les portes. L'un de nous au moins pénétrera dans la ville, les autres continueront la lutte. Celui qui sera entré noiera la troupe intérieure dans un flot de sang. Nous ferons valoir nos armes que nous estimons invincibles.

1382. — Je comprends, dit Pridon. La vitesse de mon cheval est telle qu'il franchira la porte avant sa fermeture. Lorsque je t'en fis présent, je ne savais pas que nous aurions affaire en Kadjétie. Sinon, je ne t'aurais pas fait ce cadeau !... Jugez de mon avarice !

1383. — Pridon se plaisait à cette taquinerie amicale ; ils en rirent de bon cœur, échangèrent des à-propos spirituels, puis se mirent à s'armer et montèrent sur leurs meilleurs chevaux.

1384. — Ils échangèrent encore des avis et finirent par accepter le conseil de Tariel. La troupe se partagea. Chacun d'eux prit cent hommes, tous pareils à des lions, tous montés et tous en armure et en casque.

1385. — Les trois jeunes héros étaient plus beaux que le soleil. Les sept planètes les inondaient de leur rayonnement. Tariel, à la fine stature, montait son cheval moreau. Les ennemis furent décimés à coups de sabre, tout comme il avait été prévu, et les spectateurs furent frappés d'admiration.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1386. — Une image donnera une idée de leur intrépidité lorsque les nuages crèvent en pluie et déchaînent des torrents dans les montagnes, ces torrents déferlent par les cols, ils grondent avec fracas, mais lorsqu'ils rejoignent la mer, ils sont redevenus calmes.

1387. — Bien que Pridon et Avthandil se montraient pleins d'une bravoure sans pareille, Tariel était cependant un combattant beaucoup plus redoutable : le soleil éclipsa les astres et rend invisibles les constellations. Maintenant, écoutez le fracas d'une bataille acharnée.

1388. — Chacun des héros s'était assigné une des trois portes de la ville et disposait d'une troupe aguerrie. Pendant la nuit une reconnaissance minutieuse des lieux fut faite et, à l'aube, ils se dirigèrent vers la ville.

1389. — D'abord, ils avancèrent lentement comme de simples voyageurs. Les gardes ne soupçonnaient rien et n'avaient aucune appréhension du danger. Ils se tenaient debout nonchalamment, sans peur ni inquiétude. Les assaillants s'approchèrent et se coiffèrent du casque en un tournemain.

1390. — Soudain, ils éperonnèrent leurs chevaux. Le bruit des armes et des matraques se fit entendre. Ils se jetèrent sur les portes, semant la terreur dans la ville. L'attaque fut dirigée sur les trois points par les trois héros décidés à braver tout péril. Le cri d'alarme, le roulement des tambours et le son du cor, s'élevèrent aussitôt.

1391. — C'est alors que les foudres du ciel s'abattirent sur la Kadjétié. Chronos, les yeux enflammés de colère, s'éloigna du soleil. La voûte mouvante du ciel se retourna avec courroux. Les lieux de combat se couvrirent d'innombrables cadavres.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1392. — La seule voix du terrible Tariel semait la mort. Ni casques ni cuirasses ne résistaient à ses coups. Les héros enfoncèrent les trois portes sans recevoir aucune blessure et pénétrèrent dans la ville où le carnage commença.

1393. — Avthandil et Pridon se rencontrèrent dans la ville après le massacre des ennemis. Ils s'accueillirent l'un l'autre avec des cris de joie, mais Tariel ne se montrait pas. Où est-il ? se demandèrent-ils, en promenant leurs regards autour d'eux.

1394. — Ne sachant rien de lui, ils se dirigèrent vers la porte de la forteresse. Ils trouvèrent là un amoncellement d'armes détruites à coups de sabre et de corps inanimés.

1395. — Les défenseurs de la forteresse gisaient à terre, le corps coupé en deux et la cuirasse brisée. La porte était ouverte, les gonds tordus et arrachés. Avthandil et Pridon reconnurent là le passage de Tariel : « C'est son œuvre, dirent-ils. »

1396. — La voie était ouverte ; ils s'enfoncèrent dans la galerie souterraine et débouchèrent sur le terre-plein où ils virent que la Lune libérée du Dragon était venue à la rencontre du Soleil. Le casque jeté à terre, Tariel était beau avec ses cheveux épars, enlacé avec Elle, cœur à cœur.

1397. — Ils s'étreignaient et s'embrassaient, tous deux en larmes. On eût dit la rencontre de Jupiter et de Saturne. La rose est plus belle quand elle est inondée par les rayons du soleil. Meurtris jusque-là par les souffrances, ces deux astres, désormais, connaîtront la joie.

1398. — Ils s'embrassaient encore, enlacés, écrasant fréquemment les uns contre les autres les pétales de

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

roses de leurs bouches. Avthandil et Pridon saluèrent Nestane et se présentèrent comme des invités.

1399. — Elle les reçut, toute rayonnante de joie ; elle embrassa ces amis qui lui portèrent secours et leur exprima sa gratitude d'une voix pleine de grâce. L'entretien fut court et charmant.

1400. — Ils saluèrent aussi Tariel, le séduisant cyprès, et lui apportèrent leurs félicitations pour sa victoire. Tous trois étaient sans blessures et n'avaient nul besoin d'ôter leurs armures. Ils avaient lutté comme des lions au milieu d'un troupeau de biches et de chèvres.

1401. — Des trois cents hommes, il en restait cent soixante. Pridon était affligé de cette perte malgré la joie de la victoire. Les ennemis qui avaient survécu à la bataille furent mis à mort. Quant aux trésors dont les héros devenaient possesseurs, il était impossible d'en évaluer la richesse.

402. — Ils rassemblèrent des mulets, des chameaux et d'autres bêtes de somme. Ils en chargèrent trois mille avec des perles et des pierres précieuses, admirablement taillées, des améthystes et des rubis. Nestane fut placée dans un palanquin et entourée de tous les égards.

1403. — Ils laissèrent soixante hommes en Kadjétie comme gardes de la forteresse et s'en allèrent avec la belle, désormais hors de toute atteinte. Ils s'orientèrent vers la ville maritime, bien que la route fût plus longue, mais il fallait aller voir Fatmane, envers qui ils avaient une dette immense.

VISITE DE TARIEL CHEZ LE ROI DES MERS
ET CHEZ PRIDON

1404. — Tariel dépêcha chez le roi des mers un messenger porteur de ces mots : « J'arrive, moi, Tariel, vainqueur et destructeur des ennemis. J'amène du pays des Kadjis ma bien-aimée, mon soleil aux flèches rayonnantes. Je voudrais te faire honneur comme à un père ou à un parent.

1405. — « Maintenant, le pays des Kadjis m'appartient avec toute sa richesse. O roi, tout le bien que j'ai, c'est grâce à toi. Fatmane sauva ma bien-aimée, et fut pour elle comme une mère et une sœur. Que pourrais-je t'offrir en récompense ? Je déteste de vaines promesses.

1406. — « Accueille-moi au moment où je traverse ton royaume. Je te prie d'accepter tout le pays des Kadjis pour cadeau. Mets-y une garnison, occupe complètement la forteresse. Le temps presse et je ne peux pas aller te voir. Peux-tu venir ?

1407. — « Ordonne à Hussein, mari de Fatmane, qu'il envoie aussi sa femme. Ma bien-aimée sera heureuse de revoir sa libératrice. Quelle autre entrevue pourrait souhaiter celle qui est plus lumineuse que le soleil. »

1408. — Lorsque le roi des mers reçut le message de Tariel, il resta tout interdit de la surprenante nouvelle. Il exprima sa gratitude à Dieu toujours juste et clément, prit un cheval et partit sans se faire prier.

1409. — En vue des fiançailles, il prit toute une cargaison de belles choses. Fatmane accompagnait le

roi. Ils chevauchèrent pendant dix jours, heureux d'aller voir Tariel-le-lion, et Nestane-le-soleil qui illumine l'univers.

11410. — Les trois héros allèrent au-devant du roi des mers. Ils descendirent de cheval et le saluèrent humblement au milieu d'une troupe rassemblée. Tariel reçut des éloges et répondit en remerciant le roi. Nestane fut l'objet de l'admiration générale.

1411. — Fatmane était toute frémissante. Elle enlaça Nestane et lui couvrit les mains, les pieds, les joues et le cou de baisers. Comment te remercier, ô Dieu, disait-elle, pour ce que tu as fait ? La nuit est passée, je vois la lumière ! Le mal est vaincu, c'est le bien qui triomphe !

1412. — Nestane, à son tour embrassait Fatmane et disait avec douceur : — Dieu a bien voulu donner de la joie à mon cœur brisé et meurtri. Me voilà tout épanouie, au lieu d'être fanée comme auparavant. Le soleil a promené ses rayons sur la rose et elle s'est reprise à la vie.

1413. — Le roi des mers donna une grande fête en l'honneur des fiançailles. Il remercia Tariel pour le don du pays des Kadjis et le retint sept jours. Tariel répondit avec largesse aux cadeaux, grâce au trésor qu'il avait apporté. Toute la terre était semée de pièces d'argent éparpillées, on marchait dessus comme sur un pont.

1414. — Des pièces de brocarts de soie furent déroulées. Tariel reçut une couronne d'un prix inestimable, taillée dans une seule pierre d'hyacinthe dont la couleur jaune était particulièrement rare, et un trône d'or pur flamboyant.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1415. — Nestane reçut un manteau orné de pierres précieuses de rubis étincelants, d'améthystes, et de saphirs. Le rayonnement du visage des fiancés captait les yeux et brûlait les cœurs.

1416. — Les présents offerts à Avthandil et à Pridon étaient non moins remarquables : un magnifique cheval richement harnaché à chacun d'eux ainsi qu'un vêtement constellé de pierreries éblouissantes. « Bénie soit votre largesse », répondirent-ils en remerciant.

1417. — Tariel exprima ensuite sa gratitude, en termes éloquents : — O roi, dit-il, je suis heureux de cette occasion que j'ai de te voir et je suis touché par ces présents si beaux. Je suis charmé de cette entrevue.

1418. — Le roi des mers répondit : — O Seigneur, lion par la force, sage par l'esprit, tu es la vie de ceux qui t'entourent et la source de souffrances pour ceux qui sont loin de toi ! Comment aurais-je pu t'offrir des présents vraiment dignes de toi ? Tu es la beauté toujours désirable pour les yeux et pour le cœur ! Séparée de la tienne, ma vie perd tout son prix.

1419. — Tariel dit à Fatmane : — Je t'ai adoptée comme une sœur, car tu m'as rendu des services inestimables. Je te donne tout le trésor que j'apporte du pays des Kadjis, prends-le, je t'en fais présent.

1420. — Fatmane se prosterna devant lui et lui exprima son immense gratitude : — O Tariel, dit-elle, la pensée de la séparation me jette dans le tourment. Loin de vous deux, que serai-je, sinon une malheureuse folle ! Heureux ceux qui sont dans ta suite et quelle tristesse pour ceux qui ne peuvent te contempler !

1421. — Les deux soleils de bravoure s'adressèrent ensuite au roi, de leurs lèvres semblables à un étui pré-

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

cieux abritant des dents de diamant, ils dirent : — Nous voudrions qu'une fête sans fin nous réunisse avec toi, mais il nous faut repartir, car le temps presse.

1422. — Sois pour nous un père fidèle et bienveillant. Nous t'adressons une prière : donne-nous un bateau. Le roi répondit : — Pour vous, j'irais sans regret dans la tombe. Hélas, si vous êtes pressés, que puis-je répliquer ? Partez, que Dieu vous protège !

1423. — Le roi ordonna de préparer un bateau sur le rivage. Tariel, ses amis et Nestane, firent leurs adieux au milieu des pleurs. On se frappait la tête on s'arrachait des mèches de cheveux et on les jetait au vent. Les larmes de Fatmane auraient fait monter le niveau même de la mer.

1424. — Les trois amis, trois frères jurés, prirent le large, entourant Nestane. Ils se confirmèrent les mots de fidélité échangés entre eux jadis. Beaux, avec leurs chants et leurs sourires, ils sentaient qu'ils se connaissaient profondément. Et sur leurs bouches se jouaient les rayons partis d'une rangée de diamants.

1425. — Dès qu'ils touchèrent terre, ils dépêchèrent à Asmath, ainsi qu'aux notables de Pridon, un homme porteur des bonnes nouvelles. Le message disait : « Le soleil va se lever, soutien des autres astres ! Flétris autrefois, nous serons désormais à l'abri de toute flétrissure. »

1426. — Ils placèrent Nestane-le-soleil dans un palanquin et poursuivirent leur route. Ils riaient, gais comme des enfants, d'avoir bravé tant de malheurs. Ils arrivèrent enfin au pays de l'héroïque Pridon. On vint à leur rencontre avec de la musique et des chants.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1427. — Les notables de Pridon étaient accompagnés d'Asmath. Sur le visage de celle-ci, toute trace de douleur avait disparu. Elle serra Nestane sur son cœur, si fort qu'il eût été impossible, même à une hache, de les séparer. Déjà la voilà récompensée pour sa fidélité.

1428. — Nestane serrait Asmath dans ses bras, l'embrassait sur la bouche. Hélas ! disait-elle, je t'ai chargée de malheurs. Mais Dieu nous accorde sa grâce avec toute sa largesse et je ne sais plus comment je pourrai payer ton dévouement infini.

1429. — Asmath répondit : — Grâce à Dieu je revois la rose non flétrie. Enfin mes vœux se sont réalisés. Te voir heureuse, c'est là toute ma vie. Un des plus beaux sentiments, c'est le dévouement entre maître et sujet.

1430. — Les notables se prosternèrent et firent des éloges : — Dieu nous a donné la joie, bénie soit sa divinité. Il nous a montré votre visage et, par là, il a mis fin aux flammes qui ravageaient nos cœurs. C'est lui seul qui est en mesure de guérir la blessure qu'il nous a portée.

1431. — Ils vinrent et posèrent leurs lèvres sur la main du roi. Pridon leur dit : — Vos frères se sont sacrifiés pour nous. Ils ont trouvé la paix éternelle en vérité, et non pas en rêve. Ils ont passé à l'éternité dans la splendeur de la gloire.

1432. — Bien que leur perte m'afflige et me fasse beaucoup souffrir, je sais, en revanche, qu'ils ont acquis l'immortalité. Ce disant, il pleurait doucement : ainsi Borée meurtrit le narcisse, et la rose s'abîme sous le froid.

1433. — Le voyant, en pleurs, tous les notables pleurèrent avec lui. Chacun gémit sur la perte qu'il avait su-

bie. Puis ils se calmèrent et dirent : — Tu es pour nous un soleil ! En ta présence c'est la joie qui s'impose, la tristesse est déplacée !

1434. — Pour ceux qui sont dignes de tant de larmes et d'affliction de ta part, la mort est vraiment préférable à la vie sur la terre. Ils s'adressèrent encore à Pridon : — Ne te chagrine pas pour cette perte, Dieu la compensera par mille joies.

1435. — Avthandil exprima à son tour son regret des pertes subies, mais les notables dirent : — Passons maintenant à la joie. Puisque Tariel-le-lion et Nestane-le-soleil, l'un perdu et l'autre disparue, sont retrouvés, est-il permis d'avoir les yeux noyés dans les larmes ?

1436. — Ils arrivèrent tous dans la grande ville de Mulghazanzar. On sonna du cor et du buccin à grand fracas. Le son du tambour et des trompettes s'y mêlait d'une façon agréable et les citoyens affluèrent, abandonnant le bazar où ils se pressaient.

1437. — Les marchands emplirent les rues. Les soldats de service, l'arme à la main, retenaient à distance la foule des curieux. Les domestiques, affluant en nombre, donnaient de la peine aux gardes qui se faisaient prier pour leur accorder la permission de voir.

1438. — Les héros suivirent Pridon dans son magnifique palais. Nombre d'esclaves aux ceintures dorées vinrent au-devant d'eux pour les recevoir. On étendit des tapis de soie sur le sol, et l'on éparpilla sur leur passage des pièces d'or que la foule se disputait.

FIANÇAILLES DE TARIEL ET DE NESTANE-DAREDJANE
CHEZ PRIDON

1439. — Un siège blanc et pourpre, finement parsemé de pierreries de couleur rouge et jaune fut dressé pour les fiancés. Pour Avthandil, il y avait un siège jaune avec une seule rayure noire. Tous trois prirent place, au milieu de l'admiration générale.

1440. — Les chanteurs apparurent et une douce mélodie se fit entendre. La fête des fiançailles commença. Pridon multiplia les présents d'étoffes et de soieries avec sa largesse coutumière. Nestane était éblouissante avec son sourire qui laissait voir l'éclat de ses dents.

1440. — On apporta encore de la part du généreux Pridon des cadeaux rares : neuf perles aussi grosses que des œufs d'oie et une pierre précieuse dont l'éclat pouvait être comparé à celui du soleil. À la lumière de cette gemme éblouissante, un peintre eût été en mesure de peindre un tableau pendant la nuit.

1442. — Il fit aussi présent d'un collier, destiné à enlacer le cou. Il était composé de pierres précieuses taillées en boules. On apporta ensuite un plateau si lourd qu'on pouvait à peine le soutenir. C'était le cadeau de Pridon pour Avthandil.

1443. — Ce plateau était couvert de grosses perles. Il fut offert à Avthandil, accompagné de paroles amicales de Pridon. Toute la maison était garnie de brocarts et de tapis de soie. Tariel exprima sa gratitude en termes délicats.

1444. — La grande fête des fiançailles donnée par Pridon dura huit jours. Chaque journée fut marquée par

des présents rarissimes. Jour et nuit une mélodie de luth et de harpe se répandait sans interruption. Les voilà unis, ce jeune héros et cette femme si bien assortis l'un à l'autre.

1445. — Un jour Tariel confia à Pridon le souci dont son cœur était préoccupé : — Tu fais preuve de dévouement comme un frère aîné. Tu es prêt à sacrifier ta vie et même ton âme pour moi, et c'est grâce à toi que j'ai trouvé le remède à mes blessures.

1446. — Tu sais aussi le sacrifice qu'a fait Avthandil pour moi. J'ai maintenant le désir de lui porter secours. Va lui demander ce qu'il désire. Qu'il exprime son vœu. De même qu'il a éteint la flamme de mes souffrances, je dois éteindre la sienne.

1447. — Dis-lui de ma part : — « Mon frère, qui pourrait payer le sacrifice que tu as fait pour moi ? Dieu t'accordera ses grâces célestes, mais tant que je ne verrai pas tes vœux réalisés, je renoncerai à retourner chez moi. Je ne veux ni palais ni simple logis.

1448. — « Dis-moi donc ce que tu désires et comment je pourrais t'aider ? Je suis d'avis que tu rentres en Arabie en ma compagnie. Arrangeons l'affaire dans un pourparler amical, ou bien dans une joute au sabre. Tant que tu n'auras pas épousé ta bien-aimée, je ne serai pas mari pour la mienne. »

1449. — Lorsque Pridon fit part du message de Tariel, Avthandil se mit à rire. Quelle aide ? dit-il, et contre qui ? Ma bien-aimée, mon soleil, n'est pas prisonnière au pays des Kadjis. Elle vit dans la plénitude de la joie.

1450. — Ma bien-aimée brille sur un trône par la volonté de Dieu, belle, splendide et puissante, hors de

toute atteinte. Elle n'a rien à redouter des Kadjis, ni des sciences occultes. D'aide pour elle, je n'en ai nul besoin.

1451. — Lorsque la Providence l'aura décidé et que la volonté du ciel se fera connaître, c'est alors que j'aurai la joie de mettre fin à mon attente, c'est alors que je ressusciterai sous un flot de lumière. Jusque-là, il serait vain de courir le monde.

1452. — Va dire à Tariel la réponse que je lui fais : — « Point de remerciements, ô roi, tu as trop souffert. Depuis que ma mère m'a conçu, je suis destiné à être ton esclave. Que Dieu me réduise en poussière si je t'abandonne avant que tu sois reconnu roi.

1453. — « Tu voudrais me rendre à ma bien-aimée ! C'est une preuve de la bienveillance dont ton cœur est plein, mais là-bas un sabre n'est pas utile. Je préfère attendre ici la décision de la Providence.

1454. — « Tout ce que je souhaite, c'est de te voir sur le trône des Indes, splendide et heureux, avec, auprès de toi, ta bien-aimée au visage rayonnant tel un astre, et de voir tes adversaires anéantis ou réduits au silence.

1455. — « Ces vœux de mon cœur étant réalisés, j'irai en Arabie, heureux de trouver place dans la suite de mon soleil. Il ne dépend que de la volonté de ma bien-aimée de répondre à ma flamme. Je ne demande donc rien, car la flatterie me déplaît. »

1456. — Quand Pridon rapporta la réponse du jeune homme à Tariel, celui-ci dit : — Il m'est impossible d'accepter ce don généreux. De même qu'Avthandil a trouvé la source de ma vie, j'aurai pour lui le dévouement d'un frère.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1457. — Va lui dire ces mots que je prononce franchement : « Je ne partirai pas sans avoir vu ton maître Rostevan. J'ai massacré, autrefois, bon nombre de ses guerriers. Je vais lui en demander pardon. Après quoi je reprendrai ma route vers les Indes. »

1458. — Il ajouta : — Nous n'avons plus rien à discuter. Demain, nous partirons, je le déclare sans arrière-pensée. Je ne parlerai pas en vain au roi d'Arabie. Je demanderai la main de sa fille en le pressant doucement de consentir à son mariage.

1459. — Pridon transmet ainsi à Avthandil la décision de Tariel : — « Il veut partir et il serait vain d'insister pour qu'il reste. » Avthandil, à cette nouvelle, ressentit une angoisse dans son cœur enflammé. La crainte de son roi et sa déférence pour lui le mettaient en grande inquiétude.

1460. — Avthandil alla se prosterner devant Tariel. Embrassant ses genoux, sans lever les yeux, il lui dit : — J'ai assez péché cette année-ci contre Rostevan : ne me force pas encore à violer ma fidélité et à enfreindre sa volonté.

1461. — Ce que tu désires n'est pas conforme à la justice divine. Je ne saurais jamais commettre un acte d'infidélité envers mon maître. Pourrais-je jamais agir contre la volonté de celui qui m'aime ? Un esclave pourrait-il user de son sabre contre son souverain ?

1462. — Un tel acte entraînerait le ressentiment de ma bien-aimée. Je crains qu'elle n'en soit fâchée et douloureusement affligée. Je perdrais alors tout contact avec elle, toute possibilité de la voir. Nul ne peut garantir qu'elle accorderait jamais le pardon.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1463. — Tariel, pareil à un soleil rayonnant, releva Avthandil et lui dit avec un sourire : — Tes propos me causent une agréable émotion, et je voudrais que tu en goûtes, toi aussi, la douceur.

1464. — Je déteste vraiment le scrupule exagéré, la crainte et la déférence sans limite envers un homme qui vous aime. Je déteste le malaise continu et le lourd souci qui en découlent. Celui qui nous aime vraiment, doit s'incliner jusqu'à nous, sinon, il faut s'en séparer une fois pour toutes.

1465. — Le cœur de ta bien-aimée est bien à toi, je le sais. Elle nous fera sans doute joyeuse réception. Je n'ai pas à traiter de longues affaires avec le roi, je désire seulement lui faire une visite.

1466. — Toutefois, au moment propice, je lui suggérerai de t'accorder, de son propre mouvement, la main de sa fille. L'union étant le but de l'amour, comment pouvez-vous supporter volontairement cette séparation ? Unissez-vous, pour votre bonheur, ne vous flétrissez pas dans la solitude.

1467. — Voyant que Tariel ne revenait pas sur sa décision, Avthandil renonça à discuter et parla d'autre chose. Pridon dressa la liste des personnages choisis pour les accompagner et partit lui-même, faisant route avec eux.

RETOUR EN ARABIE

1468. — Ce mystère est révélé par le philosophe Divnos Dieu crée ce qui est bon, il n'engendre pas le mal ; il coupe court au mal et fait évoluer le bien afin d'aboutir au meilleur résultat possible.

1469. — Ces lions, ces astres, partirent donc de chez Pridon, conduisant la femme éblouissante au visage de cristal encadré par l'ondulation de ses cheveux, noirs comme le plumage du corbeau. Le rubis y ajoutait du charme et de la grâce.

1470. — Elle était portée dans un palanquin. En cours de route, les guerriers chassaient, et le sang du gibier coulait. Dans tous les pays qu'ils traversaient, ils étaient reçus avec enthousiasme ; partout ils étaient un objet d'admiration et d'éloges.

1471. — Tels des astres avec le soleil au milieu d'eux, ils chevauchèrent plusieurs jours, rayonnant d'esprit et de bravoure. Ils traversèrent de grandes plaines encore inexplorées, et arrivèrent enfin dans la contrée montagneuse où avait vécu Tariel.

1472. — Celui-ci dit : — Maintenant, c'est moi qui dois vous offrir l'hospitalité. Nous arrivons au lieu où j'ai vécu mes jours de détresse. Asmath sera notre hôtesse. Vous allez admirer de belles choses dont je veux vous faire présent.

1473. — Ils descendirent dans les grottes creusées au sein du grand rocher. Asmath prépara un repas de viande de cerf. Heureux d'avoir surmonté tant d'épreuves, ils y firent honneur en remerciant Dieu de changer en joie les jours de malheur.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1474. — Ils visitèrent les grottes, ouvrirent les trésors scellés par Tariel. Ces trésors dépassaient toute estimation et pouvaient largement les satisfaire tous.

1475. — Tariel offrit des cadeaux à tout le monde, selon la dignité de chacun. Il combla les hommes de Pridon, les soldats aussi bien que les chefs. Il enrichit chacun de ceux qui avaient pris part à leur voyage. Les trésors déposés autrefois étaient restés intacts.

1476. — Tariel dit à Pridon : — Il m'est difficile de te payer ma dette, et l'homme qui fait le bien l'emporte toujours sur les autres. Mais tous ces trésors qui sont ici, et qui n'y doivent pas rester, je te les donne, prends-les, ce n'est que justice.

1477. — Pridon s'inclina profondément et lui exprima sa reconnaissance. — O roi, dit-il, ne crois pas que j'aie perdu la tête. Pour toi, tout ennemi n'est qu'un fétu de paille, fût-il fort comme un chêne. Mon bonheur durera aussi longtemps que je serai de ta suite.

1478. — Pridon envoya des hommes chercher des chameaux pour transporter chez lui toutes ces richesses. Puis tous repartirent, prenant la route de l'Arabie. Avthandil se pâmait dans l'attente de revoir sa bien-aimée, rencontre du soleil et de la belle lune.

1479. — Après un long voyage, ils atteignirent enfin la frontière de l'Arabie. Ils virent des villages, des fortifications imposantes, avec leurs gardes en tenue bleue et verte. Avthandil était accueilli partout avec des larmes de joie.

1480. — Tariel dépêcha un homme auprès du roi Rostevan pour lui dire : — « O roi, je t'envoie mes meilleurs vœux. J'arrive, moi, roi des Indes, à ta cour,

pour te présenter ma belle rose dans toute sa splendeur et dans l'éclat de sa beauté.

1481. — « Jadis, en visitant ton pays, je t'ai fait une offense. Toutefois, la tentative de me capturer n'était pas louable, pas plus que l'attaque à cheval. J'ai dû montrer à ta troupe quelques effets de ma rancœur en tuant nombre de tes hommes, serviteurs de ta royauté.

1482. — « Je viens maintenant, déviant de ma route, te prier de vouloir bien me pardonner ce que j'ai fait et d'oublier mon offense. Je n'ai pas de présents à t'offrir, Pridon et ses hommes en témoigneront. Le seul présent que j'ai pour toi, c'est ton Avthandil que je te ramène. »

1483. — La joie qu'éprouva le roi, à la réception de ce message, ne peut être exprimée. Les joues de Thinathine s'empourprèrent sous les jeux de la lumière, et l'ombre de ses cils rendait plus beaux le cristal et le rubis.

1484. — On sonna le buccin et l'allégresse se répandit partout. Les troupes, désireuses d'aller à la rencontre des arrivants, accoururent de toutes parts. Elles amenèrent des chevaux, apportèrent des selles, et un grand nombre de guerriers, aux bras alertes, au cœur courageux, furent prêts au départ.

1485. — Le roi monta lui-même à cheval à la tête des princes et des troupes. La foule attirée par le bruit accourait. Tout le monde remerciait Dieu à haute voix en disant : « Meure le mal ! Vive le triomphe de la bonté ! »

1486. — Dès qu'il aperçut le cortège du roi, Avthandil dit à Tariel d'une voix frémissante : — Vois-

tu la plaine sous une traînée de poussière ? Cette vue me fait souffrir et jette des flammes dans mon cœur.

1487. — Car c'est mon maître qui arrive à ta rencontre. Je ne peux avancer. Je me sens coupable envers lui et mon cœur se déchire. Nul homme, même dans les contes, ne fut jamais aussi malheureux que moi. C'est à toi et à Pridon de me porter secours. Je me sens défaillir.

1488. — Tariel observa : — C'est bien que tu aies tant d'égards pour ton roi. Reste donc ici, ne viens pas avec nous. J'irai expliquer au roi pourquoi tu te dérobes à sa vue. J'espère, avec l'aide de Dieu, ménager bientôt une rencontre avec ta belle à la taille de cyprès.

1489. — Avthandil s'arrêta et dressa une tente. Nestane-Daredjane, ravisseuse des cœurs, resta là, elle aussi. Du mouvement de ses cils venait une caresse pareille à une brise enchanteresse. Le roi des Indes partit au galop, sans armes et sans gardes.

1490. — Pridon l'accompagnait. Ils franchirent rapidement la plaine. Rostevan comprit que c'était Tariel qui venait, le corps incliné sur sa selle. Il descendit de cheval et salua le jeune héros aux muscles de lion. Il rendit cet honneur au roi des Indes, comme un père à son fils.

1491. — Tariel s'approcha et vint l'embrasser. Rostevan lui donna l'accolade pour le plus grand délice de ses lèvres. Tout ébloui par lui, mais enhardi en même temps, il lui dit : — Tu es un soleil, ton absence changerait le jour en nuit.

1492. — Le roi était surpris de la prestance et de la beauté de Tariel. Il le contemplait, étonné. Il admirait l'aisance des mouvements de ses bras. Pridon salua à

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

son tour et présenta ses hommages au roi qui s'étonnait de ne pas voir Avthandil.

1493. — Le roi fit l'éloge de Tariel en termes chaleureux. Tariel répondit : — O roi, désormais, mon cœur n'a d'autre maître que toi, mais je suis surpris que tu admires à tel point mes qualités. Puisque Avthandil est à toi, comment un autre pourrait-il te plaire ?

1494. — Ne t'étonne pas s'il ne s'est pas présenté ici même, immédiatement. Arrêtons-nous, ô roi, sur cette colline verdoyante. Je vais t'expliquer la raison qui l'empêche de venir. J'ai une prière à t'adresser, si tu me le permets.

1495. — La troupe se rangea autour d'eux en plusieurs colonnes. Le sourire, comme le scintillement d'un cierge allumé, se reflétait sur la bouche de Tariel. Tous les yeux étaient captés par son attitude et ses belles manières. Il prit la parole et déclara à Rostevan :

1496. — O roi, je me sens bien humble pour entamer cette conversation, mais j'apporte aussi la prière de celle qui diffuse ses rayons à l'instar du soleil et qui envoie la lumière éclairant ma route.

1497. — Nous te prions tous deux avec insistance. Avthandil, grâce à son dévouement, apporta le remède à nos maux. Faisons-lui oublier la souffrance qu'il endure et qui ressemble à la nôtre. Je serai bref, je ne veux pas abuser de ta patience.

1498. — Avthandil et ta fille s'aiment l'un l'autre. Avthandil est à plaindre avec ses larmes et ses soupirs. Je t'implore à genoux de ne pas exaspérer leur flamme et d'accorder la main de ta fille à ce jeune héros aux bras puissants et au cœur courageux.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1499. — Je ne dirai plus une seule parole. Il tira de son vêtement une écharpe dont il fit un nœud coulant qu'il passa autour de son cou. Puis il se mit à genoux devant le roi, comme un suppliant. Tous les gens, étonnés, avaient les yeux fixés sur lui.

1500. — Le roi bouleversé de voir Tariel à genoux, recula, s'inclina devant lui jusqu'à terre et dit : — Seigneur, toute ma joie s'est envolée. Cette forme de soumission m'afflige profondément.

1501. — D'où sais-tu que je serais contrarié par ta demande ou que je plaindrais ma fille, même si ton désir était de la conduire à la mort ou à l'esclavage ? Tu aurais même pu donner un ordre de loin, je n'en aurais pas été alarmé. Ma fille ne trouverait jamais un homme de la valeur d'Avthandil, pût-elle fouiller les cieux.

1502. — Je ne trouverai jamais un meilleur gendre que lui. J'ai cédé le trône à ma fille, c'est elle qui maintenant règne dans la plénitude de ses droits. Sa fleur est dans son plein épanouissement, la mienne est vieillie, je ne ferai donc pas d'objection, tout dépend de sa volonté.

1503. — Si tu avais proposé un esclave pour mari de ma fille, je l'aurais accepté lui aussi. Peut-on contester ton choix ou en être mécontent ? J'aime Avthandil et je l'accepte pour gendre. Oui, mon Dieu, je suis d'accord, c'est dit et approuvé.

1504. — Dès qu'il entendit cette parole, Tariel s'inclina jusqu'à terre et puis se releva pour embrasser le roi. Rostevan lui rendit son salut. Ils exprimèrent leur gratitude réciproque au grand contentement de leur cœur.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1505. — Pridon sauta à cheval pour porter la bonne nouvelle à Avthandil, car il prenait sa part de la joie générale. Avthandil se mit en route en sa compagnie, mais arrivé devant le roi, l'émotion le gagna.

1506. — Rostevan se leva et alla au-devant de lui. Avthandil sauta de cheval, son mouchoir à la main. Il s'en voila la face. Tel le soleil sous un nuage, son visage rayonnait. À vrai dire, quel nuage aurait pu dissimuler sa beauté ?

1507. — Le roi, loin d'être affligé, ne cherchait qu'à l'embrasser. Avthandil, tournant vers la terre l'éclat de son visage, lui embrassait les genoux. Lève-toi, lui dit le roi, tu as montré une belle âme. Puisque je t'ai choisi, ne sois pas gêné devant moi.

1508. — Il le prit dans ses bras et couvrit son visage de baisers. Tu as éteint le feu brûlant de mon âme, lui dit-il, quoique tu apportes l'eau bienfaisante avec retard. Demain, mon lion, je t'unirai à ton soleil aux cheveux abondants et aux cils de jais.

1509. — Le roi étreint encore dans ses bras ce lion, ce héros. Assis à son côté, il lui parle, l'embrasse et contemple son visage. Avthandil avait enfin conquis sa belle et la royauté dont il était digne. La joie n'est vraiment complète qu'après avoir triomphé dans la lutte et dans le malheur.

1510. — Avthandil dit au roi : — Je ne puis parler d'autre chose. Pourquoi mets-tu tant de retard à voir Nestane ? Il faut aller au-devant d'elle et l'amener dans ton palais pour inonder tout du rayonnement de sa beauté !

1511. — Ayant dit la même chose à Tariel, tous trois montèrent à cheval et allèrent au-devant de Nestane.

Semblables au géant Goliath, ils avaient le visage illuminé de joie. Ce n'était pas en vain qu'ils avaient porté leurs sabres. Ils trouvèrent enfin ce qu'ils venaient chercher.

1512. — Le roi salua la femme, après être descendu de cheval. Ses yeux furent éblouis par les éclairs que lançaient les joues de Nestane. Celle-ci quitta le palanquin et embrassa le roi qui lui prodigua des éloges, malgré son saisissement.

1513. — O soleil ! dit-il, quelles louanges pourrais-je te donner ? L'esprit fasciné par toi goûte une suprême félicité. Comparable au soleil et à la lune, dans quelle constellation doit-on te placer ? Roses et violettes, vous n'êtes plus l'objet de mon admiration !

1514. — Tous étaient éblouis par le rayonnement de Nestane et éprouvaient une joie inexprimable à fixer les yeux sur elle. La foule se précipitait dans les lieux où elle apparaissait ‘

1515. — Les héros se mirent en marche. Seules les étoiles pouvaient être comparées à Nestane, car sa beauté était, par ailleurs, incomparable. Ils arrivèrent bientôt au palais du roi.

1516. — Ils entrèrent et virent la belle Thinathine, revêtue de la pourpre, avec le sceptre et la couronne. L'éclat de son visage aussi inondait de lumière les visiteurs. Tariel, le roi des Indes, entra à son tour, splendide et merveilleux.

1517. — Tariel et Nestane saluèrent Thinathine, ils s'embrassèrent et se mirent à parler sans contrainte. Ils rehaussaient l'éclat du palais grâce à leurs joues transformées en diamants et en rubis, et à leurs cils en franges de jais.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1518. — Thinathine proposa au grand roi des Indes d'occuper le trône à sa place. Tariel répondit : — Assieds-toi, car c'est la volonté suprême de Dieu. C'est toi qui dois occuper le trône, aujourd'hui plus que jamais. Je vais placer Avthandil, lion des lions, à côté de toi, soleil des soleils.

1519. — Ils firent asseoir Thinathine sur son trône et mirent à côté d'elle Avthandil, son adorateur. Ce fut un spectacle incomparable, car il n'était point possible de trouver des amants semblables à eux, sans excepter Ramin et Wiss.

1520. — Thinathine rougissait de voir Avthandil à côté d'elle, et son cœur se pâmait d'émotion mal contenue. Le roi lui dit : — Ma fille, quelle que soit la force de la pudeur, les philosophes louent l'amour et préconisent son triomphe final.

1521. — Que Dieu, mes enfants, vous accorde mille ans de vie, le bonheur, les succès, la grandeur et le triomphe. Que le ciel rende votre bonheur aussi stable que sa voûte elle-même, et qu'il me fasse digne de recevoir de vos mains une poignée de terre sur mon cercueil.

1522. — Rostevan donna l'ordre à l'armée de saluer Avthandil comme son roi : — Telle est la volonté de Dieu, dit-il. Aujourd'hui c'est lui qui occupe mon trône. Soyez-lui fidèles, respectez son commandement.

1523. — L'armée et les notables s'inclinèrent profondément et dirent : — Nous sommes prêts à lui sacrifier notre vie. Qu'il protège les fidèles et mette à mort les traîtres. Qu'il brise les ennemis et qu'il nous donne du courage.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1524. — Tariel confirma par ses éloges les espoirs que l'on fondait sur Avthandil. Puis, s'adressant à Thinathine, il lui dit : — Je vous ai unie à lui, vous n'êtes plus en proie aux flammes. Votre mari est mon frère, je voudrais aussi que vous soyez ma sœur. Quant aux traîtres et aux rebelles, je me porte garant de leur infliger de cruelles déceptions.

FÊTE DES FIANÇAILLES D'AVTHANDIL ET DE
THINATHINE CHEZ LE ROI D'ARABIE

1525. — Ce jour, donc, Avthandil s'assit sur le trône comme souverain. Tariel, près de lui, resplendissait de charme. À côté de Thinathine se trouvait Nestane, ensorceleuse des cœurs. On eût dit que le ciel s'inclinait jusqu'à terre pour réunir deux astres.

1526. — On commença à servir les tables pour les troupes. Les bœufs et les moutons abattus furent aussi nombreux que les brins de mousse. On fit sans fin des cadeaux. Tous les visages étaient illuminés de joie et d'allégresse.

1527. — Les assiettes étaient de rubis, les verres de saphir, la vaisselle incrustée de pierres précieuses. Celui qui pourrait décrire cette fête de fiançailles serait digne lui-même d'être applaudi par les sages. Quiconque l'eût vue aurait dit à son cœur : ne t'éloigne pas, reste là attaché.

1528. — Il y avait partout des groupes de chanteuses, des sons mélodieux se faisaient entendre. On voyait des monceaux d'or et de rubis taillés. Dans cent endroits, le vin pour les buveurs coulait comme des fontaines. La fête dura du soir à l'aube et même au delà.

1529. — Personne ne resta sans cadeaux, ni boiteux, ni paralytiques. Des perles furent répandues, jetées à profusion. La soie et l'or pur étaient à la portée de tous. Pendant ce jour le roi des Indes resta comme témoin et convive des fiançailles d'Avthandil.

1530. — Le lendemain le roi Rostevan, toujours radieux, dit à Tariel : — Ta femme est une merveille. Toi,

tu es le roi des rois, et elle est la reine. Tout être humain serait heureux d'avoir vos semelles pour oreiller.

1531. — Il ne faut donc pas, ô roi, que nous soyons assis comme tes égaux. Il fit dresser pour Tariel un trône royal, et fit asseoir plus bas Avthandil et sa femme, sur le rang où il se plaça lui-même. Les premiers cadeaux furent pour Tariel. Ils formaient toute une colline.

1532. — Le roi Rostevan fait preuve d'une hospitalité exceptionnelle. Il est tantôt ici, tantôt là, se dépensant pour tout le monde et faisant preuve de générosité. Non loin d'Avthandil, Pridon, qui avait lui-même rang royal, avait pris place.

1533. — Le roi entourait d'égards et d'amour la femme hindoue Nestane, et le héros Tariel, en les traitant comme gendre et belle-fille. Il serait difficile d'énumérer même la dixième partie des présents qui leur furent faits : un sceptre et un manteau de pourpre à chacun et des couronnes de pierreries.

1534. — Ils reçurent encore, tous les deux, des présents aussi exceptionnels que leur destinée : mille pierres précieuses pondues par des poules romaines ; encore mille perles aussi grosses que des œufs de colombe ; mille coursiers de race.

1535. — Pridon reçut neuf plateaux de perles magnifiques, neuf coursiers richement sellés. Le roi des Indes, toujours beau et toujours chevaleresque, exprima sa gratitude avec lucidité, bien que le vin agitât son esprit.

1536. — Tous les jours d'un mois passèrent dans les jeux et dans le pétilllement des vins. Les cadeaux étaient des rubis et autres pierres précieuses. En l'honneur de Tariel, tous les visages étaient illuminés de joie.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1537. — Tariel ressemblait à une rose couverte de givre après la première neige. Il chargea Avthandil de porter ses adieux à Rostevan avec ce message : « Le séjour auprès de toi suffirait à mon bonheur, mais mon royaume est entre les mains des ennemis et je sais qu'ils le dévastent.

1538. — « La science et l'art auront raison de ces barbares. Certainement, les dommages que je pourrais subir vous, causeraient du chagrin. Il faut que je m'en aille, tout retard pourrait être fatal pour moi. Dieu veuille que je te revoie dans ta splendeur ! »

1539. — Rostevan répondit : « O roi ! que rien ne te contraigne. Fais ce que tu crois être le mieux, agis avec prudence et perspicacité. Avthandil t'accompagnera. Partez à la tête d'une grande armée. Brisez à coups de sabre tous vos ennemis et tous les rebelles. »

1540. — Avthandil adressa personnellement deux mots à Tariel. Celui-ci répondit : — Tais-toi, cache la rangée de tes diamants. Comment le soleil pourrait-il quitter la lune qu'il vient à peine de rejoindre. Avthandil répliqua : — Je ne serai pas dupe de ton amitié.

1541. — Tu voudrais partir seul, pour me blâmer ensuite et dire : « Il aimait sa femme et, ne rêvant que d'elle, il m'a sacrifié ! » Non, je ne peux pas m'exposer aux reproches de ma conscience. Celui qui sacrifie son ami n'aura jamais rien de bon à recueillir.

1542. — Tariel, dans un sourire, montra l'éclat des diamants entre les pétales de rose et dit : — Puisque tu le désires, viens avec moi pour en finir avec tes reproches ! Je n'aurai que plus de regrets en te quittant.

1543. — Avthandil réunit en Arabie, sans perdre de temps, une troupe de quatre-vingt mille hommes, tous

bien armés. Hommes et chevaux portaient des cuirasses venues du pays de Horasme. Les adieux s'ensuivirent, bien pénibles pour le roi Rostevan.

1544. — Au moment de la séparation, Nestane et Thinathine, comme deux sœurs, se jurèrent fidélité et se confièrent mutuellement leurs secrets. Elles pleurèrent, enlacées cœur contre cœur. Ceux qui les regardaient en avaient l'âme déchirée.

1545. — Lorsque la lune et l'étoile du matin se retrouvent, elles brillent également toutes deux. Lorsqu'elles se séparent, s'éloignant non pas par leur volonté, mais par la volonté du ciel, il faut les contempler du haut d'une montagne.

1546. — On voit bien alors que celui qui les a créées les sépare contre leur volonté. Nestane et Thinathine collent et décollent les pétales de leurs bouches et laissent leurs larmes couler. Ceux qui accompagnaient ces deux astres restèrent le cœur plein de douleur.

1547. — Nestane-Daredjane disait : — Mieux aurait valu que je ne te connusse jamais. Je ne serais pas tant affligée par ces adieux. Nous eussions communiqué par lettres, et nous eussions éprouvé l'une pour l'autre le même amour.

1548. — Thinathine répondait : — O soleil ! joie de tes admirateurs, comment supporterai-je cette séparation ? Ne devrais-je pas plutôt demander à Dieu de mourir ? Hélas ! que de larmes je vais verser.

1549. — Les deux femmes s'embrassèrent encore et se séparèrent. Thinathine ne pouvait détacher ses yeux de Nestane qui s'éloignait. Celle-ci, toute en flamme, tournait la tête pour regarder en arrière. Je n'ai pas pu

écrire la dixième partie de ce que j'aurais voulu dire de leur tendresse.

1550. — Rostevan fut profondément abattu par ces adieux. Il poussait mille soupirs et respirait à peine. Des larmes chaudes coulaient de ses yeux. Tariel, pâle et silencieux, gardait un visage contracté par la douleur.

1551. — Le roi, froissant la rose de Tariel par ses étreintes et ses baisers, lui dit : — Ton séjour chez moi m'apparaîtra comme un rêve. Après ton départ, ma tristesse va augmenter vingt fois. Par toi nous avons eu la vie, par toi nous aurons la mort.

1552. — Tariel monta à cheval et partit après avoir adressé au roi un dernier salut. Les troupes versaient des larmes à inonder la plaine : — La gloire t'attend, tu dois voler vers elle, disaient-elles cependant. Tariel répondit : — Pour moi qui pleure de vous quitter, rien n'est pressé.

1553. — Tariel, Pridon et Avthandil, tous trois fermes et résolus partirent avec leurs troupes et leurs bagages. Ils avaient, ai-je dit, quatre-vingt mille hommes, tous montés. Ils marchaient, fidèles et dévoués les uns aux autres.

1554. — Dieu a-t-il jamais créé des hommes semblables à eux ? Tout le monde s'empressait de venir les saluer. Nul n'osait leur manifester la moindre hostilité. Ils s'arrêtèrent dans une plaine où ils prirent un repas en buvant du bon vin.

1555. — Tariel et sa femme atteignirent enfin ce qu'ils désiraient : les sept trônes royaux vacants, qu'ils occupèrent. La joie est de nature à faire oublier tous les malheurs, car on n'en éprouve la plénitude qu'après avoir vaincu tous les obstacles.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1556. — Les voilà assis côte à côte, plus beaux que le soleil. Ils sont proclamés roi et reine au son du buccin et du tambour. Les clefs du trésor leur sont remises et la soumission du peuple s'accomplit. « C'est notre roi ! » proclame-t-on partout à haute voix.

1557. — Deux autres trônes sont préparés pour Avthandil et Pridon. Ils y prennent place, célébrés avec pompe et avec éclat. Dieu n'a pas fait naître d'hommes pareils à eux ! Ils évoquaient le passé et en faisaient part à tous.

1558. — Festins, réceptions, divertissements, tout était prévu et organisé par de nombreux serviteurs, et la fête donnée fut telle qu'il convenait. On offrit des présents égaux à chacune des quatre personnes, mettant à part ce qui était destiné aux pauvres.

1559. — Les grands dignitaires des Indes considéraient Avthandil et Pridon comme des sauveurs. « Nous vous devons tout notre bonheur », disaient-ils. Ils les traitaient à l'égal de leur maître et s'empressaient de faire ce qu'ils demandaient. Ils venaient continuellement au palais pour présenter leurs hommages.

1560. — Le roi des Indes dit à sa fidèle Asmath : — Ce que tu as fait, ni maîtres, ni sujets, ne l'ont jamais fait. Je te donne donc la septième partie de l'empire des Indes. Je te fais reine de cette partie. Douce et aimable, continue à nous servir.

1561. — Épouse un mari au choix de ton cœur. Entre en possession du royaume et prouve-nous ton dévouement et ta fidélité. Asmath se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux : — Tout mon salut, c'est toi. Je ne vois rien de mieux et ne désire rien d'autre que de rester ton esclave !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1562. — Les trois frères jurés passèrent quelque temps ensemble. Les divertissements ne manquaient pas. Des présents précieux arrivaient de toutes les parties du royaume. Que de perles, que de chevaux de race ! Cependant la tristesse était empreinte sur le visage d'Avthandil.

1563. — Tariel devina qu'il désirait revoir sa femme : — Ton cœur ne me saurait gré de te retenir près de moi, lui dit-il. Hélas ! je suis la cause de tes rêves nostalgiques. Eh bien ! disons-nous adieu, pour mettre fin à la joie que le sort me dispute.

1564. — Pridon dit également adieu à Tariel : — Je dois rentrer chez moi, dit-il. Il est temps de revoir mon palais et mon peuple. Tu pourras toujours disposer de moi comme l'aîné disposerait de son frère cadet, et tu me seras toujours aussi cher que la source l'est au cerf.

1565. — Tariel envoya comme présents à Rostevan de magnifiques vêtements et de la vaisselle incrustée de pierres précieuses. Que d'objets ! Que d'ustensiles ! — Porte tout cela en Arabie de ma part, et sans réplique, dit-il à Avthandil. Celui-ci observa : — Que sera ma vie loin de toi ? Je me le demande !

1566. — La reine envoya à l'autre reine un bandeau royal et un manteau qu'elles étaient seules qualifiées pour revêtir, plus une pierre précieuse dont le porteur se serait pâmé. Elle éclairait la nuit comme un soleil, tout devenait visible autour d'elle.

1567. — Avthandil monta à cheval en disant adieu à Tariel. Ils avaient tous deux le cœur déchiré par cette séparation. Les Hindous pleuraient, la plaine fut inondée de leurs larmes. Avthandil dit : — Je meurs des tribulations de ce monde !

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1568. — Avthandil et Pridon firent route ensemble peu de jours. Ensuite ils se séparèrent les yeux mouillés de larmes mais heureux d'avoir mené à bien ce qu'ils avaient promis de faire. Avthandil arriva en Arabie sans aventures.

1569. — Les Arabes lui firent une réception grandiose. Il devenait la parure de son royaume. Il revit sa bien-aimée, le cœur plein d'amour, et s'assit avec elle sur le trône, à la joie et à l'admiration générales. La couronne reprit son éclat par la volonté de Dieu.

1570. — Les trois souverains vécurent en bonne intelligence. Ils venaient se voir les uns les autres, leurs vœux étant exaucés. Ceux qui se révoltaient contre eux avaient affaire à leur sabre. Ils agrandirent leurs royaumes, augmentèrent leur puissance et leur splendeur.

1571. — Ils firent neiger les bienfaits également sur tous. Ils enrichirent les veuves et les orphelins. Les mendiants, ne quémandaient plus. Les malfaiteurs étaient terrorisés. Les taons ne piquaient plus les brebis. À l'intérieur de leurs empires, les chèvres et les loups paissaient ensemble.

*
* *

1572. — Finie leur histoire, comme le rêve d'une nuit. Ils vécurent et disparurent de ce monde. Voyez la duplicité du temps ! Pour celui même qui le croit long, il n'est qu'une seconde. Et je signe mon nom : un certain Meski, poète, originaire de Roustavy.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

1573. — J'ai mis en vers cette histoire pour chanter la gloire de David et de la Reine-Soleil⁴, son inspiratrice, qui promène son foudre de l'Orient à l'Occident, afin de réduire en cendres les traîtres et de reconforter les fidèles.

1574. — J'ai chanté l'œuvre de David, sa valeur et sa bravoure, par cette histoire de souverains étrangers, histoire de leurs mœurs et de leurs exploits, que j'ai trouvée et mise en vers. Voilà mon bavardage.

1575. — Tel est ce monde. Perdu est celui qui s'y fie. La vie n'est que d'une seconde, plus courte qu'un clignement d'œil. Qu'y cherchez-vous et à quoi bon ? Le sort est implacable. Mieux vaut vivre quand même et suivre son destin.

1576. — Amiran, fils de Daredjane, fut chanté par Mossé Khoneli ; Abdoul-Messia par Chavtheli dont les vers furent tant admirés ; Dilargueth par Sarguis Tmogweli avec son inlassable éloquence, et Tariel par son Roustavéli aux larmes intarissables.

FIN

⁴ La reine Thamar et son époux le prince David Soslan.

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	4
Prologue	14
Rostevan roi d'Arabie	19
Rencontre du roi d'Arabie avec l'homme à la peau de léopard.....	27
Message d'Avthandil à ses sujets.....	39
Départ d'Avthandil à la recherche du chevalier à la peau de léopard	41
Histoire de Tariel racontée par lui-même à Avthandil	59
Première entrevue avec Nestane-Daredjane	64
Première lettre de Tariel à sa bien-aimée	71
Lettre de Tariel aux chinois et envoi d'un messenger.....	72
Réponse du roi de Chine à Tariel	75
Lettre de Tariel au roi des Indes après la victoire sur les chinois.....	85
Lettre de Nestane-Daredjane à son amant	90
Réponse de Tariel à la lettre de sa bien-aimée	92
Tariel apprend la disparition de Nestane-Daredjane	103
Histoire de Nouradin-Pridon.....	107
Victoire de Pridon avec l'aide de Tariel.....	111
Pridon raconte à Tariel comment il vit Nestane-Daredjane.....	113
Retour d'Avthandil en Arabie	121
Démarche d'Avthandil auprès du vizir pour prendre congé du roi	131
Entretien d'Avthandil et de Chermadine.....	138
Testament d'Avthandil	141
Prière d'Avthandil	144
Le roi apprend le départ d'Avthandil	145
Départ d'Avthandil et deuxième rencontre avec Tariel..	148

L'HOMME A LA PEAU DE LEOPARD

Retour de Tariel et d'Avthandil à la grotte.....	162
Invocation d'Avthandil aux astres	169
Avthandil chez Pridon.....	172
Avthandil à la recherche de Nestane-Daredjane	181
Avthandil à Goulanchar	187
Réception chez Fatmane	190
Fatmane s'éprend d'Avthandil	191
Lettre de Fatmane à Avthandil	192
Réponse d'Avthandil à Fatmane	194
Meurtre de Tchatchnaguir par Acthandil	198
Fatmane raconte à Avthandil comment elle a vu Nestane-Daredjane.....	200
Nestane-Daredjane prisonnière chez les Kadjis.....	215
Lettre de Fatmane à Nestane-Daredjane	224
Lettre de Nestane-Daredjane à Fatmane	227
Lettre de Nestane à son bien-aimé	229
Lettre d'Acthandil à Pridon	233
Avthandil part de Goulancharpour rejoindre Tariel	235
Tariel et Avthandil chez Pridon.....	242
Avthandil et Tariel devant la forteresse de Kadhétie. Conseil tenu par Pridon.....	246
Visite de Tariel chez le roi des merset chez Pridon.....	252
Fiançailles de Tariel et de Nestane-Daredjane chez Pridon.....	258
Retour en Arabie	263
Fête des fiançailles d'Avthandil et de Thinathine chez le roi d'Arabie	273



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2003

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : L'empereur moghol Aurangzeb,
Indian Office Library, D.R.

Composition et mise en page : ATHENA PRODUCTIONS/ DMi

Ce e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur
et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.